



saskia

Goldschmidt

**La fabrique
d'hormones**

roman

du
monde
entier

Gallimard

DU MONDE ENTIER

SASKIA GOLDSCHMIDT

LA FABRIQUE D'HORMONES

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR CHARLES FRANKEN



nrf

GALLIMARD

Table des matières

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Exergue](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[Références et remerciements](#)

[Copyright](#)

[Présentation](#)

[Achevé de numériser](#)

SASKIA GOLDSCHMIDT

LA FABRIQUE
D'HORMONES

roman

*Traduit du néerlandais
par Charles Franken*



GALLIMARD

*Do not go gentle into that good night,
Old age should burn and rave at close of day ;
Rage, rage against the dying of the light.*

Dylan Thomas

Jour après jour, je m'enfonce dans la morosité qui a marqué une grande partie de ma vie. Je les connais bien, ces journées où l'on a l'impression d'avoir les pattes engluées dans une immonde mélasse, où le moindre mouvement demande trop d'énergie. Ces heures passées sur un lit, immobile, prisonnier d'un cocon de tristesse. L'occasion de regarder le monde : le soleil qui se lève comme à l'ordinaire, comme si sa lumière avait tant d'importance. Mizie qui entre dans la chambre, un sourire triste aux lèvres. Dans la rue, la hâte des hommes et des femmes qui courent en tous sens, comme si leurs actes étaient capables de modifier un tant soit peu le monde, en bien ou en mal. Oui, j'ai nourri aussi cette illusion pendant des dizaines d'années. Hélas ! J'ai cru dur comme fer que je jouais un rôle déterminant, que j'allais rendre le monde meilleur grâce à mes compétences, à ma ténacité, à mon intelligence. C'est vrai, j'ai laissé mon empreinte. Mais le monde en a-t-il bénéficié ? Tomber de Charybde en Sylla, nous ne faisons rien de mieux, tous autant que nous sommes.

Autrefois, même aux jours de très grande tristesse, je savais que je sortirais de mon cocon pour retrouver le monde et me mêler au combat. Et j'ai tiré mon épingle du jeu, j'étais dans le camp des vainqueurs. Depuis Darwin, nous savons que toute la question se résume à manger ou être mangé. Je n'ai pas ménagé ma peine. Mais en définitive, toute cette activité ne m'a fait prendre conscience que d'une réalité : tout ça ne rime à rien. Que l'on soit gagnant ou perdant, bourreau ou victime, c'est du pareil au même.

À présent, je sais que je ne sortirai plus jamais du cocon. C'est le terminus, l'ultime, l'infâme chapitre. Comme j'ai envie de tourner le dos à tout ce bordel, de pousser le dernier soupir ! Mais oui, qu'on en finisse, il y a belle lurette qu'il est grand temps qu'on en finisse !

Mais la mort est sans pitié, elle préfère les morceaux tendres. Le jeune coq téméraire qui enfourche sa mobylette et s'écrase contre un camion, la grosse truie au volant de sa carriole tout automatique qui rend l'âme en travers de la voie ferrée, les jeunes mamans tout heureuses d'avoir mis au monde leur nichée et qui ne réalisent qu'après la douleur des couches à quel point elle est

vulnérable. Dans la fleur de l'âge, c'est là que la mort les préfère.

Mais elle ignore les vieillards moroses et coriaces comme moi. Différant sans cesse l'heure où je crèverai.

Je n'ai rien perdu de mes facultés intellectuelles qui enregistrent le moindre de mes déclinés physiques, comme pour me jouer un mauvais tour. Maudit corps, esclave d'instincts incontrôlables. Ses fonctions m'abandonnent l'une après l'autre. Je suis comme le rat sur lequel on teste les effets d'une substance jusqu'au moment où il reste étendu dans sa cage, à bout de souffle. La douleur croît, le sommeil ne la soulage plus que de loin en loin.

Ezra est foutu, le malheureux. Mizie a essayé de me le cacher mais la jeune personne qui l'assiste pour les basses besognes de ma toilette quotidienne avait oublié son journal. Il a au moins réussi à faire la une des journaux, ça oui. Manque de maîtrise au moment le plus important de sa vie. Ce garçon n'a jamais eu de limites. Dans ses passions, ses enthousiasmes, son ambition ou ses besoins physiques. La soif d'avoir davantage, toujours. Qu'il s'agisse de nourriture, d'attention, de pouvoir ou de sexe, il n'est jamais repu. Dès le moment où sa mère l'a mis au monde, la crainte de n'être pas vu, d'être oublié ne l'a pas quitté. Le lot du petit dernier, condamné à se battre dès l'enfance pour attirer l'attention.

Je n'ai observé chez aucun de mes autres enfants cette gloutonnerie qui le collait à la poitrine de sa mère. Dès les premiers jours, il a vécu à ses crochets. Il buvait comme une brute, ce petit, il semblait décidé à sucer sa mère jusqu'à la dernière goutte. Ce qu'elle a pu gémir quand cette bouche sans dents la torturait, s'appropriait son mamelon, refusant de le lâcher, sourd aux supplications de sa mère ! C'était un petit monstre, notre benjamin. Rivka, qui avait donné le sein à ses enfants avec tant de joie, en priva rapidement le dernier-né. Cet enfant lui avait ôté toute sérénité, il allait la vider jusqu'à la moelle. Je la surpris un jour que j'étais rentré à l'improviste. Elle avait le biberon en main, Ezra se débattait. Le gosse en pleurs, le visage cramoisi, les mains cherchant la poitrine que la mère avait bien enfermée dans son vaste soutien-gorge, sous son chemisier de soie noire. Le visage en feu, Rivka coinçait Ezra, poussait dans la petite bouche la tétine de caoutchouc mou que le bébé rejetait aussitôt avec dégoût. Mon petit dernier a toujours eu le goût sûr. Dès qu'elle m'a vu, elle a éclaté en sanglots.

« Mordechai, cet enfant, ce parasite, j'ai fait ce que j'ai pu. Je n'y arrive pas. J'ai nourri les quatre filles avec amour. Mais ce monstre, je renonce, débrouille-toi avec lui. »

Elle a lancé le biberon à travers la chambre, elle m'a passé le bébé qui hurlait avant de quitter la pièce en pleurant. J'avais fait un saut à la maison pour me changer avant de partir à Londres afin de prendre part à

d'importantes négociations pour préserver nos intérêts à l'étranger – on était au mois de février 1939. Les discussions seraient longues, suivies à coup sûr d'un dîner mondain pour en fêter l'heureuse issue. Car je ne participe jamais à une réunion sans aboutir à un bon résultat, je ne lâche jamais le morceau.

Je me suis rendu au bureau avec le bébé, nous habitions à proximité de l'usine, et j'ai demandé à Agnès d'aller chercher Alie Mosterd. Je savais qu'elle allaitait encore son petit dernier. Elle travaillait à l'emballage et on tirait la langue dans cette famille, les extras étaient bienvenus. Ce fut vite réglé. Alie donnerait le sein au bébé pour cinq florins par mois et, une fois par semaine, on lui donnerait un colis de nourriture bourrée de vitamines. Et bien entendu des pilules de vitamines pour toute sa famille. Cinq florins, une somme énorme, un litre de pis de jument me coûtait alors quatre cents et demi mais quoi, ça ne nourrit pas un enfant et les problèmes sont faits pour être résolus. Si quelqu'un méritait de se faire des extras, c'était bien Alie. Une gentille personne, une femme en pleine santé, qui ne fumait pas, ne buvait pas, ponctuelle, entrée toute jeune à notre service. Au fil du temps, elle avait paru moins en forme. Son mari qui travaillait au magasin était un homme de confiance, simple mais comme il faut. Avec Alie, Ezra serait en de bonnes mains. Je me suis mis d'accord avec elle pour qu'elle le nourrisse cinq fois par jours. Rivka pourrait souffler. Je ne pouvais pas oublier nos filles ! Elles n'avaient que faire d'une mère stressée et je n'avais que faire d'une pleurnicheuse. Dans quelques mois, quand l'enfant serait sevré, nous aviserions. J'ai demandé à Agnès de mettre Rivka au courant de nos accords dès qu'elle serait un peu reposée. Je me suis changé en deux temps trois mouvements et je suis arrivé à l'aéroport juste à temps pour prendre le vol pour Londres. Agir rapidement, ça a toujours été mon fort.

Je suis la rapidité même, contrairement à mon frère jumeau Aron ; c'était la lenteur faite homme. Il est resté coincé toute sa vie en première pendant que je passais du point mort à la sixième en un rien de temps. Appuyer sur le champignon, il n'y a que ça de vrai. Aron n'avait pas cette capacité. Qu'il s'agisse d'études, de femmes ou de sa propre survie, il était toujours dépassé par les événements. Autrefois, comme des voyous catholiques supérieurs en nombre s'étaient lancés à nos trousses, j'avais réussi à leur échapper mais Aron était demeuré sur place, pétrifié comme un lapin pris dans la lumière des phares. Je l'ai arraché plus d'une fois aux griffes de ses bourreaux chrétiens. Je n'ai échoué qu'une fois, la dernière, des années plus tard. J'aurais réussi s'il n'avait pas été buté comme une mule. Une douceur envers son prochain, franchement excessive, qui prenait le pas chez lui sur l'instinct de survie. Ma conscience à moi est assez large pour laisser passer un carrosse et son attelage. La morale d'Aron l'a envoyé tout droit au fond du trou. Comme si nous n'étions pas des fauves contraints de manger pour ne pas être mangés ! Les morts sont tous de braves types mais Aron n'a jamais été qu'un perdant tout au long de sa brève existence.

Je me suis lancé à corps perdu dans une concurrence acharnée. Comme elle était belle, l'époque où nous allions de découverte en découverte ! Une lutte de tous les instants, captivante au possible : être les plus rapides, marcher sur les plates-bandes des voisins, rivaliser tous les jours avec les meilleurs. Et on s'est drôlement montrés à la hauteur.

Sans me pousser du col, je peux dire que dans ce pays de dégonflés, dans ce bournier d'esprits obtus qui méprisent les rêves, j'ai été parmi les premiers à m'apercevoir que le commerce avait besoin de la science et que la science ne pouvait se passer du commerce. Diriger une entreprise d'abattage prospère et une usine de transformation de la viande, c'est une chose, il y faut du savoir-faire et un esprit commerçant. Mais pour progresser, il faut avoir le courage de penser et d'imaginer. Mon père nous a retirés de l'école comme il aurait retiré des poux du pelage d'un chien, il nous a fait entrer de force dans

l'usine de transformation de la viande sans nous permettre de faire des études, et ça m'a toujours mis hors de moi. Mon Dieu, comme j'aurais aimé étudier... la chimie, évidemment, la plus belle des disciplines ! Il n'y a rien de plus beau que d'analyser et de purifier une matière, de reproduire par la synthèse au labo les éléments qui la composent et de démêler ainsi les mystères de la nature. Quand j'étais jeune, ma grande ambition était de contribuer au pouvoir de l'être humain sur la matière. Or il n'en fut jamais question. Je devais entrer dans l'entreprise.

« Tu es un De Paauw, disait mon père, et les De Paauw n'ont que faire des pitreries de laboratoire. Ce n'est pas le cerveau qui fait vivre son homme, ça ne rapporte pas un radis, à moins d'en faire du fromage de tête ou de l'incorporer à la chair à saucisse. Abattre du bétail, produire de la viande, nous avons ça dans le sang, nous n'avons jamais rien fait d'autre et nos ambitions doivent s'arrêter là. Dans toute la région, aucune usine de transformation de la viande n'a meilleure réputation. »

Je ne suis pas un mollasson mais je n'ai jamais contrecarré mon père. J'avais peur de lui, comme tant d'autres. Aron tremblait quand il était appelé chez lui. Il se mettait à bégayer, si bien que mon père ne lui a jamais accordé son respect qui m'est revenu finalement en partage. L'intégration d'Aron dans l'entreprise fut une vraie mascarade. Mon frère montrait tant de bonté et d'empathie qu'il faisait échouer toutes les affaires. Mais comme il ne voulait pas décevoir mon père et qu'il en était d'ailleurs incapable, nous le traînions comme un boulet, sans compter qu'il ne s'est jamais senti heureux dans l'entreprise. Vouant sa vie aux autres, exécutant ce qu'on attendait de lui, loyal envers l'humanité entière. Et quand il a eu enfin la possibilité de franchir une nouvelle étape, il s'est fait piétiner par les truands. Pourquoi mon frère refait-il régulièrement surface dans mon souvenir ? Aucune idée. Pendant des années, je n'ai pas pensé une seule fois à lui. Il vaut mieux, d'ailleurs. On n'a pas intérêt à ressasser l'irréversible. Ce qui est fait est fait, on ne peut rien contre les caprices de la mort.

Au cours de nos années d'apprentissage chez mon père, je me suis montré docile. Je semblais filer doux, comme Aron. En réalité, j'avais l'œil à tout, dans l'entreprise comme à l'extérieur car une firme qui se replie sur elle-même rate les bonnes occasions. Le nombrilisme n'a jamais fait progresser une boîte. Pour atteindre un objectif, il ne faut pas avoir peur de passer les

frontières, il faut oser rêver. La prise de risques, je vous le dis, on n'arrive à rien sans prendre de risques.

Dès la mort de mon père, quand je suis devenu directeur général à vingt-sept ans et que, hélas ! Aron est devenu mon adjoint, je suis passé à l'action.

C'était au début des années vingt et nous traitions deux mille porcs et trois cent cinquante bœufs par jour. Nous produisions de la saucisse, des jambons, de la viande fumée et du bacon pour le marché anglais. Nous utilisions la farine de sang et la poudre d'os comme engrais artificiel, nous avions une fonderie de saindoux et une raffinerie pour l'huile et les graisses, sans compter la savonnerie. Nous fabriquions des brosses avec les soies de porc. Nous tirions profit des animaux morts, de la tête aux pieds. Sauf ces foutus organes qu'on ne pouvait exploiter. Et personne ne s'expliquait l'abondance de ces petits éléments mous et de forme étrange, alors que l'utilité de toutes les autres parties de l'animal était connue. À quoi servaient-ils ? Darwin m'a appris que toute chose a sa raison d'être, sans quoi elle aurait disparu depuis longtemps. Mais ce genre de raisonnement était mal perçu dans la région catholique où nous habitions. Afin d'expliquer pourquoi le mystère des organes m'intriguait, je proclamais un peu partout : « Au fond, notre Seigneur n'a rien créé pour rien. »

Les découvertes de la science pharmaceutique confirmèrent mes intuitions. Au Canada, un médecin et un étudiant – pas un chercheur chevronné, non, un simple étudiant – avaient réussi à extraire du pancréas une matière, l'insuline, capable de lutter contre le diabète qui débouche souvent sur un coma mortel. Du pancréas, que nous jetions par paquets sur le fumier ! Une découverte capitale. Quand j'ai appris cette nouvelle, je suis sorti et je suis resté longtemps à contempler les déchets d'organes qui formaient un amoncellement énorme sur notre terrain. Cette masse puante recelait donc des matières dont on ne soupçonnait manifestement pas la présence, comme le sous-sol rocheux contient du cuivre et la boue des rivières cache de l'or. J'étais convaincu qu'un avenir mirobolant se cachait dans ces restes de viande avariée. Il nous suffisait de percer les mystères des différents organes avant les autres chasseurs disséminés dans le monde. C'est là, devant ce monceau d'abats, que j'ai maudit l'esprit borné de mon père qui m'avait empêché d'arracher leurs secrets à ces bouts de viande multiformes.

Il n'y avait pas une seconde à perdre et moi, Mordechai De Paauw, Motke pour les intimes, j'étais bien décidé à arriver en tête. J'y étais prédestiné, ça,

j'y croyais dur comme fer.

Il me fallait quelqu'un, un homme de science, une personne ambitieuse, tenace, disposée à collaborer et à entreprendre rapidement des recherches en notre nom, les Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw.

J'ai trouvé rapidement. Pas dans cette foutue campagne, évidemment, pas dans ce coin sous-développé, ce réservoir de bons à rien et de culs-terreux. Pas dans ce repère de criminels où l'Histoire avait eu le mauvais goût de larguer notre tribu. Nous habitons la plus grande ville du crime du pays, un nid à truands comme il n'y en a pas deux. Pas le moindre scientifique d'envergure dans ce décor, et certainement pas l'esprit original et indépendant dont j'avais besoin.

L'homme avec lequel j'ai monté l'affaire qui allait devenir la première multinationale de ce pays de grenouilles bornées, cet homme habitait Amsterdam. Cosmopolite et prussien – ce qui est contradictoire mais la réalité est parfois bien compliquée –, au moins aussi intelligent que moi, peut-être davantage. J'ai l'esprit pratique, je suis créatif et énergique. Ce professeur avait les mêmes traits de caractère mais en plus, il était honnête, fiable, dominateur et, fait unique dans ce pays, capable de réaliser mes rêves. Il s'appelait Rafaël Levine.

Levine était à la fois réaliste et idéaliste. Un commerçant ne peut se permettre d'être idéaliste mais l'homme de science avait réussi grâce à ces deux qualités. Il était allemand et, étant juif, il n'avait pu trouver dans son pays un travail à la hauteur de ses compétences. L'Allemagne a produit les musiciens, les écrivains et les savants les plus brillants qui soient, elle a été le plus grand de nos débouchés et pourtant, je me suis toujours méfié instinctivement de ce peuple qui se donne des airs distingués. Le fait que Rafaël soit juif n'était pas sans importance mais j'étais sur mes gardes. Comme si j'avais toujours pressenti, bien avant que le sort ne frappe, qu'il faut faire preuve d'une extrême prudence vis-à-vis d'un peuple prêt à suivre comme une masse écervelée le plus grand criminel de l'Histoire.

Levine m'a séduit par son intelligence, son sens des responsabilités, son ardeur au travail et son esprit commercial. C'était un médecin diplômé qui travaillait depuis 1912 dans une université du nord de notre pays, un professeur qui s'était senti obligé de servir sa patrie quand avait éclaté la Première Guerre mondiale. Un homme d'honneur, qui s'était donc engagé comme médecin volontaire dans l'armée impériale. Il avait reçu la croix de fer de seconde classe pour ses loyaux services. Au début des années vingt, il était devenu le premier professeur de pharmacologie à l'université d'Amsterdam qui avait mis un institut de recherche personnel à sa disposition.

Au printemps 1923, nous avons dîné avec mon frère Aron, qui jouait les utilités comme toujours, au Die Port van Cleve. Ce restaurant du centre d'Amsterdam doit son nom à une ville de l'arrière-pays allemand. Ce choix trahissait déjà le lien fusionnel entre Levine et sa mère patrie qui n'avait pas su apprécier son érudition.

Levine parlait si mal le néerlandais que ses interlocuteurs le suppliaient de s'exprimer dans sa langue maternelle, de peur d'y perdre leur latin. C'était un homme imposant, entre deux âges, d'allure aristocratique. Ses cheveux remarquablement noirs pour son âge s'éclaircissaient autour du front. Derrière ses lunettes rondes, ses yeux sombres semblaient vous transpercer. Il

arborait au-dessus de la bouche une moustache à la mode qui, dix ans plus tard, aurait mauvaise presse grâce au garde-chiourme qui allait jouer bientôt un rôle funeste dans nos vies. Lorsque j'entrai en contact avec lui, je restai sagement sur la réserve. Il y avait de quoi : un accent impossible, des constructions de phrase obscures, une kyrielle de germanismes, mais de l'humour, oui, Dieu merci. Pendant le hors-d'œuvre, une salade de harengs aux betteraves rouges, il réveilla l'unique et très ancienne blessure de ma vie alors bien courte en faisant étalage de sa carrière. Le fait de n'avoir pas suivi plus de trois années d'enseignement secondaire était pour moi un point douloureux qu'il toucha de plein fouet.

« J'exerce un métier honorable, dit-il, rien n'est plus beau que d'être le premier professeur de pharmacologie à l'université de cette ville merveilleuse. »

Ses paroles me fendaient le cœur. Je n'étais encore qu'un jeunot sans expérience, je pouvais m'octroyer le titre de directeur parce que mon père avait brusquement cassé sa pipe. Je n'avais pas d'états de service à faire valoir, ma jeunesse me semblait ternir mon blason, je n'étais qu'un petit commerçant de province bien trop jeune face à ce monument d'intelligence qui m'assénait sans pudeur son savoir. Aron but une gorgée de vin et me regarda, son intuition lui disait quand j'étais vexé.

Levine parla de la découverte de l'insuline par ces fichus Canadiens avec une jalousie que je reconnus. Il aurait été follement heureux de s'attribuer cette trouvaille. Pendant que le serveur nous présentait le cône de boudin noir, les rillettes de côtelettes de cochon de lait braisées à la crème de scorsonères, une tartelette de topinambours et d'épinards sauvages dans une soupe de salsifis, Levine démontra avec passion qu'il pourrait être le premier à commercialiser l'insuline découverte à l'échelle industrielle.

« Je me suis procuré la recette », dit-il en cachant mal un petit sourire de triomphe. « Je serai peut-être le premier au monde à réussir la standardisation du produit. Isoler l'insuline du pancréas est une chose. Mais seule la standardisation permet d'utiliser le produit comme médicament et de sauver des vies. Ce n'est qu'à ce moment qu'on peut le produire à une échelle industrielle. Si je réussis, je devrais pouvoir obtenir les licences pour la préparation et la vente de l'insuline aux Pays-Bas ou, plus exactement, dans toute l'Europe. »

Cette fois, il m'avait convaincu, j'avais devant moi l'homme qu'il fallait. Il

reprit son monologue, un flot de paroles que je bus avec délices.

« Toutefois, poursuivit Levine, comme professeur, je n'ai pas la possibilité de mener des recherches approfondies. J'ai un institut mais nous manquons de tout. Mon laboratoire n'est pas bien outillé, mes instruments sont obsolètes, je ne dispose pas des meilleurs chimistes et pharmacologues qui sont indispensables pour travailler. Nous sommes en concurrence avec les grands noms du monde entier, c'est une course contre la montre qui ne se remporte qu'avec des as dans un institut de pointe. »

Levine me considéra gravement pendant qu'Aron suivait du regard le serveur qui remplissait son verre. Il n'apprécie guère les gens qui sont satisfaits d'eux-mêmes. Moi oui. Le moment était venu de lui faire ma proposition.

« Monsieur le professeur, dis-je, je vous suis inférieur en âge et en expérience mais quand je vous écoute, j'ai l'impression que vous exprimez ce que je pense. Nous sommes voués à une très belle collaboration. Je peux vous donner l'institut dont vous rêvez. Un laboratoire, un budget pour le personnel et la recherche, et une telle quantité d'organes qu'on s'y noierait. Vous avez carte blanche si vous me promettez de standardiser l'insuline au plus vite. La production d'insuline à l'échelle industrielle, commercialisée grâce à la collaboration de la science et du commerce, c'est un objectif unique au monde. Si nous l'atteignons, nous pouvons aller plus loin. Je vous demanderai alors de tout mettre en œuvre afin d'isoler le plus de matières possible que nous pourrions mettre sur le marché comme produits médicaux. »

Quand on apporta le dessert, du babeurre égoutté à la vergeoise, il avait noté au dos de sa boîte à cigares les grands axes de notre future collaboration. Elle allait donner naissance à une nouvelle entreprise qui unirait nos forces. Après le café accompagné d'un excellent cognac et d'un délicieux cigare cubain offert par Levine et avant de nous séparer, non sans avoir promis de nous revoir quelques jours plus tard pour conclure l'affaire, le professeur avait trouvé le nom idéal de notre nouvel institut : Farmacom. Un nom qui annonçait exactement ce qu'il désignait : un accord de coopération entre deux parties visant la production de médicaments qui n'existaient pas encore.

Le nourrisson qui allait grandir et qui deviendrait l'une des premières multinationales du monde fut conçu dans un établissement amstellodamois au nom allemand par l'association d'un mastodonte intellectuel et d'un leader

commercial.

Quelques jours plus tard, comme je m'apprêtais à discuter de son contrat avec Levine, Aron fit irruption dans mon bureau, mâchonnant le crayon dont il ne se séparait jamais. Un tic nerveux dont il ne s'était pas défait et qu'il avait pris sans doute à l'époque où son bégaiement empêchait toute conversation. Une des raisons pour lesquelles mon père m'avait désigné comme directeur dans son testament et condamné Aron à vivre dans mon ombre. Ce qui, chose étrange, n'avait pas semblé le choquer à cette époque.

« Motke », dit Aron en se laissant glisser mollement sur l'accoudoir du fauteuil placé devant mon bureau, « tu es bien conscient qu'avec toutes les promesses que tu as faites, tu as pratiquement sacrifié ta position dans cette négociation ? »

C'était Aron tout craché. Il ne desserrait jamais les dents, un vrai bœuf suspendu à un crochet pendant les discussions, et après coup il trouvait la force de dresser la liste des points où je m'étais mis le doigt dans l'œil. Le plus embarrassant, c'est qu'il avait souvent raison. Je m'étais fait à sa présence silencieuse et contemplative et je reconnais que, d'une certaine manière, elle m'était précieuse. Il était ma conscience critique qui me reprochait régulièrement mes défauts.

C'est vrai, j'avais promis la lune à ce Levine, j'avais été grisé par les perspectives qu'il avait évoquées devant le cône de boudin noir. Évidemment, je me gardai bien de féliciter mon frère pour sa clairvoyance.

« Les crétins ont tôt fait de juger », dis-je en le toisant d'un œil assassin. « Je sais parfaitement ce que j'entreprends. Nous sommes au début de quelque chose d'unique, il faut avoir le courage de jouer cartes sur table. La collaboration avec ce professeur nous fera grandir, tout l'indique, nous sommes au seuil d'une primeur mondiale et tu nous casses les pieds avec le pognon que ça va coûter ? »

Aron haussa les épaules, se remit d'aplomb et quitta l'accoudoir du fauteuil pour se diriger vers la porte en traînant les pieds. Il se retourna et dit, la main sur la poignée : « Tu as raison, tu as déniché une personnalité hors pair et il y a gros à parier qu'il est capable de tenir ses promesses. Tu es le

commercial de notre entreprise. Cette fois, je te donne pourtant un conseil inhabituel, venant de moi : veille à maintenir l'indépendance des usines De Paauw, que nous ne tombions pas sous la tutelle d'un savant soucieux de préserver nos intérêts financiers mais aussi sa bonne réputation et son avenir scientifique. » Puis il referma la porte derrière lui.

Mon frère avait raison, évidemment. Rafaël, qui proposa que nous nous tutoyions, ce qui me fit espérer un instant que la conversation serait détendue – je l'ai dit, j'étais au début de ma carrière, je n'étais qu'un bleu –, m'apparut comme un négociateur redoutable, peu enclin aux compromis. Il avait conscience d'avoir aiguisé mon appétit en promettant de réaliser mon rêve. Je fus incapable de tenir compte de l'avertissement d'Aron. Au cours de ma longue existence, je n'allais plus jamais m'aplatir comme je le fis à l'heure de rédiger ce contrat. Rafaël Levine et moi devenions associés dans la nouvelle entreprise Farmacom qui allait naître. Les Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw s'engageaient à mettre tout en œuvre pour soutenir Levine et transformer en institut de pointe son misérable laboratoire universitaire d'Amsterdam. Il aurait l'argent nécessaire pour attirer le personnel scientifique et pour équiper son laboratoire des instruments les plus modernes afin de se lancer à fond dans la course engagée à l'échelle mondiale. Et il avait carte blanche quant à la façon de diriger l'institut et la recherche. De plus, nous construirions chez nous une usine affiliée à l'entreprise des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw qui serait vouée davantage à la recherche et qui produirait les préparations dès leur découverte. En contrepartie, Levine nous donnerait des conseils sur la confection des préparations d'organes ; il s'engageait à ne commercialiser ses découvertes qu'avec notre autorisation. Il était donc équitable qu'il reçoive des parts de la société et qu'il devienne membre du conseil d'administration de la nouvelle entreprise. Jusque-là, un accord gagnant-gagnant, comme on dit. J'étais assez content de nos négociations. Mais à l'instant précis où, quelque peu rassuré, je me détendais sur mon siège, pensant que nous étions arrivés à la fin de l'entretien, Levine s'avança au bord de son fauteuil.

« Quelques détails encore », dit-il en tirant une grosse bouffée de son cigare. « Tu sais bien entendu que l'on considère généralement que la science doit se tenir à l'écart d'intérêts étrangers à une recherche indépendante. Que

je sois disposé à associer ma bonne réputation à Farmacom et à votre entreprise d'abattage et de transformation de la viande, cela s'explique par ma passion pour la recherche et ma volonté profondément ancrée de mettre sur le marché de nouveaux remèdes. Voilà pourquoi je veux conclure cette alliance qui suscite évidemment plus d'une critique. Je prends des risques énormes. En contrepartie, je veux que tu m'accordes le droit de choisir le personnel engagé par Farmacom et surtout les employés de De Paauw dans la mesure où ils interviennent dans la confection des préparations médicales. » Il poursuivit : « En outre, je tiens à disposer d'un droit de veto sur la commercialisation de produits auxquels je ne pourrais donner mon agrément en tant que scientifique. Enfin, je propose que dix pour cent du bénéfice net que fera Farmacom soient consacrés à une recherche scientifique déterminée par moi. » Il me regarda gentiment. Je vis le sourire triomphant d'Aron en face de moi et j'ouvris la bouche pour formuler une contre-proposition qui garantisse l'autonomie de notre entreprise familiale.

« Pour ce qui me concerne, mon cher Motke », poursuivit Levine avant que j'aie pu prononcer un mot, « ce point ne souffre aucune discussion. Je tiens énormément à mon honneur et à ma bonne réputation. À mes yeux, ils sont plus importants que ma femme et mes cinq enfants. J'y ai travaillé toute ma vie et je ne permettrai à personne de les salir. J'attends donc que tu dises oui à ma proposition, sans quoi nous nous disons au revoir tout de suite et nous poursuivons chacun notre route. »

J'accusai le coup. Ces derniers jours, j'avais eu plus d'une fois la vision d'un hall d'usine rempli de préparations d'insuline, d'un télex crépitant dans notre bureau qui annoncerait des commandes en provenance des quatre coins du monde. Puis je vis le visage d'Aron avant qu'il referme la porte de mon bureau. Oui, je prenais un grand risque en acceptant ces accords. Mais pour vaincre, ne faut-il pas endosser la peau du lion, comme Hercule ? Et tout progrès ne repose-t-il pas sur une prise de risques ? Ne suppose-t-il pas que l'on joue gros jeu ?

Rafaël était détendu au fond de son fauteuil, il souffla un rond de fumée qu'il suivit pensivement des yeux, comme pour y lire l'avenir. Ses traits ne laissaient voir aucun signe de nervosité. Je lui proposai un institut de recherche équipé, une mine d'or en puissance, mais il fit celui qui, pour le même prix, pouvait franchir la porte et s'adresser à une autre entreprise de transformation de la viande. Bartelsma ou Van der Vlis étaient-ils à même de

lui faire une offre similaire ? Je ne pouvais imaginer que ces couilles molles aient assez de fantaisie pour s'y risquer. Et c'est précisément pour cette raison que je devais mordre à l'hameçon sans plus tarder.

Oui, je braverais les moqueries d'Aron.

Quelques jours après, c'était pendant l'été 1923, Rafaël Levine et moi signions, en présence d'Aron et de quelques fondés de pouvoir, le contrat qui annonçait la collaboration la plus soutenue que j'aie jamais conclue et qui nous promettait un succès éclatant. Et à laquelle je mettrais fin plus de vingt ans plus tard suite à un coup de pouce de l'Histoire.

Horatio disait déjà : « *Make money, my son, if you can honestly, but make money !* » C'est ce que j'ai fait, sans craindre de me salir les mains quand il le fallait. Ce n'est peut-être pas un hasard si je n'ai osé mettre un terme à cette collaboration unique que lorsque la présence silencieuse, scrupuleuse d'Aron fut dissoute au Zyklon B.

Douleurs, immobilité et, par-dessus le marché, une foutue dépendance. C'est ce qu'il y a de pire. Moi qui ai toujours été insaisissable, pour tout le monde, me voici bloqué au fond de ce lit à quatre-vingt-dix-sept ans, livré aux mains de Mizie. L'heure de sa revanche a sonné. Elle l'a attendue longtemps mais c'est sûr, elle accueille comme un baume sur son cœur meurtri chaque moment désespérément lent que je passe dans ce lit puant, pas l'ancienne couche conjugale, non, mais un lit d'hôpital surélevé à la structure métallique. C'est là que je gis, prisonnier d'un corps qui ne fonctionne plus, dans un lit-cage qui ressemble beaucoup à l'ancien abri de nos animaux de laboratoire. Avec une joie malsaine à peine dissimulée, elle me soumet tous les jours à la même série de manipulations. Le soir, je suis obligé de lui abandonner mon dentier, autrefois immaculé, qui a pris une teinte jaunâtre et s'est couvert de traces, des fausses dents qui comblent les trous apparus dans le clavier qui me faisait un sourire enjôleur. Elle tend la main avec un petit sourire hautain, affable, où se lisent à la fois le triomphe et l'ombre de la douleur immense d'une future veuve. Ce doit être une fête pour elle, ce n'est pas possible autrement, de me voir à l'horizontale, les joues creuses, une gueule de vieillard, elle cache à peine le triomphe qui fait pétiller ses yeux, que sa tristesse de commande ne peut dissimuler. Après tout, je ne peux plus lui être infidèle, du moins en actes. Avec ces couches répugnantes qui font de moi un bébé géant, parce que mon corps ne réagit pas assez vite pour me porter jusqu'aux toilettes avant que j'ouvre les vannes. Je suis donc bien obligé d'accepter que, tous les jours que Dieu fait et sous l'œil attentif de mon épouse légale, la jeune personne qu'en d'autres temps j'aurais bien sautée, pardonnez-moi, lave mon sexe avec un gant rose et qu'ensuite, tandis que Mizie me tourne sur le flanc, elle me passe les fesses à l'eau et au savon et sèche le tout avec une serviette-éponge avant de m'appliquer sur le cul une nouvelle couche géante. C'est la grande débandade, la fin de tout.

J'ai essayé à ma façon de vivre en *mentsj*, en homme, et je me rends compte que ça ne m'a vraiment pas réussi.

Je me console en pensant que même Mizie, dans la fleur de l'âge, avec son

parfum de sainteté qui me soulève le cœur et son air bien comme il faut, est guidée par l'intérêt, par le désir de posséder et de triompher.

Ô mort, saute le pas, emporte-moi, évite-moi de voir défiler sous mes yeux cette vie qui me donne le frisson. Ces lambeaux qui jaillissent comme de puissants éclairs pour se perdre ensuite dans une brume de désolation.

Il me vient parfois un peu de réconfort au souvenir d'un moment de bonheur. La joie d'avoir vécu à une époque qui permettait vraiment de faire des découvertes, le bonheur d'avoir pu les faciliter. Je retrouve alors les jours où la technique abordait l'âge adulte à pas de géant, où je réalisais que mon esprit d'entreprise contribuait au bien-être de l'humanité et à la guérison d'affections mortelles. Ces pensées me donnent le sourire, me réconcilient un instant avec mon sort.

Plus souvent, hélas ! je perds toute sérénité quand je me souviens des femmes, encore et toujours les femmes. Elles furent ma plus grande joie et la pire malédiction de ma vie. Ce bon Dieu de désir qui me poussait à leur courir après, encore et encore. Esclave du plaisir de conquérir qui nous a conduits parfois, moi et mes trophées, au bord du gouffre.

Comme par le passé, aux heures où j'étais dans une extrême faiblesse, elles surgissent comme les furies d'autrefois, maintenant que ma production de testostérone tourne enfin au ralenti. Elles prennent l'apparence de Rivka, de Roosje et de Bertha, les mères primitives de la vendetta. Elles martèlent l'intérieur de ma boîte crânienne, elles braillent et me jettent à la tête les innombrables moments où j'ai fait de mauvais choix.

Je tends les bras à la mort qui rit au chevet de mon lit métallique et je ne peux que la regarder se retourner, disparaître lentement de ma vue et m'interpeller de loin : « Pas cette fois, ton heure n'est pas venue. » J'entends son rire glacial et je ne sais où me cacher.

Les femmes sont le talon d'Achille de quiconque prétend être un homme. Il nous arrive à tous de nous faire rouler d'une manière ou d'une autre. Le cerveau commande le corps comme le diesel faisait fonctionner le camion avec lequel nous collections l'urine de juments pleines. En réalité, nous sommes les éternelles victimes de notre membre, de la verge, de la quéquette. L'organe autonome qui commandait mon esprit, déterminait mes actes, maîtrisait ma raison et prenait la direction des opérations. Ce que j'ai pu détester abandonner ma vie à ces pulsions incontrôlables ! Et comme j'en ai joui ! Voilà pourquoi je considère avec un mélange de soulagement et de détresse l'état actuel de mon sexe, de cet appendice doux, inerte, mou et sinistre qui pend comme un pancréas avachi sous un pli tremblotant de la peau du ventre et qui laisse couler au goutte-à-goutte à longueur de journée un liquide infect, parce que j'ai perdu le contrôle de moi-même et de ma queue.

Je n'ai jamais eu à me plaindre du désintérêt des femmes. Elles aiment les hommes qui réussissent. Rien de plus érotique qu'un chouchou de la fortune. J'ai attiré les femmes comme le miel attire les abeilles. Ce n'est pas pour rien que je m'appelle De Paauw, attention, avec deux *a*, le paon, ce fier animal qui parade devant sa femelle, qui déploie sous ses yeux un éventail de couleurs éblouissantes. Mon plumage, ce sont mes traits réguliers, un nez puissant, un menton volontaire, de beaux cheveux noirs, des yeux sombres et expressifs et un corps bien proportionné. Et de même que sous la queue glorieuse du paon se cache un petit cul frémissant qui a du mal à se contrôler, ainsi, dissimulée sous le tissu de mon costume coupé comme toujours sur mesure, la bête se dresse et attend l'heure de la libération. Je suis un chasseur et quand j'ai saisi ma proie, que je l'ai consommée par-devant et par-derrière, de la tête aux pieds, je me mets aussitôt en quête d'une nouvelle victime, c'est comme ça que ça se passe.

Si j'avais eu le choix, je ne me serais jamais marié : pourquoi se limiter à un mets unique quand on a quantité de gâteries à portée de main. La monogamie n'existe pas, c'est la disposition la plus contraire à la nature qui

puisse se rencontrer dans une loi. Du moins pour l'homme. L'objectif de l'homme, après tout, c'est la conquête, c'est instinctif, nous y sommes poussés. Rien à voir avec l'égoïsme, c'est une cruelle nécessité, la sauvegarde de l'espèce. C'est à la femme de prodiguer les soins. Ce n'est pas un hasard si elle porte l'enfant, si elle souffre le martyre pour l'expulser de son corps, si elle le nourrit, et pour peu qu'elle se mette alors à courir le guilledou, elle mettrait sa petite famille dans un bel embarras. Il y a des espèces animales, le pingouin empereur par exemple, dont les jeunes mâles s'occupent de l'œuf et du fœtus. On s'en aperçoit rien qu'en voyant le pitoyable amas de graisse sous le corps du pingouin, ça lui fait comme un ventre de vieillard. On comprend que la race soit désormais protégée, ce qui ne la sauvera pas. L'évolution est prise en faute : cette race est condamnée à disparaître.

L'homme a des obligations, bien entendu. Je ne suis pas le genre de type qui met la femme en cloque et qui juge qu'elle se débrouillera bien toute seule. Il faut assumer ses responsabilités et mettre la main à la poche en cas de tuile. L'avortement est préférable, bien que toutes les filles, hélas ! ne soient pas pour. J'ai rencontré deux fois dans ma vie le problème d'une grossesse non désirée que je n'ai pu résoudre par l'argent. Il y a soixante ans, à l'époque où nous n'arrêtons pas de découvrir des hormones extraordinaires, j'ai mis Roosje enceinte. Ce sont les circonstances qui m'ont empêché de l'aider comme il aurait fallu. Et avant elle Rivka : je l'ai rencontrée au cours d'une réception que Rafaël donnait à l'été 1923, alors que nous signions notre collaboration.

Rafaël habitait un immeuble en bordure d'un canal, une maison ancienne de cinq étages dans le style caractéristique de la Compagnie des Indes, avec des pièces hautes de plafond exposées aux courants d'air et des escaliers étroits. C'était la première fois qu'il m'invitait chez lui. Une servante m'introduisit dans l'entrée en marbre. Tandis qu'elle pendait mon manteau au vestiaire, je remarquai une énorme maison de poupée de quatre étages qui occupait le mur du fond. Copie splendide de l'intérieur solennel, aménagé dans le style néoclassique, de ce qu'avait été peut-être la maison des parents de Rafaël ou de sa femme, quelque part en Silésie. Cette solennité ne se retrouvait guère dans la demeure dont je montais à présent les escaliers. Dans les deux grandes pièces en enfilade où l'on m'introduisit, les murs disparaissaient derrière des bibliothèques pleines à craquer. Des piles de revues de mode et de périodiques de philosophie et de médecine en plusieurs

langues étaient éparpillées sur le parquet et sur les tables du salon. Dans un coin, sur une toile posée sur un chevalet, l'esquisse d'une tête d'enfant. Dans la pièce attenante trônait un piano-forte entouré de pupitres et d'étuis à violon et à violoncelle. Cela ressemblait à la salle de répétition d'un orchestre de chambre mais je compris qu'il s'agissait des instruments sur lesquels jouaient Rafaël, sa femme et ses enfants. Des peintures ornaient les rares endroits où les murs n'étaient pas couverts de livres : un paysage de Van der Heyden, une remarquable collection de portraits, des natures mortes et des paysages d'une assez belle facture, peints vraisemblablement par les membres de la famille de Rafaël. L'atmosphère et l'aménagement de cette maison étaient différents de ce que j'avais vu ailleurs. J'étais habitué au luxe ostentatoire, à l'étalage d'une réussite personnelle. Dans cette maison, le clinquant était réservé à la maison de poupée du vestibule. Cet étage-ci mettait en honneur la littérature, la science et l'art. Dans ce milieu, l'argent n'était pas une fin en soi mais un moyen de se consacrer à ces occupations essentielles.

Rafaël vint à ma rencontre et me présenta à son épouse, matrone austère, courtaude, qui comprimait ses bourrelets dans une robe noire surannée dont les coutures semblaient prêtes à céder. Ses doubles mentons tombaient en cascade sur le col noir fermé par une broche en ivoire. Ses cheveux gris ramenés en chignon étaient tenus par un peigne dont les dents paraissaient s'enfoncer dans la peau du crâne. Je m'inclinai.

« Motke, voici ma femme, Sari, ma tendre Dauphine. Nous lui donnons ce nom parce qu'avec son port altier et son caractère exigeant, elle ressemble beaucoup au prince héritier de l'ancienne cour de France. Dis-lui, je t'en prie, que tu adores la musique, que tu écoutes tous les jours une sonate pour piano, sinon elle ne te regardera pas. »

« Il exagère », dit Sari en riant, et les traits de son visage se radoucirent un peu, « comme il exagère en tout. Heureusement, j'ouvre cette demeure à d'autres curiosités que les énigmes hormonales. Si cela ne tenait qu'à mon mari, notre vie tournerait aujourd'hui autour du pancréas. » Elle avait prononcé le mot avec mépris. « Plus que tout au monde », poursuivit-elle en se penchant vers moi pour donner plus de poids à ses paroles, « la musique est capable d'exprimer les sentiments dans leur forme la plus violente. Notre capacité à faire de la musique nous distingue des animaux. Sans la musique, notre vie serait vide d'émotions. Pouvez-vous imaginer une vie sans émotions ? »

Il ne me restait plus qu'à approuver d'un signe de tête. Je n'avais reçu aucune éducation musicale, je n'y connaissais rien. Heureusement, elle n'attendait pas de réponse et elle continua : « La musique exprime nos besoins et l'attachement à ces choses qui nous sont extérieures et que nous ne maîtrisons pas. Comme dit Gustav Mahler : "La musique renferme la douleur et le chagrin de la vie." L'humanité ne peut se passer de musique comme mon mari ne peut vivre sans son microscope. » Elle me regardait avec insistance, comme pour s'assurer de mon approbation.

« Tu vois, je te l'avais bien dit », remarqua Rafaël en souriant, « à peine arrivé, tu as droit à un cours magistral de la Dauphine. Sari, sers à boire à ce pauvre garçon, je lui présenterai ensuite nos invités. »

Je fus surpris de voir à cette réception non seulement des personnes de la génération du professeur mais aussi de nombreux jeunes, ses enfants et des étudiants et des collaborateurs de l'université et de son laboratoire. Rafaël avait un grand cercle d'amis composé d'autorités, de musiciens, de peintres et de scientifiques, et on voyait bien qu'il était proche et aimé de ses étudiants et de ses jeunes collaborateurs.

Le professeur me présenta à Salomons, l'un des éminents chimistes qu'il avait engagés chez Farmacom et que je n'avais pas encore rencontré. Un savant de la même génération que le professeur et qui, comme lui, ressemblait à un austère mastodonte prussien. Ils s'étaient connus pendant leurs études en Allemagne. Nous avons échangé quelques paroles, puis Levine me présenta les autres invités.

C'est ainsi que nous abordâmes le petit cercle de jeunes gens dont Rivka faisait partie. Elle avait un visage ouvert où pétillaient de grands yeux bruns, une bouche rieuse, de longs cheveux foncés bouclés, une poitrine impressionnante sous un chemisier de soie noire au décolleté généreux, des hanches fortes et un corps voluptueux. D'un geste large de la main, Rafaël me présenta à toute la société. Rivka me regarda d'un air étonné et remarqua : « Rafaël, tu ne m'avais pas dit que ton associé était si jeune ! Je pensais que ton nouveau partenaire avait ton âge ! »

Abrégeons. À la fin de la soirée, après un récital de piano de la Dauphine qui était visiblement l'accompagnement obligatoire de toutes les soirées données par Rafaël, je proposai à Rivka de la raccompagner chez elle. J'avais passé une soirée exceptionnelle, j'étais assez impressionné par ces personnes qui citaient des philosophes, des écrivains et des savants comme s'ils

déclinaient les pedigrees de bêtes de race. Rivka évoluait manifestement comme un poisson dans l'eau au milieu de cette société. Pendant le récital, j'avais eu la chance de prendre place d'autorité à côté de Rivka et la plaisanterie que j'avais faite à propos de l'imposant derrière de la Dauphine à l'instant où elle s'installait sur le minuscule tabouret du piano avait déclenché chez elle un fou rire mal contenu. Cela avait suffi à dissiper mon premier embarras et elle accepta de bonne grâce ma proposition de la raccompagner.

Freek, mon chauffeur, attendait dans la voiture. J'avais prévu de rentrer chez moi en province cette nuit-là, mais la rencontre de Rivka m'avait suggéré d'autres projets.

« Tu n'as jamais longé l'Amstel le soir en auto ? lui demandai-je en descendant l'escalier derrière elle.

— Non, dit Rivka, je ne me suis jamais assise dans un truc comme ça. Tu possèdes vraiment une automobile ? »

Elle gloussa en voyant ma Lancia, serra la main de mon chauffeur – un geste stupide, évidemment –, fit trois fois le tour de l'auto et se glissa avec plaisir dans la partie passagers. Dès que Freek démarra, sous le coup de l'excitation, elle saisit ma main qu'elle serra. Mais contrairement aux filles que j'avais fait monter dans ma voiture, elle ne joua pas les femmes enfants qui ont peur. Elle se montra ravie de la vitesse soutenue que Freek adopta sur les pavés des berges sans attendre d'avoir quitté le cœur d'Amsterdam pour accélérer sur les axes de la ville endormie. Nous roulâmes ainsi sous une lune presque pleine en suivant les méandres du fleuve aux eaux légèrement ridées, dans la clarté de cette nuit de printemps.

C'était le décor le plus romantique que l'on pût imaginer et c'est l'enthousiasme de Rivka qui me retint de créer une ambiance plus intime dans l'auto. Je la trouvais extrêmement désirable et excitante mais Rivka faisait constamment glisser la petite vitre qui reliait notre cabine à la partie réservée à Freek, elle lui cassait les oreilles à propos du moteur, du nombre de tours, de la fréquence des mises à niveau de l'huile et des pleins d'essence. Bon sang ! comme si Freek était son chevalier servant. Mais Freek me connaissait bien, c'était un collaborateur loyal. Parvenu à l'extérieur de la ville, il s'arrêta donc à proximité d'un taillis discret non loin du fleuve en déclarant que le moteur devait refroidir. Il proposa de nous préparer une couverture derrière le bouquet d'arbres, au bord de l'eau. Je me retrouvai seul avec elle, assis sur le même plaid. Je lui passai le bras autour des épaules, elle

me regarda gaiement, puis elle soupira et dit : « Comme c'est bien ! Deux premières le même soir ! Je n'étais jamais montée dans une voiture. Et je ne m'étais jamais assise au bord de l'Amstel la nuit. C'est ça, la vie ! »

Elle avait dit ça d'une voix si jeune ! Une fille pleine de rêves, ignorant la lutte qu'il faut mener pour garder la tête hors de l'eau. Une gamine pas encore descendue de son petit nuage.

Je lui souris en écartant de ma main libre une mèche bouclée qui avait glissé sur son visage. « Tu es si belle », lui dis-je d'une voix mielleuse, « que le décor le plus charmant et le plus romantique n'est rien à côté de ta grâce. » Je lui caressai le visage, le cou, puis je me penchai lentement vers elle sans cesser de scruter ces yeux splendides où je lisais un mélange d'enthousiasme et de surprise.

On s'embrassa deux ou trois fois, avec prudence, pour voir, puis ma langue a cherché la sienne. Je pressai mon corps contre celui de Rivka et la couchai doucement sur la couverture. Elle m'avait posé une main légère dans le dos, je sortis prudemment son corsage de sa jupe, caressai son ventre plat, remontai tranquillement jusqu'au moment où ma main s'empara de sa poitrine sous le tissu du soutien-gorge et où je tins entre mes doigts un téton bien saillant que je triturai par jeu. Sa poitrine était ferme, pointée tout droit vers l'avant, comme je les aime. Elle m'excitait énormément mais je ne savais pas si elle en était au même point que moi. Ma main quitta cette poitrine de rêve, releva le corsage en soie, extirpa le sein de son bonnet de sorte que ma bouche put le frôler tandis que mes doigts se frayaient un chemin vers le bas, sur sa jupe que je soulevai lentement, puis je fis glisser son slip. Elle fourrageait dans mes cheveux pendant que mes doigts la pénétraient. Je la sentis se raidir sur le coup et je quittai son téton pour embrasser son ventre, son nombril, plus bas encore. Je surmontai l'obstacle du tissu, froissé et soulevé, avant d'atteindre sa toison, ses grandes lèvres que ma langue mouilla. Lui faire atteindre d'abord les sommets, lui faire connaître le paroxysme du plaisir, c'était le bon moyen de vaincre une éventuelle réticence. Elle gémit doucement, son souffle s'accéléra. Elle sentait la pomme verte. Cette chair chaude et douce, cette grotte aux merveilles que ma langue fouillait sans ménagement me faisaient perdre la tête. Ses cris étouffés se précipitaient. J'ouvris mon pantalon que je fis descendre, ma bête féroce jaillit de sa cage enfin ouverte. Je la fis mettre au garde-à-vous pendant que je continuais à exciter Rivka manuellement

jusqu'au moment où ma queue prit le relais et la pénétra. Elle ouvrit les yeux et me dit d'une voix douce : « Je suis vierge, tu feras attention ? »

Je restai immobile en elle, je l'embrassai et dis : « J'irai très doucement, d'accord ? »

Elle se passa la langue sur les lèvres et hocha la tête, elle était chaude comme l'eau bouillante d'un alambic et je repris rapidement le rythme paisible du début. Nous avons joui ensemble, puis je suis resté un peu en elle, je l'ai regardée et j'ai souri.

Elle a dit : « Trois premières en une soirée, c'est un record. »

Deux mois plus tard, Rivka surgit à l'improviste dans mon cabinet de travail. Depuis l'intermède improvisé au bord de l'Amstel, je ne l'avais plus revue, je ne lui avais pas parlé mais je lui avais fait savoir par un billet que je repensais avec plaisir à notre balade romantique en auto. Pour ma part, j'aurais aimé renouveler ce tête-à-tête. J'étais persuadé que nous avions encore beaucoup de bons moments à partager. Mais la construction du nouveau laboratoire au dernier étage de l'usine de transformation de la viande me prenait un temps fou et je négociais pied à pied avec les Canadiens pour obtenir les licences européennes. Avec son équipe, Levine était à deux doigts d'entamer la production industrielle finale de la préparation d'insuline, nous n'avions pas une minute à perdre. Des concurrents français et allemands étaient sur nos talons, nous devions remporter la première manche. J'étais en train de dicter un télex à Agnès, ma gentille secrétaire à la langue bien pendue, quand Rivka fit irruption dans mon bureau, sans frapper.

« Il faut que je te parle, en tête à tête », dit-elle en lançant un regard à Agnès qui filait doux avec moi mais pas avec les inconnues qui entraient dans mon bureau à l'improviste. Agnès resta donc assise, regarda ailleurs et attendit la suite des événements.

« Rivka », dis-je gentiment en cachant ma surprise de la voir apparaître brusquement. Avant de connaître les intentions d'un interlocuteur, ne jamais dévoiler les siennes !

« Quelle surprise ! » m'exclamai-je en guise de bienvenue, tandis que je faisais signe à Agnès de nous laisser seuls. Ma fidèle assistante se leva non sans m'avoir fait la lippe la plus méchante qui soit pour signifier qu'elle était mécontente d'interrompre brutalement notre réunion de travail.

Dès qu'Agnès eut refermé la porte, Rivka s'approcha et, avant que j'aie pu l'enlacer pour l'embrasser, elle me dit à voix basse, signe qu'elle doutait qu'Agnès respecte l'intimité de son supérieur : « Il y a un problème. Je suis enceinte. » Elle me lança un regard anxieux.

J'essayai de dissimuler le choc que me causait cette nouvelle. « Ça nous fait une première de plus, ça doit faire la quatrième, non ? » Je lui souris tout

en réfléchissant à toute allure à ce que j'allais décider. Rivka était amorphe. Je lui passai un bras autour des épaules, l'accompagnai jusqu'au canapé, l'embrassai et l'aidai à se débarrasser de sa ravissante veste d'été. « Calme-toi », lui dis-je pour la rassurer, « nous trouverons bien une solution, tu veux boire quelque chose ? »

J'appelai Agnès pour lui demander du thé et des biscuits, je lui recommandai de ne me passer aucun appel téléphonique, puis j'enfonçai un bouton sur mon bureau pour allumer la lampe rouge à côté de la porte afin de prévenir une irruption intempestive. Je pris place à côté de Rivka sur le canapé.

« Qu'est-ce que tu veux dire quand tu parles de "solution" ? » me demanda-t-elle. Nous avions les tasses de thé de Chine en main et je lui avais donné deux morceaux de sucre avec la pince en argent. Elle refusa les biscuits.

« Ma chérie, dis-je, une grossesse, ce n'est pas la fin du monde. On ne manque pas de bonnes méthodes pour se débarrasser d'un fœtus non désiré. » Et quand je vis que le souffle lui manquait pour me répondre, je dis : « Il n'est pas question, tu penses bien, que je t'expose à un traitement dangereux. J'ai suffisamment de relations pour que ça se passe en toute sécurité. Ce n'est pas donné mais j'ai largement ce qu'il faut. »

Elle me regardait, l'air consterné.

« Tu ne vas pas me dire que tu es croyante ou un truc comme ça ? » lui demandai-je. Je songeai que ce serait un comble si j'avais dégoté dans cette ville de perdition qu'est Amsterdam une fille opposée à l'avortement pour des motifs religieux alors qu'ici, dans cette région arriérée, j'avais trouvé des filles de tout acabit pour la bagatelle.

« Motke, mes parents sont au courant. Mon père est fou furieux. Il travaille dans le laboratoire de Levine et prétend que si nous ne nous marions pas, il mettra Farmacom en pièces. »

Elle éclata en sanglots. Sur le coup, je fus pris de panique, non pas en la voyant pleurer, mais mon sang s'était figé à la pensée de la menace proférée par son père.

« C'est qui, ton père ? » demandai-je en regardant fixement cette épave larmoyante. Je lui relevai le menton et elle me montra ses yeux baignés de larmes.

« Mon père, c'est Sam Salomons. »

À cet instant précis, je compris que j'allais réellement avoir des problèmes.

Ancien camarade d'études de Rafaël, Salomons était professeur de chimie à l'université et juif allemand, comme lui. Je l'avais rencontré pour la première fois immédiatement après sa nomination chez Farmacom, à la réception donnée par Rafaël dans sa maison au bord du canal. Levine m'avait confié qu'il avait engagé spécialement Salomons parce qu'il avait de nombreuses connaissances dans les milieux de la recherche. Nous allions devoir contacter sous peu ses relations influentes en Allemagne afin de lancer l'insuline sur le marché européen dès que nous aurions remporté la bataille des licences. Il était exclu que j'aie des problèmes avec ce monsieur important, respectable et probablement vieux jeu. Sous le coup de la colère, Salomons pouvait ruiner toute l'entreprise. Et je n'oserais plus me montrer à Levine si Salomons mettait Farmacom en difficulté pour sanctionner mon comportement de mâle en rut. À cette époque, je considérais encore Levine comme un mentor. Je l'admirais. J'aurais peut-être pris une autre décision des années plus tard, quand nos rapports se seraient apaisés, mais à cette époque je craignais de le mettre en colère et le jour où Rivka entra en trombe dans mon bureau, j'appréhendai le jugement qu'il allait porter sur mes excès.

Il fallait que j'adopte un profil bas, que je fasse tout pour que la colère de Salomons retombe. Il fallait à tout prix que je voie le père de Rivka au plus vite. Comme j'avais quelques affaires urgentes à expédier avant de m'occuper de celle-ci, je demandai à Freek de raccompagner Rivka jusqu'à la maison de ses parents avec une lettre pour son père, que je me gardai évidemment de dicter à Agnès. Sur le papier à lettres flambant neuf de Farmacom, j'écrivis une lettre à Salomons pour m'excuser humblement d'avoir mis sa fille enceinte et lui décrire bassement le charme irrésistible de la belle. Je précisai que je serais honoré d'épouser sa fille dès qu'il m'aurait donné son consentement.

Bien plus tard, Rivka me jeta à la tête que personne ne lui avait jamais demandé son avis sur notre mariage. Comme elle avait fait irruption dans mon bureau en ambassadrice de son père, j'en avais conclu qu'elle se ralliait à sa volonté de m'obliger à l'épouser. Du reste, nous n'avions pas le choix.

Rivka avait tenté le diable : quand on fait une bêtise, on en paie les conséquences. Vu son état, trois options se présentaient : elle se débarrassait d'un enfant non désiré, sa mère accueillait l'enfant comme un faux petit dernier ou encore elle se mariait, on ne sortait pas de là. Une quatrième solution s'offre aujourd'hui : on peut élever un enfant sans le père (ou la mère) mais je doute que cette option soit meilleure que les autres. Avec Roosje, j'ai vu à quelle catastrophe elle peut mener.

À propos du mariage avec Rivka : il est étonnant que nous ayons été heureux si longtemps. Nous étions jeunes, c'est vrai, j'avais vingt-sept ans et Rivka en avait à peine dix-huit. Le mariage m'effrayait déjà quand j'étais gamin et tout mon être me poussait à préserver ma liberté. Mais une fois plongé dans cette situation impossible, je me suis fait à l'inévitable. Et j'avoue que je n'ai jamais pratiqué la monogamie avec autant de scrupules que dans les premiers mois de mon mariage avec Rivka. Pas pour de prétendues raisons de bienséance dont je n'ai rien à faire, grâce au ciel. Rivka me suffisait, tout simplement. Elle était énergique, spirituelle, sensuelle et, en dépit de sa grossesse, son appétit sexuel était tel et l'usine de transformation de la viande et la Farmacom m'accaparaient si bien que je ne me sentais pas la force de faire des escapades. Ce n'est qu'après la naissance de notre fille Ruth, quand Rivka parut un peu moins avide d'ébats amoureux, ce qu'expliquaient les nuits où elle ne dormait que d'un œil et où elle dépensait son énergie à nourrir le bébé, à lui faire oublier ses petites coliques et d'autres désagréments, ce n'est qu'à partir de cette époque que je n'ai plus été fidèle à une seule femme ou peu s'en faut. Mais le fait que Rivka ne m'ait quitté que vingt-deux ans et quatre enfants après montre que j'étais parvenu à combler ses désirs. Je ne suis pas de ceux qui vivent avec une femme sans s'occuper d'elle. J'ai un cœur vaste qui a beaucoup d'amour à donner. Prêt à accueillir plus d'une femme.

Tout au long de ma vie active, j'ai gardé dans mon bureau la photo encadrée de ces deux putains de Canadiens. Ils posent avec le chien sans pancréas devant un bâtiment bas, en plein soleil. La blouse flottante du quadragénaire à lunettes indique qu'il y a du vent, tout comme la cravate vagabonde et à la mode de l'étudiant frais émoulu de la fac, un jeune blanc-bec qui sourit à l'objectif, sûr de lui. Le chien lance un regard à fendre l'âme, il démontre que vivre sans pancréas n'a rien d'une sinécure. Cette épreuve ne lui a pas valu le prix Nobel mais les Canadiens au sourire suffisant y ont eu droit. Chaque fois que je la regarde, cette photo me met hors de moi, c'est d'ailleurs pour cette raison que je lui ai réservé une place d'honneur dans mon bureau. Cette colère-là, c'est un aiguillon extraordinaire. Le fait que ces deux m'as-tu-vu me regardent de haut tous les jours me stimulait à fond, je me réjouissais à l'idée de flanquer un jour triomphalement la photo à la poubelle lorsque Rafaël et moi dans ses pas irions chercher la chose tant convoitée à Stockholm. Je pourrais mettre le certificat dans ce même cadre pour manifester la reconnaissance dont nous jouirions alors à travers le monde. Que du fond de mon lit je regarde encore ces salauds qui n'ont pas pris une ride, contrairement à moi, c'est la preuve que mon plus grand désir n'a pas été exaucé. Fort de mes trois années d'enseignement secondaire, j'ai été nommé finalement docteur *honoris causa* de médecine et j'ai siégé dans des conseils au milieu de ministres. J'ai même pu me rendre régulièrement chez la reine et lui donner des conseils, et finalement j'ai fait partie du cercle d'amis intimes du prince consort. On me connaissait sous le titre de négociant du roi. Pas mal pour un type sorti d'un trou pourri. Mais le prix tant convoité ne nous a jamais été décerné et je ne décolère pas.

J'ai rarement éprouvé autant de bonheur que le jour où notre entreprise s'est enrichie de son propre laboratoire. Le laboratoire de Rafaël à Amsterdam ne fut pas le seul à être équipé des meilleurs et des plus récents appareils car, sur les indications du professeur, on transforma aussi une salle de l'usine en laboratoire qui allait permettre de développer les découvertes

faites à Amsterdam et où les hormones découvertes furent adaptées à une production de masse.

Quel contraste entre le laboratoire et le reste de l'usine ! J'étais habitué à l'ambiance fiévreuse de notre entreprise où tout était prévu pour livrer en un minimum de temps un maximum de produits destinés au marché le plus vaste.

De tout temps, le site de notre usine avait baigné dans un grand vacarme. On entendait régulièrement le chuintement et le sifflement du train qui apportait le bétail. Les camions qui livraient d'autres matières premières et qui emportaient notre production ronflaient et klaxonnaient tandis que les roues en bois des chariots, poussés par de rudes gaillards en salopette, faisaient un bruit de crécelle sur les pavés. Les appels des hommes et les cris perçants des bêtes formaient toute la journée un fond sonore assourdissant tandis que le claquement sec du fusil qui enfonçait une tige de fer dans le crâne des cochons et le choc sourd des masses qui frappaient à mort les veaux étendus sur des tréteaux rythmaient la vie quotidienne en même temps que les coups de hache des bûcherons qui préparaient de quoi alimenter les nombreux fours, les coups de marteau qui montaient de la menuiserie et le soupir des soufflets dans la verrerie. Avec leurs plaintes pitoyables, ces derniers accompagnaient parfaitement en mode mineur les cris des porcs qui sentent venir la mort avant que la tige leur entre dans la tête et que le couteau du boucher leur tranche le cou. Par les portes ouvertes, on entendait le bruit des hachoirs dans les vastes salles où les ouvriers travaillaient la viande sur de grandes tables et le cliquetis des machines à écrire dans le bureau rempli de secrétaires et de comptables vêtus de vestes blanches dont l'unique fonction était de les distinguer de la main-d'œuvre « ordinaire » ; tout contribuait à entretenir l'atmosphère fiévreuse et dynamique qui régnait dans l'usine.

Le laboratoire était très différent, notre première « fabrique d'hormones » improvisée fraîchement éclosée, si fragile encore qu'il fallait fermer très doucement la porte derrière soi, sans quoi l'usine entière se serait écroulée dans un grand fracas ; ce n'était qu'une petite construction faite de verre, de liège, de caoutchouc et de montants posés sur de petites tables branlantes.

Plus que partout ailleurs, cette partie de l'usine était soumise à la pression du temps qui passe car le cliquetis du télex pouvait retentir à tout moment comme un signal d'alarme annonçant que, quelque part dans le monde, un

autre laboratoire avait trouvé ce que nous cherchions passionnément.

Mais cette tension n'était pas perceptible : la pauvre salle baignait dans une sérénité apaisante et je m'y trouvais très bien. Chaque fois que j'y entrais, ma poitrine se gonflait spontanément de fierté et de satisfaction à l'idée que, sous mon autorité, une équipe de savants se penchait sur des appareils de distillation, des microscopes, des étuves et des petites balances. Leurs blouses d'un blanc immaculé contrastaient violemment avec les bleus des ouvriers de l'usine dont les salopettes étaient maculées de sang, de graisse et de merde. Pour distinguer les universitaires des simples laborantins, on avait découpé un bout de leur col afin de montrer clairement que l'on avait affaire à un savant. Appuyé contre un mur, j'aimais les regarder manipuler avec une concentration extrême les bouillons qui frémissaient, fermentaient, embaumaient, je prenais quelquefois des notes. Pour moi, les substances posées sur les plaquettes de microscope, ces minuscules gouttelettes, étaient simplement des énigmes. Ces organismes en pattes de mouche, fuyants, grouillants, ne livraient leurs secrets qu'à ceux qui avaient assez d'instruction pour les déchiffrer. J'éprouvais parfois une pointe d'envie, suivie d'une bouffée de colère parce que ces messieurs et même une femme, sacré bon Dieu, avaient eu la chance d'analyser ce matériel et que je dépendais de leur savoir, de leur cerveau, de leur « viande de tête ».

J'aimais marcher le long des cages qui hébergeaient les animaux de laboratoire. Cette compagnie vivante était bien différente des cadavres de porcs et de bœufs pendus en rangs dans nos halles. Les lapins, les souris et les rats, et plus tard les coqs, les chiens et les singes, étaient enfermés dans de petites cabanes. Selon ce qu'on leur avait injecté ou enlevé, ils étaient très excités ou recroquevillés. Certains laissaient échapper de petits cris d'excitation ou de douleur.

Je n'ai jamais éprouvé aucun plaisir à voir tuer des animaux mais je ne partage pas non plus la sentimentalité qu'on affiche parfois aujourd'hui. À mes yeux, tuer des animaux est aussi naturel que de chier, de manger ou de faire l'amour. Quatre nécessités offrant des plaisirs qui vont croissant.

Quand j'étais petit, j'habitais à côté de l'entreprise, le passage des porcs en route pour l'abattoir était une chose aussi naturelle pour nous que l'attroupement, devant l'usine qui ouvrait, de miséreux semblables aux spermatozoïdes qui se tiennent dans les réservoirs des trompes pour frapper le moment venu. Il était d'usage qu'à une heure matinale, mon père sélectionne

quelques-uns de ces candidats miséreux et engage à la journée les plus costauds et les moins crasseux. Quand il avait fait son choix, il ordonnait au garde d'éloigner du portail le reste de la bande car il n'aimait pas que l'on stationne devant l'usine. L'abattement de ces types qui s'éloignaient du portail le plus lentement possible en traînant les pieds et en râlant faisait penser au passage des veaux qui se laissaient mener à l'abattoir. J'ai compris dès l'enfance qu'il vaut mieux ne pas résister à la loi des plus forts et qu'il faut tout faire pour être des leurs.

Aron voyait cela d'un autre œil, il avait pitié des animaux comme des crève-la-faim renvoyés par mon père. Un jour, nous étions tout petits, nous regardions, une tartine à la main, comment un type insistait, suppliait mon père de lui donner du travail : « Mon gosse est malade, il crève de faim. »

L'homme qui n'avait que la peau sur les os tirait mon père par la manche et tendait l'autre main en suppliant. Quand il vit que le garde repoussait la main de l'homme, Aron se précipita vers celui-ci pour lui offrir sa tartine. Mais alors que le pauvre bougre allait saisir le pain tant convoité, mon père envoya promener la tartine qui alla s'écraser dans une flaque de boue. Aron reçut une paire de claques et tandis que le miséreux se penchait pour ramasser la tartine dans la boue, le garde lui donna un coup de pied au cul qui l'envoya s'étaler dans la gadoue. Aron ne fit pas un geste, il éclata en sanglots, plus sensible au sort du malheureux qu'à la douleur de son oreille cramoisie, cependant que mon père et le garde repassaient le portail. Je pris mon frère qui pleurnichait par la main et le ramenai à la maison.

Nous avons obtenu les licences relatives à l'insuline. Ce que Levine et son équipe ont fait pour y arriver est à peine croyable. L'ambition qu'il nourrissait était irrésistible : faire de Farmacom une entreprise renommée qui serait la première à commercialiser une préparation d'insuline néerlandaise, ou plus exactement continentale. Il travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il prenait à peine le temps de manger ou de s'accorder un peu de repos et il exigeait le même engagement de ses collaborateurs.

Sa passion de la recherche n'avait pas de limites. Jour et nuit, Levine et ses assistants passaient des kilos de pancréas au presse-fruits, serrant toutes les deux heures la vis de pression de quelques crans pour extraire les gouttes de la chair et les recueillir dans une cornue de verre prévue pour recevoir le précieux liquide. Chaque nuit, un des collaborateurs restait au laboratoire pour assurer la continuité du pressage et Levine ne se défilait pas.

De même, il était en première ligne quand il avait fallu essayer la première préparation d'insuline rudimentaire sur des êtres humains. Il n'avait pas hésité et s'était injecté lui-même la substance, ce qui aurait pu déclencher chez lui une hypoglycémie fatale. J'avais tenté de le retenir en faisant valoir qu'il était trop important pour la firme, qu'il ne pouvait mettre sa vie en jeu. Il m'avait regardé en hochant la tête.

« Tu es d'une intelligence remarquable pour ton âge et tu comprends vite, avait-il dit, et j'apprécie que tu t'en fasses pour moi, mais *the proof of the pudding is in the eating*. Nous sommes sur le point de lancer cette préparation sur le marché et nous demandons aux médecins de l'administrer à leurs patients. Ces malades vont nous permettre d'améliorer notre produit. N'est-il pas correct que le chercheur que je suis prenne un certain risque professionnel ? »

Levine était un homme d'une morale prussienne très dix-neuvième siècle, d'une rigueur militaire. Comme il me l'avait avoué au cours de cette première soirée au Die Port van Cleve, il accordait plus d'importance à l'honneur qu'à la vie. Grâce au ciel, cette injection ne déclencha pas d'hypoglycémie. Je me suis demandé par la suite dans quelle mesure il savait que tout se passerait

bien. Était-il réellement le héros que j’imaginai ou se payait-il ma tête ? Je me suis toujours interrogé sur ses motivations. Je n’ai jamais su s’il cachait le fond de sa pensée. Un sentiment désagréable. Une tache sur ce qui avait débuté comme une collaboration exaltante.

Peut-être les choses se seraient-elles déroulées autrement si cette césure n’avait pas existé. La rupture dans nos vies en Europe, qui nous a tous forcés, nous les membres du peuple élu, à vivre dans l’ombre, et même pire. Pendant cinq ans au moins, une période interminable car chaque seconde pèse lourd dans la lutte acharnée que se livrent les concurrents dans notre spécialité. En réalité, nous nous sommes fait museler et enchaîner à partir de 1933, quand le peuple aveuglé a donné le pouvoir à la grande crapule et que nous avons connu une crise financière mais aussi d’énormes problèmes d’exportation vers notre plus gros client. Évidemment, le ramdam que ce sale connard a fait chez nos voisins a déclenché aussi l’afflux de personnalités d’une grande compétence. Tous les Silberstein et les Rosenberg qui avaient fui l’Est où on les méprisait et qui ont trouvé la sécurité chez nous. Avec quel enthousiasme ils se mirent au travail au laboratoire pour remettre très vite sur rails leurs carrières interrompues ! Farmacom devint l’employeur de la fine fleur de l’establishment scientifique européen. Des personnes que nous n’aurions jamais pu attirer chez nous en d’autres circonstances se lancèrent dans nos expériences hormonales avec beaucoup de conviction et une grande compétence, heureuses d’être médiocrement rémunérée, impatientes d’oublier les humiliations subies dans leur pays. Ignorant encore que, ici aussi, dans ce plat pays de froussards, les insultes, les accusations, les stigmatisations allaient pleuvoir et les mettraient de nouveau à genoux. Pour de bon, cette fois.

Je revois parfois avec beaucoup de mélancolie le début de ma collaboration avec Levine. Au fond de ma cage de fer, il arrive que je sente mon admiration pour lui traverser ma carcasse déglinguée, c’est comme un frisson, un tremblement qui déclenche une pointe de douleur. À cette époque, notre collaboration me donnait l’occasion d’affûter mon esprit encore rugueux à son intelligence et il prenait plaisir à assouvir ma curiosité.

En affaires aussi, nous formions un duo hors pair. Levine n’était pas seulement l’organisateur passionnant de la recherche scientifique : son âme de médecin le poussait à mettre très rapidement sur le marché la préparation

d'insuline salvatrice mais il n'était pas insensible à l'aspect commercial de l'opération.

L'encre du contrat qui allait lier si étroitement nos destinées n'était pas sèche qu'il travaillait déjà à divers articles pour des revues médicales nationales et internationales où il décrivait la découverte de l'insuline par les Canadiens. Précisant évidemment dans une note que c'était son laboratoire, en collaboration avec Farmacom, qui était le premier au monde à développer cette préparation à l'échelle industrielle. Il fonda aussi une revue médicale qui parut simultanément en français, en allemand et en anglais. Une tribune personnelle pour faire connaître ses découvertes et qui toucha le grand public dès sa première livraison.

L'extraction de l'insuline était vraiment une performance extraordinaire car l'insuline est une protéine qui se trouve parmi d'autres protéines. Donc pas reconnaissable. L'insuline est cachée, tout comme un nuage qui ne se distingue pas d'un autre dans un ciel gris. Et comme si cela ne suffisait pas, cette substance est très sensible aux influences physiques et chimiques, si bien qu'elle peut être rapidement endommagée et perdre son efficacité.

C'est grâce à ces petits futés de Canadiens qu'un test biologique établit l'existence de l'insuline. Ils avaient mis au point une méthode permettant de mesurer la teneur en sucre du sang du chien sans pancréas après l'injection du produit. Levine et son équipe parvinrent à étalonner l'insuline biologiquement, c'est-à-dire qu'ils réussirent par l'expérimentation à développer une préparation d'une puissance définie, correspondant à une quantité déterminée d'insuline standard. Résultat essentiel car, auparavant, l'insuline injectée pouvait soit s'avérer dangereuse parce que la substance était trop faible pour empêcher le coma fatal, soit produire un effet trop puissant et provoquer une hypoglycémie mortelle. Quantité de lapins qui ont eu le discutable honneur d'endosser le rôle de cobayes n'ont pas survécu à une dose trop faible ou trop forte. Et les patients qu'on avait traités en passant par des cabinets médicaux n'ont pas tous survécu. Les découvertes médicales ne sont possibles qu'au prix d'essais et d'erreurs. À cette époque, ces expériences n'étaient soumises à aucune règle, aucune prescription et, pire, les médicaments étaient délivrés sans ordonnance. Quand nous avons commercialisé les préparations d'insuline, le chercheur, en accord avec le médecin, décidait du moment où il étendrait les expériences sur les animaux à un traitement expérimental appliqué à l'être humain. Il jouissait d'une grande

liberté, impensable de nos jours, et l'on pouvait faire beaucoup plus d'expériences qu'aujourd'hui.

Je l'ai dit : au début, nous formions une équipe idéale. Une fois les licences obtenues, nous avons tenté de nous introduire chez Bayer qui était déjà un groupe de premier plan. Nous qui n'avions qu'un seul laboratoire à Amsterdam et une salle au dernier étage des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw, nous avons été reçus chez Bayer grâce à la bonne réputation de Levine. De même qu'il était capable d'étalonner la protéine, Levine savait aussi manœuvrer nos adversaires en leur donnant suffisamment d'informations pour les appâter. Mais leur arrogance a pris le pas sur leur désir d'en savoir plus. Ils sentaient bien qu'ils ne seraient pas capables, sans notre pauvre petite entreprise, de distribuer la préparation tant convoitée sur le marché allemand. Grossière erreur, qu'ils regrettèrent amèrement. Peu après, en effet, la direction de Bayer découvrit avec horreur que Levine et moi avions fondé une filiale en Allemagne et que nous avions acquis ainsi le droit exclusif de vendre de l'insuline sur le territoire allemand.

La tactique qui permettait à Levine de susciter l'intérêt pour ses produits n'était pas différente de celle qui lui avait permis de m'embobiner au Die Port van Cleve. Il s'y entendait si bien pour éveiller les appétits qu'on éprouvait l'obligation de se jeter à l'eau coûte que coûte avec lui. Si l'interlocuteur salivait d'envie à l'idée d'aboutir à un accord, j'entrais en scène et, au prix de négociations serrées, je parvenais à conclure des contrats juteux stipulant que l'insuline se vendait en gros. La réussite de cette première collaboration fut la base commerciale qui nous permit de bâtir notre empire.

Il fallut du temps pour que Rivka se sente chez elle dans ce sinistre trou de province. Après tout, c'était une sacrée transition de passer de la vie de lycéenne au milieu de l'élite intellectuelle et culturelle de la capitale au décor minable de notre bled déprimant aux sentiers sablonneux, avec ses masures qui exhalaient une pauvreté nauséabonde par tous leurs pores, ses femmes aux traits durs qui tentaient de vendre leur maigres récoltes de fruits et de légumes étalées au coin de la rue sur un tapis effiloché, avec le bafouillage des gars qui boivent leur misérable paye à la fin de la semaine avant de retrouver leur cahute en mottes de terre sans rapporter à manger à leurs nichées, et les attaques de la racaille contre les paysans des alentours qui s'en tiraient un peu moins mal.

Ma lycéenne insouciant e semblait avoir fait ses adieux à sa vie de jeune fille sans trop de mal, elle avait endossé joyeusement dans ce bled pourri le double rôle d'épouse de notable et de très jeune maman. Dans notre villa distinguée pourvue de toutes les commodités, elle devint rapidement une maîtresse de maison enthousiaste et énergique, commandant avec un plaisir évident une escouade de servantes et tout le personnel qui s'occupait de mon intérieur depuis la nuit des temps. Après le décès de mon père et de ma mère, je n'avais pas quitté l'ancienne maison des parents. Je n'avais rien changé à son aménagement et le personnel était resté au complet, sous la direction de Marieke, notre fidèle gouvernante. Elle avait été engagée, jeune et timide, puis elle avait pris du galon, commandant d'une main autoritaire et dynamique mon foyer de célibataire. Dès le moment où la jeune mariée Rivka fit son entrée chez nous, Marieke la prit en affection et se coupa en quatre pour satisfaire ses caprices. L'arrivée de Rivka bouleversa la routine des employés et mon petit train-train personnel. La première fois que Rivka entra dans la maison, elle s'écria : « Quel intérieur prétentieux, quel manque de goût ! C'est nul ! »

Je la regardai avec stupéfaction. Je ne connaissais personne qui n'ait été impressionné par cette admirable villa et cette critique spontanée me toucha plus que je ne me l'avouai. En même temps, j'admirais sa franchise. Rivka

était une fille qui ne prenait pas de gants.

« Si tu veux que je me sente heureuse ici », dit-elle en caressant le léger renflement de son ventre de la main, « il faudra que tu me laisses rénover la baraque. »

Ce qui fut fait. La fierté de mes parents, le palais qui avait été le glorieux miroir de la fortune qu'ils avaient amassée et de leur victoire sur la pauvreté fut démantibulé de la cave au grenier. Les fresques disparurent derrière un papier peint aux motifs rigoureusement symétriques, la décoration des plafonds dépouillés de leurs moulures fut refaite en stuc et le mobilier néoclassique fut presque complètement renouvelé : les premiers mois qui suivirent ces transformations, j'eus l'impression d'être un étranger sous mon toit. Mon énergique épouse introduisit dans notre petite ville arriérée un modèle de modernité. Tables, canapés, lampes, fauteuils et porte-manteaux conçus par des artistes et des créateurs renommés comme Piet Kramer et Winkelman : notre demeure se transforma en une sorte de maison témoin de l'École d'Amsterdam qui était loin de faire l'unanimité, ce dont Rivka se souciait comme d'une guigne.

La naissance de notre fille Ruth me toucha plus que je ne l'aurais imaginé. Moi que les enfants n'avaient jamais intéressé, je fus surpris d'être fasciné en voyant grossir le corps de Rivka, en sentant la vie bouger dans son ventre. J'attendis la naissance avec impatience et j'éprouvai une joie dont je ne me serais jamais cru capable quand je vis ma première fille, et les années suivantes la deuxième puis la troisième. Jamais je n'aurais cru que la paternité puisse éveiller un sentiment d'union aussi fort, un besoin de protéger aussi puissant.

Rivka essaya de chasser sa nostalgie de l'animation de la capitale en invitant un grand nombre d'amis. Elle eut à cœur de transformer notre vaste et confortable maison en un lieu largement ouvert aux étudiants d'Amsterdam qui trouvaient épatant d'être les invités permanents d'une maison désormais si moderne et si élégante, dans un décor campagnard qui leur paraissait presque exotique à côté de l'usine où régnait une effervescence permanente.

Rivka mit sur pied des soirées de musique, de théâtre ou de lecture, elle organisait des dîners aux mets délicieux qu'elle préparait avec l'aide de notre cuisinière. Aron était souvent des nôtres. Il se tenait le plus souvent en retrait, affalé dans un fauteuil, un verre d'alcool à la main, observant les invités. Je

n'ai jamais décelé chez lui le moindre intérêt pour l'une des nombreuses amies de Rivka.

Pour ce qui me concerne, chose étrange, j'ai dû me maîtriser à plus d'une reprise. Le mal que j'ai eu à ne pas toucher toutes ces filles éloquentes, spirituelles et bien balancées ! Je m'imposais une certaine réserve car il était hors de question que je séduise les amies de ma femme. Ma crainte des ennuis n'était pas étrangère à cette retenue.

Outre les milliers de problèmes complexes que nous affrontions quotidiennement dans le domaine de la recherche et de la production de l'insuline et d'autres hormones, il nous revenait aussi de garantir des assises solides à notre firme. Notre usine était très appréciée parce que nous offrions de nombreux emplois à la population environnante. Mais le nombre croissant de préparations commercialisées par Farmacom nécessita bientôt que l'on agisse avec prudence dans cette région catholique arriérée. Je m'efforçai donc d'améliorer nos relations avec les notables de la commune dont l'une des figures de proue était le nouveau curé.

Je l'invitai à une première entrevue dans mon bureau. Cet ecclésiastique était un personnage fluët, presque fragile. Il était jeune mais son visage n'avait pas d'âge, il avait des cheveux blond cendré extrêmement fins qui s'éclaircissaient déjà, un semblant de barbe duveteuse, une voix douceâtre si confidentielle que je me demandais comment la paroisse réunie dans la grande église pouvait comprendre ses sermons. Il parlait avec componction, comme si chaque mot risquait d'éveiller le courroux divin. À sa sortie du séminaire, il avait été nommé dans notre ville et il me dit tout le plaisir que lui donnait l'administration de sa paroisse. Comme je lui demandais quel était à ses yeux l'aspect le plus intéressant de son travail, il me répondit : « Le contact avec les paroissiens, jeunes ou vieux, c'est une grande bénédiction pour moi. Tant de problèmes les accablent, c'est une joie de leur prêter une oreille attentive, de les aider à accepter avec résignation le poids de leur destin. »

C'est précisément le cliché que l'on attend de la part d'un curé et qui explique mon aversion pour l'Église. S'il y a bien une chose que je n'ai jamais faite, c'est prendre les choses comme elles viennent. Je n'ai rien du fidèle tétanisé qui courbe humblement l'échine devant un destin assigné d'en haut, je prends au contraire le destin par la peau du cou, comme le boucher saisit un veau, et je le marque de mon empreinte. Mais de bonnes relations avec un clergé porté aux nues par la majorité de mes troupes sont extrêmement importantes pour une usine qui prétend produire toujours plus

de médicaments, ce qui risque de mettre les desseins de Notre Seigneur en péril. De plus, je suis prêt à manier la brosse à reluire si je n'ai rien à y perdre.

« Révérend, pourriez-vous me dire un mot de la nature de ces difficultés ? Je suppose que beaucoup de personnes se trouvent dans l'embarras parce qu'elles ont de nombreuses bouches à nourrir et qu'elles manquent de moyens, est-ce surtout cela qui leur pèse ? »

L'ensoutané me regardait d'un œil inquisiteur, comme pour jauger la sincérité de mon intérêt. Un sourire pâle fendit son visage blême, il but dans la tasse de porcelaine bleue une petite gorgée de thé léger servi par Agnès à qui il avait recommandé de ne pas le faire trop fort parce qu'il avait l'estomac délicat, et il poursuivit : « C'est vrai, la pauvreté est pour beaucoup une grande épreuve, un chemin de croix. Mais on sait cela depuis des siècles. Ce qui les inquiète davantage, c'est que depuis peu, les usines embauchent de nombreux jeunes. Beaucoup de parents s'inquiètent, surtout pour les jeunes filles au travail qui sont exposées à une grossièreté et une brutalité qui les désarment. »

Je le regardai gravement et hochai la tête.

« J'ai compris, poursuivit-il, que votre usine prévoit des vestiaires distincts pour les hommes et les femmes et que l'on sépare autant que possible les sexes sur les lieux de travail comme dans les cantines, mais il semble qu'en de nombreuses occasions, les jeunes filles doivent subir certaines indiscretions devant lesquelles, naïves et immatures comme elles sont, elles se trouvent désarmées. Pire, certaines prennent les privautés auxquelles elles sont exposées pour des attentions amicales, ce qui les pousse à adopter un comportement inadéquat, avec toutes les conséquences pénibles qu'entraîne leur attitude. »

Alors que l'industrie s'était développée depuis plus d'un demi-siècle dans la région, elle était manifestement considérée encore comme l'intruse, comme une menace pour la traditionnelle pureté de la campagne. Aujourd'hui, le peuple enjolive volontiers le passé comme s'il s'agissait d'une crèche de Noël romantique. Oubliant par facilité combien de gestes déplacés, de comportements vicieux avaient pour cadre la pleine campagne et les meules de foin complices. Tout le monde connaît les histoires cochonnes de touche-pipi dans les bottes de foin, ce qui prouve qu'elles ne servent pas exclusivement de réserves pour alimenter le bétail.

Je répondis : « La sécurité du personnel est à tous égards de la plus haute importance et nous faisons tout ce que nous pouvons pour défendre les jeunes filles contre elles-mêmes et contre la grossièreté du personnel masculin. Il reste que cette tâche incombe aux parents et sans doute aussi à l'Église. Vous avez signalé vous-même que nous avons séparé les sexes quand c'était possible. Que pourrions-nous faire encore ? Après tout, nous sommes une entreprise, pas un institut pédagogique.

— Nous agissons selon nos moyens », dit le prêtre en tapotant les bouts de ses doigts les uns contre les autres, « mais en l'occurrence, toutes les catégories de la société ont besoin l'une de l'autre. Ma paroisse organise des réunions d'information où des femmes d'une moralité irréprochable préparent les jeunes filles à leur future mission de femmes au foyer et leur donnent des cours de travaux ménagers, de diététique et de morale. En tant qu'entreprise, cela vous honorerait si vous pouviez, si vous vouliez contribuer à éduquer votre personnel. Ce pays compte des exemples d'entreprises, encore peu nombreuses, je vous l'accorde, qui ont assumé cette responsabilité. Ce ne sont pas seulement vos employés qui y gagneraient, vous pourriez en tirer profit vous-même puisque que la santé et la vertu de votre firme en seraient améliorées. Sans compter que la population apprécierait à coup sûr pareille initiative. »

Je ne voyais pas bien l'intérêt de ce projet mais je promis au cureton de discuter de son idée avec les membres de la direction et de le tenir au courant de nos décisions.

Ce soir-là, quand je parlai de cette conversation avec Rivka, elle s'emballa aussitôt. Même dans la société de classes qui caractérisait la vie rurale, ma jeune épouse avait le chic pour entrer en contact avec des gens de toute condition. De la même manière qu'elle avait bavardé sur un ton familier avec Freek le premier soir dans ma Lancia, elle s'y entendait pour attirer la sympathie générale. Au début, j'avais trouvé ce don charmant mais, par la suite, les contacts qu'elle noua faillirent me coûter cher.

Ma jeune épouse pleine d'énergie n'avait pas l'intention de couvrir ses œufs comme une poule en ignorant le monde extérieur. Le sentiment de liberté et l'enthousiasme qui l'animaient m'avaient ravi à notre première rencontre et je me rendais compte qu'ils constituaient toute sa personnalité. Évidemment, je m'absentais plus souvent qu'à mon tour, surtout pour des raisons professionnelles, mais aussi parce qu'il m'arrivait de faire la noce.

Rivka ne semblait pas en souffrir. Elle n'était pas du genre à attendre en pleurnichant que je réapparaisse. Au contraire, l'étiquette de femme émancipée avant la lettre lui convenait parfaitement.

La suggestion du prêtre trouva en elle un terrain fertile, elle se mit sur-le-champ à organiser des soirées d'information pour mon personnel. Le révérend avait-il songé à ma femme pour donner corps à son projet ? J'en doute car son comportement n'était évidemment pas irréprochable et, surtout, elle n'était pas catholique. Une juive qui ne croyait pas, c'était un comble !

Rivka ignorait le phénomène du cloisonnement confessionnel, les centres d'intérêt des milieux de l'intelligentsia amstellodamoise étaient la formation, l'intellect et l'humour, et si la plupart des amis de Rivka et ses parents étaient juifs, leurs origines semblaient n'avoir aucune importance. Peut-être était-ce sa candeur, son ignorance complète du système des castes caractéristique dans ces régions ou tout simplement son intuition qui lui permettaient d'attirer des dames choisies dans les hautes sphères de notre entreprise ? Toujours est-il qu'elle réussit, à ma grande surprise, à constituer un groupe qui rassemblait toutes les confessions. Une marmaille catholique, protestante et juive, sous-développée, des enfants de l'usine aux salopettes douteuses, aux tabliers usés, qui remplissaient tous les jours nos halles de production. Ce sont surtout les filles qu'on informait, en jouant, de toutes ces choses auxquelles une jeune femme peut être confrontée. On leur enseignait comment préparer de bons repas avec peu d'argent, les principes d'hygiène que de futures femmes d'intérieur doivent observer, même si c'est difficile quand on habite une bicoque branlante pleine de courants d'air, pas très différente de l'antique cahute en mottes de terre, privée d'eau courante et d'air frais. On s'attardait aussi, sans être trop explicite, sur la façon dont on pouvait résister à des garçons au sang chaud, à supposer qu'on le veuille bien. Personne ne s'étonnera que cette dernière recommandation donnée par mon épouse exaltée n'ait pas été vraiment prise au sérieux. La majorité des jeunes chrétiennes ne savaient pas compter au-delà de dix et, à l'usine, peu d'entre elles ignoraient encore que la naissance de notre premier bébé était prévue bien avant la célébration de notre mariage dans l'intimité. Mais cela ne faisait que favoriser l'intégration de ma Rivka.

Au cours d'un dîner qui réunissait chez nous plusieurs de ses camarades de classe, Rivka parla avec feu de ces soirées et l'idée surgit de ne pas se borner à informer mes salariés, mais d'organiser aussi des activités culturelles à leur

intention. Ces lycéennes d'autrefois étaient passionnées de théâtre et l'un des grands regrets de Rivka était que le mariage l'empêchait d'aller régulièrement au théâtre. À l'école, elles avaient suivi des cours avec un professeur de langues classiques passionné qui se lançait le défi d'amener ses élèves à apprendre par elles-mêmes que la langue des anciens Grecs pouvait inspirer la jeunesse contemporaine.

Rivka avait souvent raconté avec force détails comment elles avaient mis en scène *Les douze travaux d'Hercule*. Cette expérience avait été l'un des temps forts de ses études secondaires. L'histoire d'Hercule m'avait intrigué, surtout le début du mythe où la reine Alcmène met au monde des jumeaux de deux pères différents. Que deux ovules puissent être fécondés presque simultanément par deux hommes différents, ce n'était évidemment qu'une fiction, une chose impossible, même dans l'Antiquité grecque, mais je me disais parfois que ce mythe expliquait parfaitement qu'Aron et moi soyons si différents.

Tandis qu'autour de la table les convives devenaient de plus en plus gais – j'ai toujours été un hôte généreux –, ils tombèrent d'accord pour qu'une partie d'entre eux, avec Rivka, mette sur pied une représentation théâtrale avec les jeunes de notre entreprise. Pas les travaux d'Hercule, évidemment, qui auraient rebuté ces anciens paysans. Il faudrait monter une revue, on ferait les choses en grand, on inviterait le ban et l'arrière-ban à la représentation, même ceux qui travaillaient chez nos concurrents. C'était décidément du jamais-vu dans cette campagne, un échantillon tout neuf de ce qu'on appelle aujourd'hui le travail socio-culturel dont les non-initiés se moquèrent d'abord. Certains collègues directeurs d'usine nous accusèrent même de sympathies socialistes mais je ne voyais pas où était le danger. Au contraire, j'étais persuadé que, par leurs activités, Rivka et ses amis amstellodamois allaient faire naître une grande sympathie pour notre entreprise.

À la fin du printemps 1930, de nombreux spectateurs se pressaient dans la cantine du personnel spécialement aménagée pour assister à la première et unique représentation des 4C (Les Comédiens Cassent la Croûte en Coulisses). Un show dans le style revue : MuizenMarius, Toontje et ses dames-jeannes, Mystica Belinda et Karelkje jonglant avec ses coutelas. Toby du service exportation montra ses dons de trompettiste, Maria du laboratoire joua de la scie musicale, Has et Hanneke dansèrent comme des petits fous, et

Roosje fit sortir un lapin de laboratoire d'un haut-de-forme qui ressemblait étrangement au mien. Felix, le gardien du site, avait monté avec un couple de laborantins un grand show avec des chèvres en vedette, Saartje déclama un poème comique avec beaucoup d'entrain et enfin Rivka et ses amis rassemblèrent tous les fans sans talent particulier pour former une chorale de circonstance, les Song-Singers, qui ne firent pas trop de fausses notes. Après ce succès retentissant, la représentation inaugura une longue tradition théâtrale dans notre entreprise.

La religion est l'opium du peuple. La seule phrase de Marx le menteur que j'approuve à cent pour cent. La religion, c'est l'anesthésie de l'humanité, l'ultime excuse pour rester idiot.

Tout au long de ma vie, trois choses m'ont poussé à l'action et m'ont donné l'énergie de faire ce que j'ai fait : la direction d'une entreprise florissante, la conquête de femmes qui me plaisaient et, enfin, l'étude et l'explication des secrets de la nature. J'ai longtemps pensé que la solution des mystères n'était qu'une question de temps. Quelle idée ridicule ! Signe que j'étais naïf car ce temps-là, nous ne le connaissons jamais. Ni Mizie ni moi, même si cette foutue Faucheuse s'amuse encore à prolonger indéfiniment mon calvaire dans cette cage de laboratoire pour êtres humains. Ni ma nichée officielle, ni mes bâtards disséminés dans le monde, ni même leurs enfants et leurs petits-enfants, personne ne sera témoin de ce grand moment. La race humaine aura contribué à sa propre ruine et entraîné la terre avec elle dans sa perte avant que les derniers mystères soient éclaircis.

Si un Dieu a jamais existé, il n'était vraiment pas doué. Rien de plus qu'un endocrinologue raté, incapable de débarrasser notre matériel génétique de ses défauts. Si ce petit zizi avait travaillé dans notre laboratoire, je n'aurais pas prolongé son contrat et je l'aurais foutu moi-même à la porte. Car ce soi-disant Dieu n'est-il pas simplement un grand chimiste raté, sans énergie, sans créativité ni intelligence, qui s'est montré incapable de débarrasser la substance humaine de toutes ses impuretés ? Pendant des millions d'années, Il a pu bricoler et faire des expériences et Sa prétendue création, l'humanité, n'est qu'un grand ratage.

Bien entendu, Levine et son équipe ont mis aussi du temps à localiser, inventorier et purifier l'insuline, l'hormone œstrogène, la testostérone et toutes les autres sécrétions. Ils y sont parvenus en quelques années et heureusement, sans quoi le prix de l'opération aurait été exorbitant. Sur le plan commercial, Dieu est un raté complet : un amateur qui a eu le loisir de bricoler beaucoup trop longtemps sans faire d'analyse coût-bénéfice et sans avoir de comptes à rendre. Si le Ciel existe, il lui manque un bon département

financier, grossière erreur. Et dans le monde d'aujourd'hui où ratio et commerce ont pris tant d'importance, je ne comprends toujours pas que des milliards d'humains ne voient pas que la multinationale Ciel & C^{ie} est en faillite.

J'étais l'athée de la famille, Aron n'écarterait pas la possibilité que la mort ne soit pas la fin de tout. Alors que j'étais sûr de moi en affaires ou dans ma vie personnelle, lui doutait. Aron n'était pas solide. Il disait souvent qu'il avait horreur des certitudes, qui ne faisaient que masquer la peur de l'imprévisible. À quoi je répliquais que ses doutes devaient cacher la peur de prendre des décisions.

La promesse de mariage que j'avais faite à Rivka le laissait très sceptique. Dans la salle de la mairie, il s'assit au premier rang en mâchonnant son crayon et il eut un sourire amusé au moment où je promis à ma femme de lui être fidèle jusqu'à la mort. Quand ce fut son tour de nous féliciter, il souhaita bon courage à Rivka et me glissa dans le creux de l'oreille : « Si tu restes fidèle à Rivka comme tu viens de le lui promettre, j'avale un kilo de pancréas tout cru. Je te donne un an. »

Peut-être était-il jaloux de ma délicieuse colombe ou du fait qu'elle portait mon premier enfant. Or je n'avais jamais perçu chez lui la moindre jalousie, à cette époque, le moindre désir, ce qui me tracassait. Je me demandais s'il n'était pas homosexuel, tantouse ou même pédéraste, une pensée dont je n'étais pas très fier.

Comment expliquer qu'Aron et moi soyons si différents alors que nous sommes issus de gènes à peu près semblables et que nous avons partagé le même nid pendant neuf mois ? Comme si deux formules différentes avaient servi au moment de la distribution de nos traits de caractère, en veillant à ne pas mélanger dans nos cellules la moindre parcelle du même matériel génétique. Certaines peuplades primitives voient dans les naissances multiples le signe d'une fausse couche, l'œuvre de mauvais esprits ou la preuve d'une infidélité. Je ne crois pas ma mère capable d'une tromperie. Je n'ai pas connu de femme plus raisonnable, plus froide. Mais il n'est pas rare chez ces peuplades primitives que dans le cas d'une naissance multiple, le plus faible des enfants soit tué. De ce point de vue, la justice aura bien fonctionné. Finalement, je fus le plus fort, pas de doute. Il a dû s'avouer vaincu l'année de ses quarante-huit ans. À présent que je suis cloué ici sur

mon lit de forcené, il surgit de plus en plus souvent dans mes pensées que je ne maîtrise plus.

Je n'ai pas contribué à son bonheur mais à son destin. Mais après tout, chacun suit le chemin qu'il se trace. Et si on le quitte, on tombe dans le piège tendu par un autre ou par l'Histoire.

Ce fut une époque mouvementée. Mon rêve d'inonder le marché mondial de préparations médicales demandait beaucoup d'ardeur et de main-d'œuvre. L'exportation de l'insuline et des futures préparations était essentielle pour le développement de Farmacom. La filiale allemande nous avait permis d'étendre considérablement notre marché. En quelques années, cette firme allemande réalisa un chiffre d'affaires quatre fois supérieur à celui de la maison mère.

Au moment où notre insuline faisait la conquête du monde et que les florins résonnaient dans les caisses de l'entreprise, Levine se consacrait à sa nouvelle trouvaille. Il m'expliqua que, dans la recherche d'une hormone, l'essentiel est de trouver un test de réaction efficace. Des savants américains avaient inventé une méthode qui permettait de savoir si des souris femelles sont en chaleur. Le vagin de la souris, comme chez tous les mammifères, enfle et devient plus visqueux quand la femelle a envie d'être couverte. Cette réaction n'existe évidemment pas chez une souris castrée. Mais les Américains avaient découvert qu'un seul milligramme de la substance provenant de l'ovaire suffisait à mettre en chaleur dix mille souris femelles stérilisées.

Levine et son équipe se ruèrent sur cette découverte et furent, une fois de plus, les premiers au monde à standardiser la substance invisible sécrétée par les ovaires pour pouvoir la produire en série au prix d'une recherche acharnée et grâce à des milliers de rats, de souris, de lapins vivants, puis à d'innombrables placentas de bœufs, de porcs et de chevaux et enfin de femmes.

Ah, l'œstrogène, l'hormone qui pousse la femme à des comportements qui procurent tant de plaisir à l'homme ! C'est cette petite substance cachée dans les organes de la femme qui la pousse à être disponible, qui fait grossir le bout de ses seins, lui fait écarter les cuisses, mouille son sexe, la fait craquer. Un milligramme pour dix mille souris ! N'en veuillez pas à un gaillard comme moi d'avoir eu des visions apocalyptiques quand j'ai réalisé les

possibilités qu’offrait ce truc-là.

Or on avait découvert que la substance nécessaire à cette préparation pharmaceutique de la libido se trouvait surtout dans l’urine de juments pleines. Nous en récoltions des milliers de litres, opération colossale renouvelée chaque hiver.

Au début, les paysans contactés se montrèrent méfiants. Quatre cents et demi pour un litre d’urine de cheval ? Jaspers, le responsable de la section des matières premières, me rapporta ses premières conversations avec les paysans. Il avait enfourché son vélo avec beaucoup d’optimisme, il avait avalé des kilomètres de sentiers sablonneux et reçu partout le même accueil : « La tronche qu’ils tirent en vous regardant ! Ils ouvrent lentement la bouche, plissent le front, puis ils éclatent de rire : “Ce juif, ce roi de la viande, il a été mordu par un chien ? Il en a de bonnes... quat’ cents et demi le lit’ de pipi de cheval, merde ! c’est plus que pour un lit’ de lait. Et heu... vous allez en faire quoi, de la pisse ? Du champagne ? Au moins, y faudra pas ajouter le colorant.” » Gros rires, puis un signe de tête hostile fait comprendre à Jaspers qu’il a intérêt à décamper avant qu’on le mette à la porte.

Sans doute la demande d’urine de cheval avait-elle éveillé une crainte sourde. Ils étaient très pauvres, la crise ne les avait pas épargnés, sans compter qu’une guerre du lait faisait rage depuis des années, ce qui diminuait leurs revenus déjà misérables. Beaucoup de ces fermiers auraient dû se réjouir de toucher ces à-côtés appréciables, gagnés en récoltant un sous-produit sans valeur pour eux. Mais comme ils ne comprenaient pas notre intérêt pour cette urine, ils se méfiaient. Tout compte fait, celui qui embarque avec le diable doit faire toute la traversée en sa compagnie. La question qui leur paraissait si folle faisait vraisemblablement surgir chez eux une peur enfouie au plus profond d’eux-mêmes, que leurs grands-parents leur avaient insufflée sous la forme de sombres histoires à propos des pratiques occultes du peuple juif. Un fermier pas très futé ne doit pas trop faire la différence entre l’utilisation du sang d’un enfant et l’exploitation de l’urine de cheval.

Nous avons réussi finalement à atténuer leur méfiance en faisant intervenir le vétérinaire et à notre demande, pendant des années, au cours des quelques semaines spécifiques de la gestation, les fermiers mirent leurs juments à part à l’étable et collectèrent leur urine dans un tonneau auquel nous avions facilement accès, sous un trou pratiqué tout exprès. Les tonneaux étaient déposés à des points de regroupement avant d’être transportés à l’usine dans

une vieille voiture. Sur des sentiers de sable complètement inondés, il fallait parfois qu'un journalier équipé de cuissardes marche en éclaireur pour empêcher l'auto de disparaître sous l'eau avec son précieux chargement.

C'était un travail particulièrement écœurant : faire bouillir les douze mille litres d'urine de cheval, les filtrer, y ajouter des litres d'alcool pris dans les bonbonnes jusqu'à obtenir une masse dont il ne restait finalement qu'une poignée de cristaux purs et très fins qui, après stérilisation, pouvaient donner des résultats surprenants.

Dix ans après, à l'époque de la mobilisation, l'ancienne méfiance paysanne refit surface. Ce fut l'époque où on relança les sinistres ragots à propos de prétendues pratiques des peuplades du désert et où les fermiers refusèrent les quatre centimes et demi le litre parce que le bruit se répandait – sans aucun doute à l'instigation des chemises brunes sorties de leurs trous qui contrôlaient avec une insolence décuplée les rues et l'espace public – que nous allions utiliser le liquide pour en faire des gaz asphyxiants. Vu les événements qui s'annonçaient, ils y allaient fort !

Même pendant les années mouvementées du terrible krach boursier et de la récession économique qui lui succéda, on parvint à maintenir l'affaire à flot. Heureusement, cette crise éclata au moment précis où, abandonnant le statut de novice, j'étais devenu un homme d'affaires dynamique qui ne craignait pas de trancher dans le vif. Pendant ces années de crise, je pus vendre juste à temps la production d'huile, de graisses et de savon à l'un de nos concurrents et nous décidâmes de nous lancer dans la production de conserves de légumes qui nous ouvrirait un nouveau marché. Si bien que notre respectable entreprise d'abattage et de transformation de la viande et la jeune pousse Farmacom franchirent sans encombre le cap de ces années agitées.

Avant l'effondrement du marché, l'exportation d'insuline avait poursuivi son développement et, je le reconnais, Aron n'y était pas pour rien. Il avait réussi à prendre pied en Argentine où il avait signé un contrat avec une entreprise capable de nous fournir des milliers de kilos de pancréas. Ces « brioches », comme nous les appelions, devaient être transportées congelées aux Pays-Bas. Le besoin croissant d'insuline rendait cette importation nécessaire car le produit des déchets de notre propre entreprise ne suffisait plus du tout à la demande. Tirant parti de la curiosité des Argentins pour cette substance que nous distillions à partir de leurs déchets, Aron les avait poussés à acheter de l'insuline.

En même temps, je ne craignais pas de prendre des mesures draconiennes quand il le fallait. Pendant plusieurs années, par exemple, j'ai licencié une grande partie des membres du personnel à Noël pour les reprendre ensuite au nouvel an. Pas drôle pour eux mais si je ne l'avais pas fait, j'aurais été incapable de leur proposer l'année suivante une seule journée de travail.

Nous avons d'abord mené à bien quantité d'expériences : des souriceaux et des lapereaux privés de leur arsenal ovulaire se trouvèrent en chaleur après l'administration de notre nouvelle préparation, leurs petits corps doux et fébriles se disposaient à procréer. L'heure avait sonné de tester la poudre blanche sur les êtres humains.

« Un moment crucial ! » déclara Levine, et il me révéla comment la substance, stérilisée dans des salles de remplissage, serait administrée à des femmes souffrant de problèmes de menstruation. Il remit à un groupe de cliniciens triés sur le volet les premières ampoules en leur demandant de les administrer en petites, très petites quantités. Il fallait se montrer très prudent, à son avis, on ignorait si une femme de chair et de sang aurait les mêmes réactions qu'une souris ou un lapin.

On demanda au médecin de surveiller soigneusement la quantité d'unités / souris qu'il administrait à la patiente, les modifications qu'il observait dans son corps et s'il voyait des effets secondaires qu'il était difficile d'apprécier en laboratoire chez les mammifères. C'est ainsi que Levine et ses collaborateurs progressèrent à une lenteur extrême mais de manière constante dans la maîtrise de la préparation.

Les précautions dont Levine entourait les tests cliniques mettaient mon sang-froid à rude épreuve, et la patience n'a jamais été mon fort. Bien entendu, on ne peut faire courir des risques inacceptables à des innocents qui n'y entendent rien, mais en même temps, nous étions nous, les Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw, ceux qui facilitaient toutes ces expériences, un investissement gigantesque qui devait nous rapporter de l'argent au plus vite. Comme tout ce que faisait Levine était soumis à la confiance absolue qu'il accordait à la science et à ses principes moraux, il faisait passer les arguments commerciaux au second plan.

L'expérimentation de notre hormone de la libido me tenait à cœur. Dès que nous serions en mesure de distribuer les préparations qui donnent la vie, notre entreprise jouirait d'un prestige au moins équivalent à celui de Dieu. Serait-il vraiment possible de redonner vie à un ventre desséché, à un arsenal ovulaire inefficace, d'aider des femmes stériles à avoir des enfants ? Et en définitive, serions-nous capables aussi, Dieu me pardonne, d'empêcher une grossesse ? Après tout, notre Ruth n'était pas le seul enfant conçu avant le mariage. Combien de personnes ne sont-elles pas le résultat d'un accident, la conséquence d'un délicieux moment d'abandon, d'égarement, ou le témoignage d'un art consommé de la séduction ou encore d'un acte d'une grande violence ? Depuis l'Antiquité, l'humanité n'essaie-t-elle pas de limiter les naissances ? Sous tous les horizons, les femmes ont essayé d'empêcher les grossesses en se fourrant dans le vagin des feuilles, des fruits et même du fumier de crocodile, dans l'espoir d'éviter un nouvel enfant qu'il faudrait

protéger, allaiter et nourrir.

Un jour, Levine me fit venir dans son établissement amstellodamois préféré, le restaurant à l'enseigne allemande, où il me rendit compte de sa recherche d'hormones qu'il appellerait de plus en plus souvent « glandes de l'âme ». À mesure que l'étude de ces petites substances nous apportait son lot de découvertes, il comprenait qu'elles n'étaient pas seulement responsables d'une fonction déterminée d'un organe mais qu'elles influençaient en profondeur le fonctionnement de l'être humain tout entier.

« J'aimerais appeler Genèse la préparation libido », me proposa-t-il avant de préciser « origine ».

Je le regardai avec consternation. « Genèse ? Comment ça ? Une référence expresse à Dieu est inconcevable. » J'imaginai qu'une ride se formait dans le visage blême du curé aux cheveux filasse qui s'était inquiété plus d'une fois des préparations que nous mettions sur le marché, faisant remarquer qu'avec nos récentes découvertes nous nous aventurons sur le territoire de Notre Seigneur alors qu'on attendait de l'être humain une attitude soumise.

« Précisément, dit Levine en ricanant, nous sommes en train de déchiffrer les mystères de la Création. En choisissant le nom de Genèse, nous indiquons que nous reprenons sa petite entreprise... » Il but une gorgée de cognac et m'observa en plissant les yeux.

« Rafaël, dis-je, tu aimes blaguer, d'accord, mais c'est moi qui suis chargé de vendre la marchandise. Un produit qui fait référence à l'œuvre de Dieu n'a aucune chance sur le marché mondial. J'ai déjà du mal à apaiser la méfiance des curés et il est capital de ne pas trop attirer leur attention sur nos préparations. Donc, c'est non, Genèse ne me paraît pas le nom idéal pour désigner cette marchandise. »

Levine ricana et dit entre ses dents : « Dommage, mais ça valait la peine d'essayer. » Puis il me promit de poursuivre ses recherches. La préparation serait baptisée provisoirement 288, car dans son laboratoire on attribuait un numéro aux cobayes comme aux expériences mêmes. Il me dit ensuite que d'après certains indices, le médicament pouvait guérir des femmes souffrant de troubles menstruels, qu'il pouvait rétablir la production de lait perturbée des jeunes mamans et diminuer ou même supprimer les symptômes de la ménopause. Et les propriétés du remède étaient probablement bien plus nombreuses mais pas encore connues.

À cette occasion, il me parla de la dernière découverte faite par un savant en Allemagne qui avait démontré que l'hypophyse, cette petite annexe du cerveau pas plus grosse qu'un pois chiche, considérée jusque-là comme inutile, exerçait une grande influence, en particulier sur l'hormone de la libido. Des parcelles du lobe antérieur de l'hypophyse d'une vache avaient été implantées dans de très jeunes souris femelles. Cent heures plus tard, ces bestioles étaient en chaleur.

« Qui sait ? Elle sera peut-être un jour Master Gland », dit Levine en prononçant ces derniers mots comme s'il parlait d'Alfred Nobel lui-même. « Ce vilain petit pois est peut-être le pilote installé dans le cockpit du monde hormonal. Capital ! Nous devons partir de cette découverte, elle est magnifique, tout à fait dans notre domaine, il faut faire vite. J'ai besoin d'un supplément de main-d'œuvre. »

C'était toujours le même scénario. La collaboration contractuelle des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw avec le laboratoire de Levine avait simplement donné le départ à un flot continu de commandes et de requêtes d'argent supplémentaire qui permettait d'intensifier la recherche et de développer l'équipe scientifique. Un chimiste pour chaque préparation, telle était la devise de Levine. Il semblait prendre notre entreprise pour une vache à lait et une centrale de commandes.

À Amsterdam comme chez nous, on travaillait au même moment à quantité de découvertes : une équipe au laboratoire universitaire et chez nous, une malheureuse quinzaine de chercheurs dans le grenier de De Paauw. C'est là que nos collaborateurs en blouse blanche au col découpé cherchaient la composition exacte des sécrétions capables de créer ces merveilleux processus.

À côté de notre laboratoire improvisé, ma pimpante Agnès passait toute la sainte journée dans son petit bureau à envoyer des télex dans le monde entier et à transmettre des résultats à Amsterdam. Mais ce qui lui prenait le plus de temps, c'était le flot ininterrompu de commandes, d'ordres et de remontrances qui nous parvenaient d'Amsterdam par courrier, par téléphone et par télex et que nous devions traiter tous les jours. On n'en avait jamais fini avec les listes de commandes : cages à rats, marmites norvégiennes, boîtes en aluminium, sacs filtrants, pots en pierre, presses à viande, lapins, souris et rats vivants par centaines, des kilos de levure, du sang séché, des

poils et des foies de porc, des organes génitaux de poulet, des glandes surrénales, des ovaires de jument, de la folliculine et des hypophyses de bœuf, de la poudre de thyroïde et des placentas, de la moelle osseuse, des muqueuses, des pancréas de bœuf congelés ; nous recevions à tout moment une nouvelle commande qu'il fallait livrer chaque fois au plus vite au laboratoire de l'université. Tout cela rognait sérieusement les heures de travail de nos employés. Il fallait non seulement se procurer ce matériel, mais de plus, chaque commande nous posait de nouveaux problèmes car c'était aussi une œuvre de pionnier que de conserver et d'expédier comme il convient une grande partie de ce matériel.

Or tout ceci n'était rien par rapport à la façon dont Levine nous traitait. Les efforts que nous fournissions ne le contentaient jamais, il critiquait sans cesse nos méthodes de recherche qu'il jugeait désordonnées et désinvoltes, ou encore il n'approuvait pas la façon dont nous faisons de la publicité pour les produits ou la stratégie utilisée pour écarter les préparations réalisées ailleurs dans le monde et pour traiter nos relations nationales ou internationales ; il nous chantait chaque fois la même sérénade, nous étions têtus, nous omettions de l'informer, nous nous y prenions mal. Il souhaitait qu'on le tienne au courant de la décision la plus insignifiante. Il attendait deux fois par semaine un rapport détaillé qu'il appelait « rapport d'entreprise » et qui devait l'informer de tout, y compris de tout ce dont nous parlions. La gratitude que je lui avais d'abord témoignée fit place à une irritation de plus en plus vive tant il m'agaçait à fourrer son nez partout. Je n'étais pas le seul, tous les collaborateurs de Farmacom qui s'efforçaient de propulser notre entreprise dans la dynamique internationale partageaient mon irritation. Ces années-là, j'ai usé plus d'un directeur compétent, des collaborateurs avec qui j'aurais volontiers travaillé plus longtemps, parce qu'ils refusaient d'être traités et surveillés comme des cancre par ce Goliath amstellodamois. Je n'ai connu personne dans ma vie qui ait été à ce point hanté par la volonté de garder la haute main sur tout. Ce qui me froissait surtout, c'était son manque de confiance en moi et en mes collaborateurs, son emballement très modéré pour mes efforts qui avaient permis de vendre ses découvertes jusqu'en Indonésie, en Chine et en Amérique du Sud.

Et pourtant, nous ne pouvions nous laisser passer sous le nez des découvertes capitales relatives à l'hypophyse. À tous les coups, Levine s'y entendait pour aiguïser l'appétit que j'avais de connaître ses découvertes et de

mon côté, je faisais tout pour qu'il se développe comme il le souhaitait.

Mes conversations avec le curé devinrent une coutume que j'entretenais délibérément. Il n'abordait jamais les activités de Rivka, probablement parce que les joyeuses rencontres interconfessionnelles qu'elle organisait ne possédaient pas le caractère catholique pur et dur qu'il avait à l'esprit.

Nos entretiens gagnaient cependant en familiarité et plusieurs fois par an, nous parlions dans l'intimité de mon bureau des problèmes du monde ouvrier et des débats qui agitaient la communauté catholique. À chacune de nos rencontres, il me donnait une idée du regard que portait l'Église sur nos préparations. L'insuline et les diverses vitamines jouissaient d'une certaine bienveillance mais la préparation 288 récemment lancée sur le marché n'avait droit qu'à une solide dose de méfiance. Les voies du Seigneur sont impénétrables et il faut Le laisser déterminer si une femme est fécondable ou pas. S'ingérer dans ce domaine touche au sacrilège.

Un beau jour, le curé raconta comment il aidait de jeunes épouses et des femmes mariées qui se plaignaient de ne pas pouvoir être enceintes et lorsque ses conseils étaient inopérants, comment il s'efforçait de leur faire accepter leur sort. Un autre groupe de fidèles était accablé – le cureton eut un petit sourire forcé – par le fléau d'une descendance trop nombreuse. Il tentait de convaincre ces femmes qu'une flopée d'enfants était une bénédiction.

Tout en prêtant l'oreille aux propos insipides du révérend, je pris conscience que, pour les expériences, je ne devais pas dépendre exclusivement de Levine dont les exigences et la suffisance ne faisaient que croître. Au sein de mon entreprise, les cobayes humains étaient légion. Saartje au service exportation, Belinda et Roosje et toutes les autres qui, neuf heures par jour, accomplissaient de leur mieux leur besogne nauséabonde, toutes méritaient d'être considérées autrement que comme des bestiaux attelés à leur travail d'emballage. Auparavant, je n'avais jamais regardé les pauvres filles qui peuplaient les salles de notre usine comme des êtres humains, comme des femmes, avec leurs problèmes bien féminins. Jusque-là, mon personnel et les inventions de Farmacom constituaient deux réalités distinctes mais après les confidences que le curé m'avait faites avec son

cheveu sur la langue, elles ne firent soudain plus qu'un, un monde de possibilités s'offrait à moi. De même qu'aux yeux de Levine mes pancréas étaient devenus un vrai pays de cocagne, mes employées seraient à présent les calices des fleurs d'un jardin de laboratoire que j'aurais à ma disposition. Le petit paradis auquel Levine n'aurait pas accès et où je pourrais jardiner à mon gré.

On pourrait dire de mon expérience qu'elle fut un passe-temps qui aurait mal tourné. J'avais l'intention de me constituer un petit observatoire personnel. Aujourd'hui, j'y vois une faiblesse d'un homme encore jeune qui croulait sous les responsabilités et travaillait tous les jours dans le stress. De même que mon petit Ezra n'a pu se maîtriser au moment suprême, on peut parler de mon Waterloo à propos de mes activités dans les premières années de l'hormone de la libido. Un Waterloo suivi de prolongements divers qui m'ont conduit au bord de l'abîme, ma réputation ne tenait plus qu'à un fil. Aron est passé par-dessus bord ou plus exactement, c'est lui qui s'est précipité dans le vide. Et je me suis enfui du centre de recherches avant qu'on ne m'en expulse. Ne pas lâcher prise, tout est là.

Au départ, l'expérience personnelle que j'ai menée avec cette fascinante hormone de la libido capable de guérir de leurs maux les pauvres femmes et filles de mes ateliers fut une tentative sincère pour apaiser leurs souffrances ; en même temps, je voulais lancer une expérience qui me permettrait de faire des observations loin du regard critique de Levine et de tirer ensuite mes propres conclusions. Ce fut une tentative maladroite, je voulais me créer simplement un petit espace pour opérer loin de Levine et creuser davantage les questions pour lesquelles je dépendais complètement du maître prussien.

Par Rivka, à qui je n'avais évidemment rien dévoilé de mes projets, j'avais appris quelles jeunes filles et quelles femmes de l'usine avaient des problèmes de fécondité et de ménopause et je décidai de m'adresser aux jeunes mariées désireuses d'être mères mais qui n'avaient toujours pas d'enfant après quelques années de mariage. On ne peut en vouloir à un jeune homme de se tourner vers ce groupe-là plutôt que vers les femmes épuisées, au corps déformé, qui se plaignent de bouffées de chaleur et d'insomnies. On peut plier une brindille, pas un vieil arbre. Je n'étais qu'un chercheur amateur, je devais me limiter.

Aron était alors responsable du personnel, ce qui ne représentait qu'une

responsabilité parmi cent autres que nous nous partageons, mais il m'arrivait de recevoir des employés dans mon bureau. En cas de faute grave, uniquement. J'étais somme toute le numéro un de l'entreprise, je sévissais à l'occasion contre le fautif ou la fautive que je mettais souvent à la porte après lui avoir fait des remontrances et l'avoir prévenu que je m'arrangerais personnellement pour que la concurrence ne l'engage pas.

L'esprit serein, je m'attaquai à mon projet de couveuse. Pour commencer, je fis savoir à Aron que je voulais me faire une idée de la situation du petit personnel, nous vivions après tout la pire récession économique que le monde ait connue et l'incertitude de l'actualité pourrait imposer une réorganisation de l'entreprise ; je devais me préparer, le moment venu, à prendre de bonnes décisions. Je voulais donc inviter de temps en temps le personnel à venir discuter dans mon bureau. Tandis que je lui parlais, Aron s'arrêta de mâchonner son crayon et me lança un regard glacial.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demanda-t-il froidement.

— Je te l'ai dit », répondis-je, le regard impassible. « Nous vivons des moments incertains et la firme repose sur mes épaules. Je suis responsable de chacun de mes employés et je veux savoir qui ils sont avant de décider de leur sort. Ceux qui perdent leur emploi aujourd'hui sont fichus pour de bon, tu le sais comme moi.

— En effet, dit Aron. Je sais parfaitement que nos employés vivent une époque pourrie. Ce qui m'inquiète, c'est que tu te préoccupes tout à coup de leur sort. Pour la plupart, la crise ne date pas d'hier alors que pour nos cadres elle vient à peine d'éclater. Nos ouvriers qui se tiennent devant les tables d'abattage, qui emballent le bacon neuf heures par jour, qui remplissent les fours et enlèvent les ordures, ces gens-là ne connaissent que les coups durs, la misère et les privations. Ils vivent perpétuellement dans la mouise. Dans ce bled, la faim chasse les loups hors du bois depuis des siècles, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Et je ne t'ai jamais surpris à leur témoigner la moindre sollicitude. Bon Dieu, Motke, qu'est-ce qui te prend, hein ? »

Je me suis demandé un instant si j'allais le mettre dans la confidence. Aron ne pouvait pas voir Levine en peinture et il aurait pu trouver sa place dans le rêve que je formais d'une entreprise sans le Goliath. Mais je n'en étais pas là et je n'étais pas certain qu'Aron défendrait mon expérience privée auprès du personnel. Et puis j'étais un peu honteux d'avoir envie d'un observatoire à moi, un observatoire qui n'aurait rien de professionnel puisqu'il serait plus ou

moins secret et que je n'avais pas de formation scientifique. Je préférais ne pas me trouver dans le collimateur de mon frère. Et Aron ? Il se méfiait de moi à mort, faisait la tête et maugréait mais il me laissa le champ libre, comme toujours. Il a toujours courbé l'échine sous mon joug.

Ansje Bakels du service emballage fut la première fille non juive que je fis venir dans mon bureau. Mariée deux ans plus tôt, à dix-sept ans, à Bakels, un boucher employé comme elle dans notre entreprise, et toujours sans enfants. Elle entra, pâle et nerveuse, précédée d'Agnès à qui j'avais demandé d'aller la chercher à sa table de travail. Ansje s'arrêta près de la porte, ôta son bonnet blanc et inclina la tête. J'allai vers elle, l'accompagnai jusqu'à la chaise devant mon bureau et je pris place sur mon siège en bois au dossier orné d'un paon joliment sculpté après avoir signifié d'un signe de tête à ma fidèle assistante qu'elle pouvait disposer. Elle s'exécuta lentement, dévorée de curiosité, parce que son petit doigt lui disait que cet entretien ne comprendrait pas les habituels reproches.

Recroquevillée comme un petit oiseau chétif, Ansje attendait, les yeux baissés. Elle n'était pas très différente des rats frémissants qui peuplaient les cages du laboratoire et tentaient vainement, après une injection, de se rendre invisibles en se cachant dans un coin de leur petit abri. Je tentai de la mettre à l'aise en lui servant quelques banalités qui ne réussirent qu'à l'alarmer. Ce n'était pas encore le moment d'aborder le sujet prévu face à cette épave que le seul fait d'être convoquée avait complètement affolée. Je me maudis de ne m'être jamais conduit jusqu'ici avec mon personnel que comme un croque-mitaine.

« Tu n'as vraiment pas à t'inquiéter », lui dis-je en arborant mon sourire le plus séduisant, « je ne t'ai pas fait venir parce que tu as commis une bêtise.

— Mais m'sieur De Paauw, murmura-t-elle, pourquoi qu'alors faut que j'vienne chez vous ? J'suis toujours à temps et je ne m'suis jamais fait porter pâle.

— Je le sais bien », lui dis-je pour la rassurer. « Je t'ai convoquée pour que nous parlions d'une question très personnelle. Cela concerne les problèmes que vous avez, toi et ton mari. Je comprends bien que tu t'effraies un peu de voir que, comme patron, je désire en parler et je ne voudrais absolument pas vous froisser, mais je crois que vous pourriez nous être utiles. »

Elle releva la tête pour la première fois, des larmes brillaient dans ses yeux,

la panique commençait à peine à la gagner.

« Des problèmes ? Avec mon Klaas ? Mais quoi ? On n'en a pas, de problèmes. » Elle lançait des regards affolés autour d'elle. Comme si un détail important lui avait échappé. Elle poursuivit d'une voix hésitante : « C'est quand même un type bien. Il ne me bat pas, il ne boit jamais, on s'entend bien. »

Même cette constatation sonnait comme une question. J'enchaînai : « Tant mieux, ça fait plaisir à entendre. Pourtant, j'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond dans votre mariage, je me trompe ? »

Je m'étais imaginé que cette conversation avec mon employée serait plus simple. Je ne suis pas très à l'aise quand il faut faire dans la dentelle. Séduire est une chose, mais convaincre une femme de se prêter à une expérience scientifique, il fallait manifestement changer de ton et, dans ce domaine, je manquais d'expérience. Jusque-là, j'avais exercé mes talents de séducteur sur des femmes de la meilleure société. Cette petite jeunesse timide et vulnérable appartenait à une tout autre catégorie. Je me raclai la gorge.

« Tu sais sans doute que chez Farmacom, nous développons de nouveaux médicaments. »

Elle hocha la tête presque imperceptiblement, comme si le moindre de ses gestes risquait de déclencher une avalanche de malheurs. Je sentis monter en moi une vague d'impatience : merde ! je pouvais donner à cette petite l'enfant qu'elle désirait tellement, du moins si tout fonctionnait bien chez ce maudit Bakels, mais elle devrait y mettre du sien. Je n'allais pas y passer la journée, j'avais une réunion du conseil d'administration une demi-heure plus tard. Cette petite épave devrait avoir déguerpi du secteur des bureaux. Je décidai de me jeter à l'eau.

« Nous avons créé un médicament capable de remédier à la stérilité non voulue. Si tu es d'accord, je pourrais te le procurer gratuitement. »

Elle leva sa pauvre tête et me regarda comme si elle tombait des nues. En voyant son regard perdu, je compris que mon message lui était complètement passé au-dessus de la tête.

« Une maison sans enfants, c'est comme une église sans orgue », continuai-je dans l'espoir que ces paroles la toucheraient davantage. J'avais visé juste, car une larme coulait à présent le long de sa joue pâle. On attaquait les choses sérieuses. Je poursuivis sans faiblir : « Dis-moi, tes règles sont régulières ? »

Elle regarda le sol à nouveau et fit non en hochant très légèrement la tête. Mon cœur fit un bond.

« Bien, dis-je, dans ce cas, je peux t'aider. Tu vas emporter cette petite boîte de dragées, tu en prendras une trois fois par jour. Tu feras ça pendant deux mois. Tu reviendras me voir dans huit semaines et tu me diras si tu as eu tes règles pendant ce temps-là. Si c'est le cas, il y a pas mal de chances, si tu continues à prendre les pilules, pour que tu tombes enceinte dans très peu de temps. Tu as compris ? »

Elle hocha lentement la tête. Son cerveau tournait à plein régime, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour s'imprégner de ces informations mais cela lui était très pénible.

« Une dernière chose importante, dis-je encore, je veux que tu ne parles de ceci à personne. Ni aux filles de ton secteur, ni à tes parents, ni même à ton mari. Pense que ce sera une surprise pour lui si tu tombes enceinte. C'est un accord. Si tu ne le respectes pas, tu n'auras plus de pilules et en plus, je vous mettrai à la porte, toi et ton mari, compris ? »

Je poussai devant elle la boîte de dragées préparées avec soin et lui fit signe de la prendre. Elle la fit tourner avec prudence, l'ouvrit et renifla les pilules. Elle eut une expression de dégoût car les cachets fabriqués avec de l'urine de cheval sentent particulièrement mauvais. Il faudrait y remédier.

« Ces trucs, c'est pas dangereux, monsieur ? » demanda-t-elle.

Je la rassurai et lui dit que cette substance avait été testée sur des milliers de cobayes et qu'à Amsterdam un professeur d'université renommé avait confié à quelques médecins ce médicament destiné à des dames fortunées de l'ouest du pays. Et que désormais elle était la seule veinarde dans la région qui ait l'opportunité de résoudre ce petit problème de femme sans rien dépenser. En contrepartie, je lui demandai de retenir les changements physiques qu'elle remarquerait jour après jour dans son corps. Pertes, saignements, étourdissements, coliques, excès ou pertes d'énergie, appétit, tout pouvait être important. Je posai sur la table un carnet et un crayon où elle consignerait ses observations quotidiennes.

« Car ça, dis-je pour conclure, ce n'est pas à des lapins que nous pouvons le demander mais à des femmes intelligentes comme toi. »

Son visage pâlot s'empourpra tandis qu'elle quittait mon bureau en emportant la petite boîte, le carnet et le crayon dans la poche de son tablier.

Je n'ai plus le souvenir de l'excitation que je ressentis quand la jeune

femme quitta le secteur avec les pilules. Ce sentiment de triomphe a été complètement éclipsé par les événements qui furent la conséquence de cet après-midi.

Mon état empire de jour en jour. Pas rapidement, non, c'est par petites étapes à peine sensibles que progresse le délabrement ; il me transforme peu à peu en cette souris blanche décrépite dans sa cage qui sert d'avertissement aux chercheurs, dans un coin du laboratoire. Au moment où la souris, le souffle court, s'immobilise sur son dos râpé avant de crever, les pattes raidies, les chercheurs savent que le moment est venu de faire de l'air parce que l'espace contient trop de substances mortelles. Comme je ne crève pas, Mizie sait qu'elle peut retarder la fin.

Me voici cloué dans mon lit-cage, l'esprit aussi clair que l'alcool de nos bonbonnes est pur. Mon cerveau semble résolu à garder sa pleine lucidité pour que j'aie bien conscience de la destruction de chacune de mes fonctions physiques. Mon estomac refuse toute nourriture solide. Et du coup, ma quéquette ne bouge plus.

J'espérais autrefois que ce serait tout le contraire. J'aurais aimé mourir debout. Tommy Cooper, le célèbre comique, est mort en scène et le public s'est tordu de rire. Pour les gens de sa profession, il n'y a pas plus belle mort. Pour ma part, j'ai toujours imaginé que je mourrais en faisant l'amour, au moment suprême, grandiose et délicieux de l'éjaculation. Quoi de plus beau que d'y laisser la vie ? Je glisse péniblement ma main droite sous le bord en plastique de ma couche et je cherche les pauvres restes de ma bite. Bout de viande mou et pantelant, petite chose triste à mourir, mon vieux monocylindre m'a lâché.

Mais mon cœur fait toujours tic-tac et Mizie refuse de me laisser partir. Est-ce la peur de rester seule ou se venge-t-elle vraiment de moi en me faisant payer les années qu'elle a vécues, en larmes, aux côtés de l'infidèle ?

Peu après notre mariage, elle a préféré oublier que nos premiers transports amoureux et passionnés – je n'étais plus très jeune, elle était encore fraîche et appétissante – eurent lieu au moment où je collectionnais les bonnes fortunes. La nature en fait davantage qu'un attelage de sept bœufs, c'est bien connu. Aurait-elle vraiment pensé que j'allais renoncer à ma réputation, comme on se débarrasse d'un manteau usé, au moment où j'ai cédé aux attraits d'un

mariage avec elle ? Ce putain de mariage auquel j'ai toujours été opposé, cette prison institutionnalisée où je me suis laissé enfermer une fois encore pour conjurer ma peur sénile de perdre définitivement mon pouvoir de séduction. Et pendant ce deuxième échange de consentements, je me murmurais à l'oreille l'espoir, qui allait s'avérer fondé, que ce mariage pas plus que le précédent ne m'obligerait à renoncer à mes escapades.

Mizie fut enchantée de prendre la place de l'épouse devenue vacante. Je l'avais prévenue honnêtement que la fidélité n'avait jamais été mon fort et que je n'avais pas l'intention de me laisser mettre en cage. Jeune et amoureuse comme elle était, elle a dû refuser de prendre mon avertissement au sérieux parce qu'elle espérait venir à bout du fauve. Et elle n'a donc jamais cessé de souffrir cruellement. Aujourd'hui, je dépends complètement de ses soins dévoués et tendres qui lui permettent de faire de moi un monstre infantile, l'épave physique que j'ai toujours refusé d'être. Nom de Dieu ! Pourquoi ai-je signé un jour cette volonté d'être euthanasié qu'elle a cachée dans le tiroir fermé à clef de son secrétaire dont je sais qu'il se trouve deux étages au-dessous de ma prison ?

Est-ce dans un esprit de vengeance qu'elle confie ma toilette intime à une jeune personne bien roulée à l'œil aguicheur, quand elle sait que mon outil ne lime plus rien ? C'est comme attacher un chat édenté à un morceau de lard pour se délecter cruellement de sa souffrance. Pas de doute, elle compte bien remettre à beaucoup plus tard le moment où elle me sortira de ce pétrin, ce qui est en son pouvoir, en arrêtant les purées de légumes dégueulasses, les soupes fadasses et le liquide infâme du biberon en plastique. Elle me fait des sourires amoureux ou perfides, c'est selon, tout en passant un doigt froid sur mon visage de papier mâché, ou encore elle me serre la bouche dans ses mains brutales et impatientes avec tant de force que je suis obligé de l'ouvrir, qu'elle y fait entrer ses immondes purées finement moulues ou la tétine du biberon.

Dans l'état déplorable où je me trouve, j'ai pu remporter malgré tout une petite victoire. Ça me remonte le moral d'avoir pu conclure un pacte avec la jeune personne. Bien que ma carcasse m'ait trahi, que mon sourire enjôleur trône comme un râtelier à vélos démonté dans un verre posé à mon chevet et que mon savoureux babil soit réduit à un grognement inarticulé, je reste capable de mener cette fille par le bout du nez, sans costume taillé à mes mesures, vêtu simplement d'un pantalon de pyjama rayé trop large. Ce

pantalon doit ressembler plus ou moins au pantalon effiloché qu'Aron a sans doute porté en prison les derniers mois de sa vie dans un froid glacial.

J'ai toujours eu horreur des pyjamas et je n'en ai jamais porté. Pourquoi en porterais-je maintenant ? Ma quéquette a assez connu la captivité, le pyjama à rayures a été banni de chez moi après guerre, aussi prohibé que le chant nazi de Horst Wessel quand je suis revenu de mon exil doré. Mais aujourd'hui, Mizie m'a enfilé ce machin pour maintenir mon énorme couche en place.

La jeune et voluptueuse personne a remarqué mon intérêt pour Ezra, qui fait la une de l'actualité, et elle se débrouille pour que je jette un coup d'œil aux journaux dès que ma tendre geôlière a quitté les lieux, car elle a interdit tout ce qui pourrait m'agiter.

Mon cœur, cette foutue saloperie qui s'obstine à fonctionner, a bondi quand j'ai vu sa photo : mon garçon si fier, mon fils, orgueilleux, glouton et ambitieux, qu'on emmène sous mes yeux, pas rasé, les vêtements chiffonnés, la tignasse grise hirsute, comme le pire des criminels, au pays qui aurait dû orchestrer son immense triomphe. Les mains menottées sur le ventre, comme s'ils craignaient de le voir défoncer le cul d'un agent. Le comble de l'humiliation.

Ma vie, tout comme la marche à reculons de mon Ezra, le prouve : un cheveu de femme est plus efficace qu'un câble ou qu'une belle carrière.

Ah ! ce machin qui paraît animé d'une vie autonome, qui vous fait perdre toute sérénité, toute lucidité : les doux contours du buste d'une secrétaire qui pointe sous le tissu d'une robe d'été légère pendant une réunion où se discute l'exportation d'une cargaison d'insuline en vrac, la croupe de la serveuse qui jaillit quand elle se penche pour prendre une boîte de lait sur le plateau inférieur de son chariot et dont la forme charnue paraît crier à travers l'étoffe tendue de la jolie robe noire : caresse-moi, enlace-moi, prends-moi !

Ou la conversation délicate derrière mon bureau avec une des filles qui se sont décidées à prendre la préparation 288. Certaines avec d'excellents résultats, d'autres sans succès. Quand des mois de traitement ne déclenchaient pas la grossesse souhaitée, je retrouvais en face de moi, dans mon bureau, une pauvre chose tassée, les cuisses un peu écartées, des larmes plein les yeux, qui me demandait en suppliant s'il n'y avait pas un autre remède. « Parce que Bertien et Ansje, elles l'ont eu, leur bébé, monsieur De Paauw, pourquoi ça ne marche pas chez moi ? » Le regard suppliant, comme si j'étais le Messie, me faisait quitter mon fauteuil pour la consoler d'une

caresse dans les cheveux, d'une main posée dans le dos, et je me disais que la cause de sa stérilité involontaire pouvait être une production de sperme imparfaite chez son partenaire. Et pendant que je pressais le visage en pleurs contre moi dans un geste consolateur, voilà que ma queue se tendait, comme un chien de chasse qui a flairé le gibier et qui attend d'être libéré de sa laisse.

La maîtrise de soi n'est pas notre point fort. Mon dernier-né et moi avons cet autre point commun : nous aimons jouer avec le feu.

C'est ainsi que, pendant les journées où on accéléra la fabrication de préparations capables de résoudre les problèmes de fertilité et de ménopause à partir de l'hormone de la libido, la lumière qui interdisait à mes employés l'accès de mon bureau s'alluma plus fréquemment.

Je remarquai que des bruits couraient à propos des aides que j'accordais avec largesse, on racontait que M. De Paauw ne distribuait pas que des pilules. Des filles de l'atelier se présentaient plus régulièrement à mon bureau sous un prétexte quelconque pour s'offrir à moi avec plus ou moins de rouerie, et pas toujours parce qu'elles souhaitaient un enfant. Je décevais rarement ces bonnes volontés mais je préférais sélectionner moi-même les filles. Parfois, je faisais un tour dans l'usine, je repérais une jeunesse. J'engageais la conversation et je voyais très vite si la fille était disposée à faire plus ample connaissance. Ce sont les yeux qui me disent ça, bien que les filles n'en soient pas conscientes. Quand je les faisais venir à mon bureau, certaines s'offraient, si je puis dire, sur un plateau, tandis que d'autres restaient d'abord sur la réserve et je devais me montrer persuasif. Je ne céda pas toujours devant leurs réticences, je l'avoue. Ce genre de situation a quelque chose d'excitant : une légère résistance, un brin d'opposition, un hochement de tête qui dit non, une main qui repousse, ça se débat, jusqu'au moment où la fille accepte l'irréversible et me laisse faire, docilement, comme un petit lapin pendant une piqûre. Après, quand tout était fini, je rassurais la mignonne d'un geste affectueux et je la renvoyais à l'atelier.

Tout cela était évidemment très éloigné de la recherche scientifique. Mon éden était un lieu dont je n'étais pas tenu de parler à Rafaël et qui, pour l'essentiel, demeurait étranger aux préoccupations moralement supérieures d'Aron. Il observait cependant avec une méfiance croissante que les filles se succédaient chez moi et que la lampe de ma porte virait promptement au rouge : son humeur s'assombrissait. Avec le temps, je me sentais de moins en moins à l'aise en sa compagnie. Comme il me lançait des regards pour me signifier qu'il me tenait à l'œil, j'osais de moins en moins prétendre que je me rendais service à moi-même mais aussi à mes visiteuses. J'enviais

quelquefois à mon frère sa capacité de prendre une certaine distance, j'aspirais à ne plus obéir aveuglément aux quatre volontés de ma queue. J'aurais aimé pouvoir me concentrer, ne pas être détourné des innombrables affaires essentielles qui réclamaient mon attention. Mon goût pour la chose, j'y tenais énormément, mais en même temps c'était un poids dont je ne pouvais me débarrasser.

Un soir, comme j'avais l'habitude de quitter le dernier le secteur des bureaux et que celui d'Aron était encore éclairé, je frappai à sa porte et j'entrai. Mon frère était assis à sa table de travail, il leva les yeux sur moi et me lança un regard sombre.

« Qu'est-ce qui te retient ici à cette heure ? » lui demandai-je.

Il haussa un peu plus les épaules qu'il gardait voûtées naturellement. Ses yeux, bruns comme les miens mais sans leur éclat énergique, me lancèrent un regard vide.

« Rien d'important ne me pousse à rentrer », dit-il d'une voix blanche. « Ici ou là-bas, c'est le même silence. Ici, je me donne au moins l'illusion d'apporter ma petite pierre à l'édifice, bien qu'il s'agisse de ton château de cartes.

— Tu veux dire que tu te sens seul ? Qu'il te manque une femme, peut-être ? » lui demandai-je un peu perplexe.

C'était la première fois qu'il m'adressait un signal, qu'il reconnaissait ouvertement son regret d'être célibataire.

« Ça t'étonne ? » demanda-t-il d'une voix teintée de cynisme. « Tu n'as jamais imaginé que ton frère puisse être autre chose qu'un bon bras droit ? Que cette cloche d'Aron est un homme, avec ses aspirations et ses désirs ? Qu'il m'arrive de rêver d'une maison où m'attendrait une gentille femme, même si elle n'arrivait qu'à la cheville de la merveille que tu as réussi à sauter et à épouser ?

— Non, dis-je. Ou plutôt oui, évidemment j'y ai songé, et je n'ai jamais compris pourquoi les femmes paraissent te laisser de glace. J'ai d'abord pensé que les hommes t'attiraient davantage mais là non plus je n'ai jamais surpris chez toi le moindre intérêt pour notre sexe. »

Aron rit avec condescendance. « Tu me connais mal, mon frère », dit-il en laissant son regard errer au-dehors. « Je pense que je vois mieux en toi que tu ne vois en moi. Je n'ai aucune peine à imaginer ce que tu fricotes avec les filles que tu fais venir dans ton bureau. Quand j'ai un coup de mou, comme

maintenant, je n'ai qu'à penser à toi, à la façon dont tu trompes ta merveilleuse épouse, pour étouffer tout désir en moi. Imagine que je devienne un connard dans ton genre ! »

Je baissai les yeux. Aron et Levine étaient à peu près les seules personnes au monde qui puissent me désarçonner.

« J'essaie vraiment de changer », dis-je d'un ton boudeur, « mais je ne crois pas que j'agisse mal. Je leur donne l'enfant désiré ou je les guéris de leurs frustrations sexuelles. »

Aron eut un rire dur, méprisant : « Un directeur qui se tape les jeunes filles de son usine et qui ose prétendre, l'œil sec, qu'il ne fait rien de mal ! Motke, tu es un vrai salaud.

— Et toi, tu n'es qu'une nouille froide, sans un atome d'énergie ou de feu », lui lançai-je avant de partir en claquant la porte.

Pendant les journées qui suivirent cet intermède, les paroles d'Aron me hantèrent. Tandis que je m'occupais de l'achat de terres situées en face de l'usine parce que je prévoyais que nous devrions nous étendre bientôt et que je voulais doter Farmacom d'un laboratoire bien à nous avec un bâtiment pour accueillir les animaux de laboratoire, les reproches d'Aron m'accablèrent. Ces jours-là, je fus pris d'une tristesse qui ne me laissait pas d'autre issue que de donner raison à mon frère. Je n'arrêtais pas de tromper ma « merveilleuse épouse » Rivka et j'abusais de ma position de maître de l'entreprise.

Je fis le vœu de rompre avec ces mauvaises habitudes pour devenir un mari et un patron irréprochable. Je fis sincèrement l'effort d'être fidèle à ma Rivka, de ne pas approcher les ouvrières de l'usine en renvoyant même celles qui venaient me voir spontanément et je tentai de me consacrer corps et âme à la gestion des deux usines qui demandaient beaucoup de travail.

Je tins le coup une quinzaine de jours. Comme l'alcoolique sevré ne pense qu'à la maudite bouteille, je vécus ces journées comme un enfer interminable, je ne retrouvais pas ma détermination et mon sang-froid habituels pour mener les négociations avec notre filiale allemande qui essayait de revoir les accords de prix à la baisse. C'était comme si mon cerveau, d'ordinaire si efficace, était obsédé par des fesses de jeunes filles, des seins de femmes, des grandes lèvres. Ma raison était parasitée par ma queue qui se dressait aux moments les plus incongrus. La masturbation ne me procurait qu'un soulagement éphémère. Le soir venu, dès que les enfants étaient au lit, j'essayais de mettre

Rivka en condition, mais avec tant d'insistance et d'impatience qu'un soir elle me repoussa en me déclarant qu'elle ne voulait plus dormir avec moi. Du jour au lendemain, après m'avoir exilé dans la chambre d'amis, elle évita tout rapprochement physique.

Le septième jour de la seconde semaine, je m'avouai vaincu. Je fis venir la grosse Bertha, non pas une de mes jeunes filles cobayes, mais une salope bien en chair et peu farouche du service emballage qui n'avait rien à me refuser. Dès qu'elle fut entrée dans mon bureau et qu'elle eut refermé la porte, je la poussai sur le divan, déboutonnai sa blouse blanche et la pénétrai.

« Mon Dieu, monsieur Motke, s'étonna-t-elle, vous en avez dans le pantalon ! Vous ne m'avez jamais prise comme ça ! » Elle me regardait, l'œil amusé.

Je restai un moment en elle, mon âme tourmentée retrouva son calme et quand j'eus repris mon souffle, je la caressai doucement en m'appliquant, avec une tendresse que je ne lui avais jamais témoignée, puis je lui refis l'amour. Je la remerciai ensuite et avant qu'elle parte, je glissai quelques gros billets de banque dans la poche de sa blouse. Je lui étais réellement reconnaissant d'avoir retrouvé en elle mon véritable moi et je résolus de ne plus jamais faire le moindre effort pour renier ma nature. À mener une vie calquée sur celle de mon frère, je risquais de détruire mon mariage, mon entreprise et ma vie.

Et tout recommença. Il fallait évidemment que ces pratiques restent secrètes. J'étais convaincu qu'Aron n'aurait jamais le courage de me trahir. Mais la prudence s'imposait. Ma position exigeait évidemment une grande intégrité, une mauvaise réputation affaiblirait l'ensemble de l'entreprise et le réseau de relations que je n'avais cessé de développer en haut lieu. On me considérerait comme la personnalité la plus en vue de l'industrie de la viande aux Pays-Bas. Cela ne faisait pas de moi un Prix Nobel mais pour un garçon qui n'avait fait que trois années d'études secondaires, il y avait de quoi être fier. Cette célébrité me valut d'être invité à présider la Centrale porcine des Pays-Bas, une organisation publique créée pendant les années de crise afin de soutenir cette industrie en difficulté. J'accédai naturellement à cette demande mais quatre années plus tard, suite à des questions parlementaires relatives à de présumés conflits d'intérêts, je fus malheureusement contraint à renoncer à

cette fonction. Il faut dire que ce poste m'avait rapporté gros et je regrettais que certains hommes politiques vigilants, chose rare, aient pu monter l'affaire en épingle. Mais comme je quittais la fonction sans protester, on récompensa mon fair-play en m'invitant à rejoindre le Collège des commissaires du gouvernement et, cerise sur le gâteau, je devins conseiller commercial du gouvernement néerlandais pour les questions agricoles. Au fil du temps, ces fonctions honorables m'ouvrirent même les portes de la Maison Royale dont je devins un invité privilégié et qui m'octroya le titre de négociant du roi. Sur le plan international aussi, on me témoignait davantage de respect, je nouais des amitiés partout avec des personnalités des hautes sphères du monde des affaires et du corps diplomatique.

Je fis comprendre aux filles qui venaient dans mon bureau que nos rencontres devaient être un secret entre nous et que si le monde extérieur apprenait quoi que ce soit de ce qui se passait sur mon cosy-corner, l'élégant divan choisi pour moi par Rivka, elles seraient renvoyées ainsi que les membres de leurs familles employés chez nous. La menace fut efficace. Comme la crise n'était pas finie, aucune fille ne se serait risquée à mettre en jeu son travail ou celui de sa famille. Sans compter qu'elles avaient le plus souvent le sentiment d'être elles-mêmes en faute. Le curé comme leurs parents leur recommandaient de ne pas provoquer les cochonneries. Et je leur faisais observer adroitement que j'avais lu dans leurs yeux une invitation, inconsciente peut-être mais incontestable. Un préjugé largement répandu prétendait en effet qu'il est plus aisé de surveiller un sac plein de puces qu'une jeune fille qui appartient toujours à tout le monde dans ce pays d'arriérés. Si une fille était victime de la conduite indigne d'un homme, elle y était pour beaucoup.

Quelques mois après ma période de continence avortée, je pris conscience des risques inhérents à ma conduite quand j'entendis Bertha dire à Agnès, alors qu'elle attendait derrière la porte de mon bureau que je l'invite à entrer : « Je vais me payer une petite robe d'été, vite fait bien fait... »

Elle riait encore de sa plaisanterie quand elle me salua mais son rire se figea quand elle vit mon regard glacial. Elle s'approcha pour m'embrasser mais j'écartai vivement son bras. « Tu n'as pas respecté notre accord, lui lançai-je. Pas un mot, à personne, c'était entendu. »

Je lui lançai un regard lourd de menaces. Elle ne parut pas plus émue pour

autant.

« Mon Dieu, monsieur Motke », fit-elle d'un air contrit, et elle remua ses fesses rebondies, « vous vous êtes levé du pied gauche ! Il ne faut pas vous mettre dans cet état... Ce n'était qu'une blague, et puis Agnès, elle doit bien savoir ce que le grand méchant loup mijote dans sa tanière... Non ? Ceci dit, je suis muette comme une tombe, croyez-moi, je n'oserais pas... »

Après l'avoir aussitôt congédiée, j'envisageai d'abord de la renvoyer mais j'y renonçai parce qu'elle était capable de me faire beaucoup plus de tort si elle ne dépendait plus de mes largesses. Qui sème le vent récolte la tempête. Plus tard, lors d'un autre entretien, je lui fis comprendre qu'il n'était plus question que je la revoie sur mon divan. Je prévins Bertha une fois encore que si elle lâchait un seul mot de nos activités, je les renverrais immédiatement tous les deux, elle et son père qui était souffleur de verre chez nous. Pour le reste, il me restait à espérer que d'autres escapades l'accapareraient rapidement et que nos galipettes sur mon divan tomberaient vite dans l'oubli.

« À force de jouer avec le feu, on se brûle », me dis-je ce jour-là en songeant aux risques que je courais quand je pelotais les ouvrières. Et tandis que je passais en revue mes dossiers, que je contrôlais les comptes du mois qui montraient l'accroissement du chiffre d'affaires malgré la récession, je réalisai que mon travail n'était rien qu'un jeu dangereux, que je jouais avec le feu toute la journée. C'est ce que fait tout bon chef d'entreprise. Bomber le torse, se donner de grands airs, imposer sa loi, jouer au plus fin, faire de la lèche, se faire valoir, bluffer, prendre des risques et se faire mousser, sans quoi on n'arrive à rien dans un milieu où chacun se bat pour concurrencer le voisin, quoi qu'il en coûte.

La compétition avait pris une autre dimension maintenant que Rafaël était sur le point de découvrir la première hormone masculine. Nous n'avions pas été les premiers à découvrir l'insuline et l'hormone de la libido, d'autres avaient isolé avant nous les sécrétions, mais à présent il n'était pas exclu que Rafaël et son équipe de chercheurs opiniâtres devancent leurs concurrents allemands et soient les tout premiers à isoler l'hormone masculine. La découverte de ces sécrétions qui porteraient notre nom... on ne pouvait rêver plus belle récompense après toutes les difficultés que nous avons surmontées, tous les investissements et les efforts consentis. Surmontant l'irritation profonde que m'inspirait son exigence, je laissai le champ libre à

Rafaël et lui donnai tout ce dont il avait besoin pour extraire cette hormone des testicules de taureau.

Entreprendre, c'est prendre des risques. Si l'on fait l'éloge de la mer en se contentant de rester à quai, on ne peut rêver de faire du commerce sur une grande échelle. Je courais des risques du matin au soir. Le moment n'était-il pas venu de renoncer à ces heures d'intimité, de détente et d'extase dans les bras de ces mignonnes ? Je n'étais pas prêt à faire ce sacrifice.

Un jour, au milieu de l'année 1935, Rafaël me fit venir en urgence à son laboratoire. Il me montra un coq superbe qui criait à tue-tête dans une petite cage et qui s'affairait dans cette prison minuscule, qui agitait sa queue aux couleurs flamboyantes et secouait sa tête ornée d'une glorieuse crête rouge sang. La crête du coq est le reflet de la prestance masculine, la vitrine de la virilité. Comme le costume sur mesure, la crête du coq montre à l'élue qu'elle ne se lance pas à l'aveuglette en s'embarquant avec lui pour Cythère. À cet ornement qui flamboie sur son chef, elle voit que celui qui l'arbore est un premier choix qui sait ce qu'il veut et qui lui garantit une descendance de première qualité. La petite cage de Rafaël renfermait un spécimen unique qui chantait à s'en faire éclater les poumons.

« Belle bête », dis-je en lançant à Rafaël un regard interrogateur. J'habite une région où on bute sur un coq à chaque pas, alors je ne me voyais pas perdre des heures précieuses à admirer un coq dans un laboratoire d'Amsterdam.

« Belle bête ? » Rafaël me regardait d'un œil amusé. « Une bête unique, oui. Le plus beau coq que j'aie jamais vu. Cet animal est notre gloire. Sais-tu pourquoi ? »

Ce coq avait visiblement un rapport avec la recherche de l'hormone masculine. Mais quel rapport ? Je l'ignorais. Du Rafaël tout craché, cette façon de me faire sentir que je dépendais de lui. Le faisait-il exprès ? Éprouvait-il du plaisir à me faire payer mon ignorance ? Étais-je trop sensible sur ce point ?

« Mon cher Motke », poursuivit Rafaël sans remarquer mon irritation, « cette perle rare dont tous nos concurrents s'empareraient s'ils le pouvaient, ce spécimen unique qui fait glousser et se pâmer la première poule qui passe, ce volatile était encore un chapon il n'y a pas si longtemps, castré dans ce laboratoire. Et tu le sais, le chapon baisse pavillon, sa crête disparaît, il se laisse aller et cesse de crier, ce n'est plus qu'un petit mâle de quatre sous. »

Je lui lançai un regard incrédule. Ils y étaient donc arrivés ? Ils avaient vraiment isolé l'hormone masculine ?

« Nous avons réussi, Motke. » Rafaël articulait les mots avec force, comme s'il venait d'avaler lui-même une dose de testostérone. « Nous avons réussi à trouver la structure exacte de la substance. Regarde-moi cette créature bigarrée, ce phénix ressuscité de son état de chapon mangé aux mites ; c'est l'aboutissement de notre première découverte scientifique. Nous lui avons injecté pendant quinze jours le matériel que nous avons extrait de kilos de testicules de taureau et tu vois, le castrat est devenu ce coq fringant, agressif et qui chante, coiffé de la plus belle crête qui soit. Nous avons déjà publié la nouvelle. Le monde entier saura bientôt. Nous avons gagné ! »

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et Rafaël m'a serré comme un fou contre son torse imposant. Jamais un homme ne m'avait serré si fort contre lui. Mon père n'appréciait pas les contacts physiques intimes entre hommes, qu'il trouvait répugnants. Quand il était petit, Aron s'était bien glissé contre moi une fois ou l'autre, surtout quand il avait la frousse ou si mon père lui avait administré une correction, mais je le repoussais toujours. Je ne pouvais imaginer que mon père nous surprenne et que les remarques acerbes qu'il adresserait à Aron me touchent aussi.

Je sentais à présent les battements du cœur de Rafaël contre ma poitrine et, chose surprenante, j'éprouvai soudain une grande paix intérieure. La tension qui ne me quitte jamais s'était envolée. Je ne sentais plus le stress ni le poids des responsabilités. La crise lancinante qui risquait de mettre en pièces le commerce mondial, les salopards qui menaçaient de bousiller toutes nos affaires dans le pays d'à côté, les critiques adressées à notre entreprise parce que nous mettions sur le marché des préparations médicales au prix du commerce, la méfiance de l'Église à l'égard de nos découvertes qui, disaient les papistes, offensaient Notre Seigneur, tout cela me parut fondre comme neige au soleil. À l'instant même où je m'abandonnai contre la poitrine de Rafaël, il devint le père que je n'avais jamais eu. Un vainqueur, mais pas de ceux qui ont besoin de souligner leur virilité pour maintenir les autres à distance. Non, il incarnait le père au cœur immense. Par cette étreinte, l'incomparable mastodonte amstellodamois, le militaire prussien, le mécène juif me faisait partager son triomphe. À cet instant exceptionnel, le sentiment de fraternité que j'éprouvai fut plus puissant que tout ce que j'avais pu ressentir dans les bras d'une femme. Jamais je ne me sentirais aussi proche de quiconque. Un moment de félicité totale, l'aboutissement d'efforts communs presque surhumains, de l'absurde pression du travail et de notre audacieuse,

de notre diabolique alliance qui devait nous apporter une réputation internationale hors du commun.

Nous avons réussi. Nous étions les premiers au monde à avoir isolé l'hormone masculine !

Peu après cette journée mémorable, nous nous rendîmes, Rivka et moi, chez Rafaël et sa Dauphine Sari à Amsterdam pour fêter avec ses collaborateurs et ses amis la découverte de la testostérone et la publication de cette découverte dans une revue scientifique. Aron n'en était pas. Sa morosité augmentait au fil des jours. L'inertie de mon frère m'inquiétait parfois mais, au milieu de cette soirée de fête, j'y fus indifférent. Je n'avais pas insisté quand il m'avait annoncé qu'il préférerait rester dans sa retraite glaciale où l'odeur de cigarettes et les effluves de whisky éventé s'étaient incrustés définitivement.

Dans la maison de Rafaël pleine comme un œuf, l'ambiance était euphorique, le dîner copieux et très arrosé. Un instant de détente heureuse à un moment où, hormis notre récent triomphe, il n'y avait pas grand-chose à fêter.

Les toasts s'enchaînaient dans la joie, saluant la voie qui s'ouvrait vers Stockholm que les invités considéraient désormais comme inéluctable. Rafaël fit le compte rendu d'une récente conférence de la Société des nations à Londres dont la commission des normes avait reconnu la découverte. Salomons, mon beau-père, porta un toast à Brown-Séquard, savant hors normes et critiqué qui s'était fait à lui-même en 1889, à l'âge de soixante-douze ans, des injections de sang de testicules de cobaye, pensant qu'ils contenaient une substance capable de combattre la vieillesse, après quoi il s'était senti rajeunir de plus de trente ans. Après quelques semaines d'injections de sang de cobaye, le vieux qui sentait déjà le sapin fut à nouveau capable de dévaler les escaliers et de les gravir quatre à quatre comme un gamin, d'assurer de longues journées de travail, il fut même ravi de pouvoir bander à nouveau. Son petit zizi recroquevillé avait repris du tonus et pouvait éjaculer. Notre homme était ivre de bonheur. Le monde scientifique le prit pour un charlatan et ses publications furent très mal accueillies, notamment parce que ses expériences présentaient une composante sexuelle importante. Il réussit malgré tout à éveiller l'intérêt de la presse populaire pour ses découvertes si bien qu'une foule de vieillards se

pressa aux portes de l'Institut de biologie de Paris pour se faire faire des injections de sang de testicules de cobayes qui leur rendraient la jeunesse.

« À la santé de Brown-Séquard », dit Salomons en se levant de sa chaise, « qui n'a pas cédé devant les mesquineries petites-bourgeoises et qui, bien qu'il fût incapable de la définir précisément, nous a mis sur une première piste qui nous a fait découvrir l'hormone masculine ! »

L'hormone masculine est très au point. Mais une seconde jeunesse, une résurrection du fond de ma cage de fer, non, elle ne me la donne pas. Moi qui suis plus âgé que tous ces vieillards de France enthousiastes à l'idée de s'injecter une nouvelle vie, moi qui suis devenu plus sage au terme de près d'un siècle de recherche scientifique de pointe, je sais qu'il n'y a rien à faire contre le délabrement qui m'accable.

Au cours de cette soirée chez Levine, on parla des possibilités offertes par la récente découverte. On lança autour de la table les théories les plus folles sur la guérison des maux les plus variés. Ce n'étaient évidemment que des spéculations, les expériences se limitaient aux chapons transformés et aux jeunes souris castrées que l'administration de la substance miracle transformait en cracks de la fertilité.

On en vint rapidement à parler des castrats du temps jadis, ces malheureux que l'on mutilait dans l'Égypte ancienne, en Grèce ou dans de nombreux pays musulmans pour garder les harems des puissants. On considérait que la castration était une arme efficace contre le flirt aux heures de surveillance.

« Du reste, la vraie question », dit en riant Rafaël, « c'est de savoir si les puissants étaient dans le vrai. On connaît des cas de castrats, une minorité, il est vrai, qui étaient capables d'avoir encore des érections et même d'éjaculer. On peut donc imaginer que l'ambiance n'était pas toujours triste dans les harems puisque les dames n'avaient pas à craindre que leurs amants les mettent enceintes. Ce fut sans doute le secret le mieux préservé des gardiens de harem. »

La Dauphine, encyclopédie musicale ambulante, rappela comment des enfants de huit ans étaient castrés dans l'Italie du dix-septième siècle, le plus souvent dans l'espoir que le chant des castrats apporterait la prospérité aux familles des jeunes mutilés, ce qui était rarement le cas. S'ils survivaient à l'horrible opération réalisée sans anesthésie, la plupart étaient voués à une existence misérable. Leur corps se distinguait par une chevelure abondante et une absence totale de pilosité sur le reste de la peau, par des membres très

longs qui les faisaient marcher en boitant, et tôt ou tard, ils devenaient des obèses monstrueux. La plupart des castrats vivaient dans une grande solitude.

« En 1904, à la chapelle Sixtine à Rome », déclara la Dauphine en lançant un regard circulaire aux invités attablés, car elle aimait faire étalage de sa grande culture musicale, « j’ai assisté à un concert du castrat Alessandro Moreschi. Hélas ! ce n’était pas un très bon chanteur et son “Ave Maria” tenait plus de la performance que d’une interprétation émouvante. Je crois que cet homme, euh... peut-être n’est-ce pas le mot adéquat en l’occurrence, quel nom donner à ce genre de personnage, bref, je crois qu’il devait surtout sa célébrité au fait qu’il était un des derniers castrats car la castration passa de mode. »

Sa voix laissait percer une légère déception. Les invités la pressaient de questions pour savoir de quoi il avait l’air, quel volume sa cage thoracique avait atteint, si les traits de son visage s’étaient efféminés et comment elle pourrait définir sa voix.

« Il est presque regrettable », reconnut Samuel Klein, un petit pot à tabac, qui cachait sous un physique médiocre le tempérament roublard et drôle d’un pharmacologue, qui s’était montré très utile lors de la découverte que nous célébrions, « que nous n’ayons plus sous la main tous les castrats d’Italie. Nous aurions pu leur apporter une aide précieuse et disposer de tout un bataillon de lapins de laboratoire pour des études cliniques.

— Des castrats, il y en a encore, croyez-moi, le rassura Rafaël. Des accidents se produisent régulièrement qui laissent un homme castré et l’ablation des testicules est nécessaire dans certaines pathologies. Sans oublier ceux que l’on appelle castrats parce qu’ils n’éprouvent pas de plaisir sexuel, bien que leurs organes soient intacts – une carence en testostérone, nous le savons aujourd’hui. Bref, une clientèle suffisante pour tester la marchandise ! »

Ce fut l’occasion de porter un nouveau toast.

Silberstein, qui avait fui l’Allemagne nazie un an plus tôt, raconta comment, dans son pays, on pressait les homosexuels de se faire castrer, un moyen de lutter contre leur prétendue maladie qui ne cadrait pas avec l’idéal aryen de l’homme parfait. L’entreprise Farmacom pourrait-elle aider ces malheureux à retrouver un appareil génital opérationnel ? La conversation prenait une autre tournure, on était passé des hormones aux pratiques barbares devenues monnaie courante chez nos voisins.

À la fin du repas, les dîneurs se retrouvèrent au salon où on servit du café, du cognac, certains se laissant tenter par les classiques cigares cubains de Rafaël tandis que les dames préféraient choisir une cigarette filtre dans la boîte en argent mise à leur disposition sur la table basse.

On trouvait aussi parmi les invités des réfugiés venus du nouvel Empire germanique, débarqués dans notre pays en solitaires pour tenter de s'y bâtir une nouvelle vie dans l'espoir de faire venir ensuite leurs familles. Les soucis les accablaient, ils recevaient quotidiennement des nouvelles de plus en plus effroyables de la vie de ceux qui étaient restés au pays. Ils vivaient de surcroît dans une grande incertitude, ignorant si les autorités néerlandaises, peu conciliantes, leur accorderaient un permis de séjour, à eux et à leurs familles menacées.

La création de la filiale allemande dix ans plus tôt nous rapportait gros. Ce pays immense était devenu notre principal débouché mais la dictature et la terreur grandissante me retenaient d'investir encore un sou dans Farmacom-Allemagne car je craignais que l'entreprise soit un jour confisquée par le roi des salauds et par ses partisans qui avaient déclaré la guerre à notre peuple. Sans compter que le boycott mondial des produits allemands portait un coup fatal au secteur de l'exportation. Je voyais d'ailleurs dans ce boycott une tendance proprement humaine, sans doute inspirée davantage par des motifs politiques que par une réelle empathie avec les réfugiés, le peuple élu n'a jamais pu se prévaloir d'une grande popularité dans aucune partie du monde. Ce n'est pas un hasard si, dans les milieux juifs, une plaisanterie célèbre circule à propos d'Isaac qui soupire pendant sa prière : « *Être élu depuis deux mille ans, Seigneur, ça suffit. Accorde cet honneur, je t'en prie, à un autre peuple.* »

La possession d'une filiale allemande ainsi que l'afflux massif de ces réfugiés, juifs sans doute mais en même temps allemands, à qui nous avions donné dès le début du travail chez Farmacom, nous faisaient passer plus souvent pour une entreprise qui semblait plonger ses racines dans le Troisième Reich. Les nuances sont malvenues dans la vie d'une entreprise, tout comme en politique. Ces réfugiés étaient généralement des amis et des collègues de Rafaël, des personnes qui ne s'adressaient jamais en vain à lui et à sa Dauphine pour leur demander de l'aide afin de gagner de l'argent, de trouver du travail et des contacts, et d'obtenir ainsi plus facilement le permis

de séjour tant convoité. Rafaël partait toujours du principe que j'étais disposé comme lui à offrir de l'aide à ces pauvres bougres d'érudits que l'incertitude du moment avait réduits à la misère. En ces temps de crise, notre pays, qui avait la réputation d'être accueillant et tolérant et qui avait été autrefois un refuge pour mes lointains aïeux, était devenu une petite province repliée sur elle-même, une région maritime qui redoutait l'eau sur son flanc ouest et l'afflux des réfugiés venus de l'Est. Un pays inquiet qui se laissait intimider par le grand salaud de l'autre côté de la frontière et que l'idée d'accueillir des réfugiés ne séduisait pas du tout. Sans compter que, dans notre pays, les chemises brunes hurlaient plus fort que jamais leurs chapelets d'injures haineuses accueillies avec un enthousiasme croissant. En période d'incertitude, le peuple s'en remet facilement à des individus qui rejettent sur un bouc émissaire la responsabilité de tous ses maux en multipliant les allusions méchantes, les accusations gratuites, en exhumant les vieux préjugés. Un peuple qui a peur aime voir couler le sang, et les démagogues sont heureux de leur fournir des munitions, des mots d'abord, puis des actions qui sacrifient les brebis galeuses dans un affreux bain de sang.

Ma position de directeur d'une entreprise en pleine expansion était délicate. Comme j'avais la responsabilité de garantir un emploi à tout mon personnel, je dépendais de la bonne volonté de la terre entière. Et j'étais préoccupé par l'idée qui paraissait s'ancrer aux quatre coins du monde : nous, la Farmacom, qui avions grandi sur les terres sablonneuses hollandaises, nous passions pour une entreprise allemande ou du moins très liée à l'Allemagne. Pour me débarrasser coûte que coûte de cette image, je m'employai à vendre notre filiale allemande, privilégiant une politique qui interdise les échanges commerciaux avec nos voisins et le recrutement d'une main-d'œuvre étrangère, en tout cas allemande. Du même coup, nous soutiendrions le gouvernement dans ses efforts pour faire baisser le chômage.

Rafaël et moi voyions les choses d'un autre œil. Quelques années plus tôt, juste avant que le grand salaud n'accapare tous les pouvoirs, il s'était fait naturaliser. Poussé par le désir de prendre ses distances avec l'évolution inacceptable du Troisième Reich et de montrer sa loyauté à sa nouvelle patrie, et peut-être aussi de se rapprocher de moi, parce qu'il connaissait mon patriotisme.

L'attachement de Rafaël à ceux qui avaient fui son ancienne patrie s'affirmait au fil du temps. Il tâchait de trouver du travail à chaque pauvre

juif réfugié qui frappait à sa porte pour lui raconter ses malheurs et chaque fois, il tâchait de nous convaincre que nous aussi, nous devrions engager davantage de juifs allemands. Comme si la transformation de notre entreprise en annexe du ghetto n'était pas en marche depuis longtemps.

À mesure que la situation se dégradait en Allemagne, l'intérêt que Rafaël avait d'abord éprouvé pour le commerce se tassa et son indignation devant ce que l'on faisait subir à son peuple augmenta. Il mit tout en œuvre pour rompre complètement avec l'Allemagne. Comme professeur, il obtint difficilement que l'université n'envoie pas de délégation à un grand congrès réuni à Munich. Y participer, pour lui, c'était collaborer avec l'ennemi.

Je partageais la colère que lui inspiraient les événements mais j'acceptais mal les exigences extravagantes qu'il imposait à notre firme dans le but de sauver tous ceux qui lui demandaient de l'aide. Je devais défendre à la fois les intérêts de Farmacom et ceux des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw. Il ne faut rien entreprendre qu'on ne soit capable de mener à bien. L'entreprise qui se laisse guider par ses émotions est condamnée à disparaître.

Dans le salon de Rafaël, la conversation fut donc pénible. Cédant à l'émotion et troublés par l'alcool, les réfugiés me harcelaient : pourquoi ne leur proposais-je pas un plus grand nombre d'emplois ? J'étais le seul parmi les invités à pouvoir le faire et ils sentaient ma réticence, même si j'entretenais un certain flou.

Pendant qu'elle remplissait à nouveau les verres de cognac, la Dauphine dit avec hargne : « Si nous ne faisons pas l'impossible en tant que juifs pour arracher les nôtres aux griffes d'Hitler et pour les aider là où nous le pouvons, crois-tu que le reste du monde le fera ?

— Mais nous faisons tout ce qui est possible », dis-je pour me défendre tandis que je sentais peser sur moi les regards réprobateurs de l'assemblée. « Nous sommes en train de nous débarrasser de notre filiale allemande et nous avons offert un emploi à beaucoup de monde, nous avons fait des dons importants à des organisations qui aident les réfugiés, mais autre chose me préoccupe davantage, c'est la première de mes responsabilités. Si Farmacom est considérée dans le monde comme une entreprise allemande, cette identité signera la perte de l'affaire et entraînera le chômage de tous les employés, juifs ou non. Nous sommes pris dans un étau, ce qui nous impose d'agir avec beaucoup de prudence.

— Mais, monsieur Motke », intervint Silberstein, un chimiste à qui j'avais refusé de donner un emploi définitif dans notre entreprise, « est-ce que vous mesurez la gravité de la situation ? Êtes-vous conscient du luxe de votre position ? Pour vous, tout se résume à un problème d'emploi et de marges bénéficiaires dans votre entreprise. Pour nous, et pour nos femmes et nos enfants en Allemagne, c'est une question de vie ou de mort. »

Autour de la table, on approuvait en hochant la tête.

Rivka, qui avait suivi la conversation avec gravité, intervint à son tour : « Motke, une entreprise allemande et une entreprise juive, ce sont deux affaires vraiment différentes. Il doit y avoir moyen de faire comprendre au monde qu'en engageant des réfugiés, tu t'opposes à cet affreux régime. Si chacun comprend que Farmacom et les usines De Paauw offrent leur aide aux victimes d'Hitler, cette bienveillance fera école dans le reste du monde où tu pourras continuer de te développer. »

Partout montaient des murmures par lesquels les invités manifestaient leur approbation. Je fus pris d'une colère soudaine. Voilà que dans cette assemblée, c'était ma femme qui me faisait la leçon : quel culot !

« Il ne suffit pas de caqueter pour pondre des œufs, lui répliquai-je. Que sais-tu de la gestion d'une entreprise ? Mes responsabilités s'étendent bien au-delà de ce que chacun d'entre vous peut imaginer. » Je me levai. « Viens, Rivka, dis-je sèchement, demain matin, je reprends le travail, tout le monde ne peut en dire autant. Je vous souhaite une bonne soirée. »

Rivka se leva manifestement à contrecœur et se dirigea vers la Dauphine pour l'embrasser. Elle haussa les épaules, sourit aux invités en leur faisant au revoir. Rafaël me suivit dans le couloir pour nous raccompagner.

« Dommage », dit-il en m'aidant à enfiler mon manteau, « que les choses aient pris cette tournure. J'aurais aimé terminer cette soirée dans une ambiance de fête. Je te suis très reconnaissant, Motke, d'avoir rendu possible l'existence de Farmacom. Et je suis ravi du succès que nous venons de remporter. Mais tu dois comprendre aussi que nous sommes plongés dans une conjoncture où les intérêts commerciaux doivent passer au second plan. C'est une question de vie ou de mort, comme l'a souligné Silberstein, et nous savons tous que le mal n'a pas besoin de grands encouragements. Une humanité qui ne réagit pas ouvre la voie au triomphe du mal. »

— À se montrer trop bon, on se laisse manger la laine sur le dos », répliquai-je et je me hâtai vers la sortie sans attendre Rivka qui finit par me

rejoindre et prit place sur la banquette avant, à côté de Freek.

Notre retour dans notre bled se déroula dans un silence plus assourdissant que le bruit des disputes sporadiques de notre couple vieux de douze ans.

Les années trente furent rudes à plus d'un titre.

Au cours des mois qui suivirent la soirée manquée, on me trouva plus que jamais aux commandes de l'entreprise, accaparé par les négociations, les contrats et les projets d'extension, et par des voyages de plus en plus contraignants, parfois en compagnie d'Aron, en Angleterre, en Amérique, en Amérique du Sud et en Chine, autant de régions où nous devions renforcer nos relations commerciales et où nous installions des filiales. De temps à autre, une escapade à l'usine ou une conquête dans les couloirs d'un hôtel à l'étranger entrecoupaient ces journées surchargées.

Nos quatre filles donnaient beaucoup de travail à Rivka qui assumait son rôle de mère avec enthousiasme et dont j'admirais la capacité à ne pas faire payer aux enfants le froid qui s'était installé entre nous. Elle poursuivait d'ailleurs ses activités avec les filles de l'usine et après notre soirée chez Rafaël, dans le contexte hollandais hostile, elle s'était lancée dans le bénévolat qui tentait d'assister les réfugiés entrés dans notre pays malgré la sévérité des contrôles à la frontière. Aux heures où nous nous retrouvions chez nous, elle ne manquait pas de me rapporter les récits tragiques dont on lui rebattait les oreilles, sur un ton où je sentais un reproche, comme si c'était moi qui martyrisais ces malheureux et non le grand salaud du pays d'à côté.

Loin de nous apporter immédiatement le triomphe espéré, la découverte de l'hormone masculine nous valut d'abord beaucoup d'hostilité parce qu'une grande entreprise allemande avait déposé précédemment une demande de brevets qui bloquait les possibilités de produire la découverte de Levine. En outre, le fait que la découverte réelle était due à un savant juif encourageait les autorités allemandes à tout mettre en œuvre pour qu'elle soit revendiquée comme une réalisation aryenne. Dans ce nid de pillards, l'usage était d'enregistrer les découvertes faites par des juifs au nom de la race aryenne.

La revendication d'une découverte est une opération extrêmement complexe. Je savais qu'il était compliqué d'obtenir un brevet. Pour un inventeur, il n'était pas très difficile d'acquérir les droits qui lui permettaient

pendant un certain temps d'interdire à d'autres l'application industrielle de son invention. Un inventeur avait trouvé quelque chose de nouveau, qui n'existait pas avant. Un découvreur en revanche, qui avait trouvé une nouvelle substance à partir d'extraits de produits naturels comme des organes d'animaux, s'entendait dire fréquemment par les autorités qui délivraient les brevets que sa découverte n'avait rien d'une invention : le plus souvent, il ne pouvait revendiquer un brevet. Il nous fallait donc affronter chaque fois d'énormes obstacles bureaucratiques pour protéger nos découvertes et en même temps l'opération était indispensable puisque nous devions amortir nos gros investissements.

Notre obligation de nous défaire de notre filiale influença les négociations. Il allait de soi que nous vendrions l'affaire à un de nos gros clients, au salaud qui nous avait aussi piqué sous le nez et si prématurément les brevets de l'hormone masculine. S'ensuivirent les discussions les plus compliquées de ma vie professionnelle. Elles débouchèrent sur un accord qui nous permit de nous débarrasser de notre filiale pour trois fois rien mais grâce à ma roublardise, et ce fut une grande consolation, De Paauw put créer une société anonyme aux États-Unis, malgré la vive résistance du concurrent aryen, ce qui nous ouvrit un nouveau débouché pour nos produits. Et, en 1937, notre firme réussit à décrocher les brevets pour la substance que Levine et son équipe avaient découverte et à laquelle il donna finalement le nom de testostérone.

Toutes ces péripéties ne m'empêchaient pas de me faire un sang d'encre pour Aron qui semblait dans la neurasthénie. Il lui arrivait souvent de ne pas se présenter au travail, ou alors très en retard, et un jour, comme je l'entendais arriver à l'étage des bureaux de son pas traînant, je vins à sa rencontre pour lui sonner les cloches, au milieu du hall sur lequel donnent toutes les pièces réservées au personnel de bureau. En prenant soin d'être entendu de tous, je lui lançai vertement qu'un responsable ne pouvait se permettre d'en faire si peu avec une telle impudeur. Il me regarda vaguement, les yeux à moitié fermés, comme si ma tirade avait autant de poids que l'air expulsé par le soufflet de la verrerie. Il m'ignora et se traîna jusqu'à son bureau sans s'arrêter.

Il négligeait ses tâches, il signait à l'étranger des contrats qui ne devaient pas l'être, il ne menait pas à terme les procédures de licenciement, il ne respectait pas les accords conclus en conseil d'administration, tout ce qui était

sous sa responsabilité tournait mal. Même s'il n'avait jamais montré beaucoup d'enthousiasme pour notre entreprise, il avait toujours accompli ce que l'on attendait de lui par devoir, sans emballement, comme tout ce qu'il faisait. Il accumulait tant d'erreurs que je ne pouvais plus m'appuyer sur lui et je sentais que je perdais la maîtrise des affaires. Je réalisais que, par son attitude irresponsable, il était devenu une menace pour la firme. Ça ne pouvait pas durer, il fallait prendre le taureau par les cornes. Un après-midi, je me décidai à intervenir.

J'entrai sans frapper dans son cabinet de travail où je le trouvai assis à son bureau, regardant par la fenêtre qui donne sur la cour intérieure bourdonnante d'activité. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il tourna la tête d'un mouvement très lent et, quand il vit que c'était moi, il reprit sa position initiale. Je m'assis sur son bureau, près de lui, et je considérai sa silhouette recroquevillée, son visage blême. Difficile d'imaginer qu'il était mon frère jumeau. Le cheveu hirsute, le regard flou, la peau blanche, le visage boursoufflé, les joues bouffies qui trahissaient les excès d'alcool, les épaules voûtées et un corps mou tassé sur lui-même. On aurait dit Job sur son fumier. Seigneur Jésus ! ce qu'il avait l'air mal en point !

C'était mon frère, mon regretté frère jumeau, avec qui je partageais un passé dont il était évidemment inséparable, comme une troisième main, un troisième pied. Mon frère jumeau en avait toujours fait partie et il serait toujours avec moi, je ne me voyais pas vivre sans lui. Alors pourquoi avions-nous si peu de points communs, hormis les neuf mois passés dans la même matrice et notre jeunesse aux côtés de parents indifférents ? Soudain, un souvenir refit surface, celui d'un article que j'avais lu autrefois, que j'avais trouvé complètement idiot et décidé d'oublier comme une information sans intérêt. Il parlait d'un reportage consacré à un peuple d'Afrique-Occidentale, les Yorubas. Les habitants de cette contrée étaient persuadés que les jumeaux n'ont qu'une âme. Pensée profondément agaçante mais tenace. Le hasard avait voulu qu'Aron et moi soyons portés en même temps dans un œuf différent, et Aron avait été le premier à être poussé vers la sortie, il avait ouvert la voie et je m'étais glissé à sa suite pour entrer dans la vie. Mon frère et moi étions aussi différents que le jour et la nuit. Partager la même âme, quelle idée épouvantable ! Cela signifierait que nous formons un ensemble comme les deux faces d'une médaille, comme le négatif et le positif d'une photo. Ce qui expliquerait pourquoi je me suis développé comme je l'ai fait :

plein d'initiative, vif, efficace, tandis qu'Aron était ma voix intérieure, ma conscience silencieuse, le meilleur de moi-même. Il n'avait rien d'autre à faire que de voir les choses en noir et de souffrir puisqu'il savait que je faisais ce qu'il fallait pour moi, et pour lui par conséquent. Une âme pour deux corps.

Je me secouai pour chasser ces affreuses idées fixes. Nous ne faisons pas qu'un, évidemment. Il était mon frère jumeau, complètement coupé de la réalité, prisonnier d'une grande solitude, incapable par inertie de se libérer de son état dépressif. Il fallait que je m'en mêle, que je l'aide à se reprendre, à apporter sa modeste contribution au travail gigantesque qui nous attendait.

« Aron, dis-je, tu laisses tout aller à vau-l'eau, nous ne pouvons plus compter sur toi. Bon sang, que se passe-t-il ? »

Aron, qui continuait de regarder par la fenêtre, haussa un peu les épaules sans desserrer les lèvres.

« Aron », dis-je en haussant le ton cette fois, « s'il y a quelque chose qui cloche, ressaisis-toi et sors-toi toi-même de la merde. On a besoin de toi. »

Il tourna lentement la tête vers moi. Il articula sans sourciller : « Besoin de moi ? » Il ricana et poursuivit : « Oui, dans le rôle du rabat-joie de mon frère, je suis à la hauteur. Toutes ces saloperies de corvées indispensables qu'il faut bien s'appuyer. Un contact à établir par-ci, un entretien de licenciement par-là, mais qu'est-ce que ça change ? Un jean-foutre, un branleur de mouches, une cloche. Personne n'a besoin de moi. Pas ici, dans cette usine, et ailleurs pas davantage. Je n'ai aucun ressort. S'il fallait vraiment que je naisse, en imaginant que je naisse maintenant, ce ne serait pas dans cette région, et pas avec toi comme frère jumeau, ni dans cette horrible entreprise et surtout pas à une époque aussi abominable. »

Il prit son bout de crayon sur son bureau et reprit sa sempiternelle mastication.

« Doux Jésus, mon pauvre Aron », fis-je en me levant, et je me mis à arpenter la pièce, « comme tu es pessimiste ! Avec des pensées comme celles-là, tu t'enfonces dans la déprime. Oui, les temps sont durs. Mais nous avons la chance, quoi qu'il arrive, d'être pratiquement maîtres de nos existences. Fais quelque chose de ta vie. Prends conscience que nous sommes de sacrés veinards, fais le compte des bienfaits que tu reçois, donne-toi un coup de pied dans le cul, pars en voyage, le monde est vaste, il y a tant de régions où on signe des contrats, séduis une jolie femme, ce n'est pas ça qui

manque, et essaie de profiter un peu de ce que t'offre la vie ! »

Il demeura sans réaction.

« C'est toi-même qui l'as dit la dernière fois, continuai-je, il faut que tu te dégotas une fille. Un homme qui ne tire pas un coup régulièrement perd la boule.

— Tu fais trop ce que je ne fais pas suffisamment. » Pour la première fois, il me regardait droit dans les yeux. « J'ai cru d'abord que tu tiendrais compte de ce que je t'avais dit. J'ai eu l'illusion pendant quelques jours que mes paroles t'avaient redonné un peu de décence. Que j'avais au moins évité aux ouvrières de subir tes pratiques déplacées. Mais non, tu es et tu restes un cochon. »

Il baissa les yeux.

« C'est vrai, Aron, j'ai tenu compte de tes conseils, dis-je. Tu as vu juste. Je voudrais mieux me maîtriser, ne pas être le jouet de ces pulsions qui me tombent dessus comme une mauvaise fièvre. J'ai essayé mais en vain. Je deviens fou si je ne m'éclate pas de temps en temps. Je te jure, ces filles ne demandent que ça. Tu parles comme si j'étais un violeur sans morale mais tu te trompes. Oui, j'aime séduire, sentir physiquement que je suis capable de tomber les femmes. Que je peux toutes me les faire, qu'elles m'offrent leur corps, qu'elles rêvent de s'offrir. Ça me donne l'énergie de faire ce que je fais. Je veux dire mes tâches au sein de l'entreprise, je ne parle pas des dames. Non, ce ne sont pas les filles qui me donnent du souci, c'est toi. »

Aron regardait devant lui, l'œil sombre, puis il poussa un gros soupir et murmura d'une voix à peine audible : « Les femmes ne me font pas envie, je ne désire pas tout cela. Je n'ai pas la moindre idée de l'effet que ça fait. » Il frappa le bras de son fauteuil avec son bout de crayon, respira à fond et continua d'une voix claire : « Bon. Là, je t'ai tout dit. Tu vas pouvoir me mépriser comme tu ne l'as jamais fait. » Il posa son front contre la vitre de la fenêtre, il semblait complètement abattu.

Ses dernières paroles avaient mis au jour la détresse profonde dans laquelle mon frère était plongé depuis toujours. Je me rappelai ce que Levine avait dit au cours du dîner à propos des castrats dont le service trois pièces semblait en état de marche. L'indolence, l'absence d'agressivité d'Aron, son manque d'intérêt pour les femmes, je les interprétais de travers depuis le début. Depuis son enfance, mon frère était prisonnier d'un secret qu'il n'avait jamais pu révéler sous peine de subir les moqueries dédaigneuses de mon père et les

miennes. Quelle ironie ! Codirecteur de Farmacom, l'entreprise qui s'est attelée pendant plus de dix ans à découvrir des séries d'« hormones de l'âme », mon frère manquait de cette substance que Rafaël venait de découvrir. Aron souffrait depuis toujours d'une énorme carence en testostérone.

Je pris conscience que j'étais mal placé pour mettre mon frère au courant de mon diagnostic, il fallait quelqu'un qui puisse déterminer scientifiquement sa carence en hormones de la libido et convaincre ensuite mon frère de suivre une thérapie. Des injections régulières de la découverte de Levine pouvaient remédier à son manque de testostérone et faire de lui un être entreprenant, sexuellement actif et donc heureux. Ce serait merveilleux. Après sa guérison, nous pourrions enfin partager la responsabilité de l'entreprise, il deviendrait un véritable compagnon, mon alter ego.

Je m'en ouvris aussitôt à Rafaël. Les tests cliniques de l'hormone masculine allaient bon train. À la demande de Rafaël, on acheta tous les testicules de taureau disponibles aux Pays-Bas qu'on utiliserait pour développer plusieurs préparations. Il essaya aussi de se procurer un maximum d'urine masculine. Son objectif était d'imiter ce savant allemand qui, alors que tout le monde s'activait à découvrir la sécrétion, avait récolté quelques années plus tôt une énorme provision de liquide jaune recueilli chez les plus redoutables spécimens d'agressivité dont le pays voisin regorgeait : des jeunes SS d'une caserne de Berlin.

Sans lui dire qu'il s'agissait d'Aron, je décrivis à Rafaël ma rencontre avec un homme qui présentait les caractéristiques du castrat classique dont il avait fait le portrait lors de la soirée qu'il avait donnée chez lui et je lui demandai dans quelle clinique je pourrais envoyer ce malheureux pour le soumettre à un traitement fondé sur sa découverte. Il me conseilla un médecin de Nimègue, un praticien qui avait réalisé les premiers tests avec beaucoup d'enthousiasme et je réussis à persuader Aron de le consulter sans lui parler de la thérapie envisagée.

Mon frère jumeau prit le train sans conviction et se fit examiner par ce médecin à qui j'avais glissé au téléphone que mon frère souffrait vraisemblablement d'une carence en hormone de la virilité. En revenant de la consultation, Aron ne me dit rien de son entretien avec le praticien et je ne pus savoir s'il avait commencé un traitement. Les semaines suivantes, je l'observai de près, guettant fébrilement un changement d'humeur, un regain

d'énergie. Je gardais espoir parce qu'il se rendait à Nimègue deux fois par semaine, ce qui me faisait penser à des injections régulières. Il avait visiblement confiance en ce médecin mais ma patience fut mise à rude épreuve car je ne décelai aucun changement au cours des premières semaines. Sa morosité et son inertie étaient intactes et, après notre conversation, il s'était replié sur lui-même comme une huître : je me mis à douter de mon diagnostic et du remède miracle de Levine. Si Aron était traité à l'hormone de la libido, peut-être n'était-elle pas aussi extraordinaire que le professeur me l'avait fait croire ? À moins que la dose n'ait pas suffi ? Nous n'en étions qu'au début de nos recherches, nous étions loin de maîtriser le dosage, les unités-coq nécessaires pour obtenir les changements désirés chez l'être humain.

La prudence de Levine à propos du dosage pouvait être en cause ainsi que son refus de courir le moindre risque tant que le doute subsistait à propos des effets d'une substance administrée sur l'être humain. Ces dernières années, mon impatience quant à son rythme de travail avait suscité de vives discussions, envenimées par le fait que je lui reprochais de négliger l'aspect financier de la question. Après tout, nous avions investi des fortunes dans chaque découverte et chaque préparation. L'efficacité du produit sur l'être humain devait être démontrée dans les faits et seule la mise à disposition de la préparation en grandes quantités nous permettrait d'apprécier le pouvoir du remède et d'en connaître les éventuelles contre-indications. Mais Levine, toujours prudent, avait une peur bleue de se compromettre. Je trouvais équitable qu'après les énormes investissements financiers que nous avions consentis, il prenne des risques à son tour en passant à la vitesse supérieure. Mais les conseils qu'il donnait aux médecins quant au dosage à respecter étaient si mesurés qu'il faudrait attendre bien trop longtemps avant que l'on puisse tirer de véritables conclusions et commercialiser une préparation efficace. La rapidité, je l'ai déjà dit, et donc une extrême impatience sont mes grands traits de caractère. Et la colère, parce que la prudence de Rafaël montrait aussi qu'il plaçait sa chère réputation largement au-dessus de la santé de l'entreprise.

Après des semaines sans résultat probant, je pris le parti d'aller trouver personnellement le médecin d'Aron pour lui demander de m'éclairer. Il me reçut avec la même prévenance que de nombreuses relations de Levine m'avaient témoignée. Ces gens-là considéraient comme un honneur d'être de

ses intimes. Ils étaient bien conscients que nous fabriquions les préparations dont ils étaient les premiers dans le pays à pouvoir disposer. Cet avantage leur valait la réputation de médecins modernes bien plus compétents que leurs collègues moins chanceux.

Le docteur me reçut dans son cabinet en fin d'après-midi.

« En venant ici, j'ai pleinement confiance que vous ne direz pas un mot de ma visite », dis-je en guise de préambule. « Je préférerais que vous ne parliez pas à mon frère ni au professeur Levine de notre entretien. Aron me dit évidemment tout sur le traitement mais j'aimerais entendre de votre bouche si vous croyez en ses chances de guérison. »

Le toubib eut un sourire rassurant et me rappela qu'il était lié au secret professionnel, qu'il ne commettrait naturellement aucune indiscretion. Quand je lui demandai s'il était d'accord avec le diagnostic que je lui avais donné par téléphone à propos de mon frère, il fit oui de la tête.

« C'est exact », commença-t-il avec enthousiasme, malgré ce qu'il venait de déclarer à propos du secret professionnel, « votre frère semble être un cas typique de l'individu pauvre en hormones de la libido et qui a beaucoup souffert de ce manque toute sa vie, vous le savez mieux que personne. C'est une bénédiction que cette carence ait aujourd'hui son remède et il semble supporter convenablement le traitement à base de la toute nouvelle préparation. »

Je laissai échapper : « Mais rien ne change ! »

L'homme de l'art secoua prudemment la tête de gauche à droite et sourit doucement. « Comme vous le savez certainement, on me recommande d'augmenter les doses au compte-gouttes car la préparation en est encore au stade expérimental. Bien qu'aucun effet secondaire sérieux n'ait été observé dans la pratique, à ce stade, nous sommes tenus à une certaine prudence. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin ?

— Je connais suffisamment la prudence du professeur Levine, répondis-je, et bien entendu, je suis entièrement d'accord avec lui pour ne pas prendre de risques excessifs. Mais la morosité de mon frère et son inertie sont telles que je m'inquiète toujours, je crains qu'il ne se fasse du mal. Je donnerais cher pour que vous augmentiez les doses un peu plus rapidement afin de hâter sa guérison. Le professeur pêche souvent par un excès de vigilance. »

Le regard du médecin se troubla un peu. Il avait sans doute pensé que Levine et moi partagions le même point de vue.

« Imaginez un instant que vous passiez à la vitesse supérieure et que vous augmentiez sensiblement les doses de mon frère de manière à être le premier dans le pays à obtenir des résultats probants. Votre notoriété grandirait considérablement. Ce cas vous permettrait de publier des articles et d'acquérir peut-être une renommée internationale. »

Je flaire les hommes qui nourrissent en secret des ambitions, qui cherchent à se démarquer de leurs collègues, qui s'étiolent leur vie durant dans la moiteur de leur cabinet de consultation.

« Je vous en serais très reconnaissant et, en contrepartie, soyez assuré que Farmacom vous récompenserait en vous accordant d'être le tout premier à disposer de nos nouvelles préparations, avant qu'elles soient livrées à d'autres cabinets médicaux. »

Le médecin réfléchissait. Le cabinet était plongé dans le silence. J'attendais. Je puis me montrer patient si je sais que je n'attends pas en vain. Le médecin se redressa et répondit à mon attente : « Bien, je vais augmenter sensiblement les doses. À une seule condition : vous n'êtes peut-être pas lié au secret professionnel mais je compte que vous ne soufflerez mot de ce que nous avons dit à personne. »

Je me levai et lui serrai vigoureusement la main. « Bien sûr. Et je vous le promets, vous n'aurez pas à le regretter.

— Je l'espère. »

Il referma doucement la porte derrière moi.

Au cours des semaines suivantes, un certain changement se dessina dans le comportement de mon frère. Son pas devenait plus énergique, son regard plus clair. Il se mit à prendre part aux conversations, ce qu'il ne faisait jamais, il proposa de nouvelles pistes pour développer l'exportation, il répondait et prenait des initiatives pour améliorer la condition des ouvriers de l'usine. Je lui donnai carte blanche, heureux de ce changement, de voir que la découverte de Rafaël obtenait les effets annoncés.

Un beau jour, je fis venir Roosje dans mon bureau. Une fille bourrée de charme : jeune, de longs cheveux noirs légèrement ondulés, de grands yeux sombres, des lèvres pleines, des dents régulières d'un blanc immaculé, un corps bien proportionné, des seins menus et des mains comme des battoirs. Au début, elle avait repoussé mes avances avec des mouvements nerveux de la tête, des rictus de dégoût, et comme elle faisait bouger sans cesse ses grands doigts vigoureux, elle donnait l'impression d'exprimer par un étrange langage gestuel les paroles qu'elle avait en elle. Un remarquable ballet manuel. Elle considérait sûrement nos brefs rendez-vous sur mon cosy-corner comme des péripéties indispensables pour garantir la stabilité de son emploi. Je parlais de l'idée qu'elle prenait un certain plaisir à la façon passionnée dont j'avais l'habitude de la posséder. En tout cas, elle devait se sentir flattée de l'intérêt que je lui montrais. Après cette petite pause, brève mais réussie, comme je la raccompagnais à la porte de mon bureau, Aron, qui se rendait à son bureau, passa à cet instant précis. Il regarda Roosje qui baissa modestement les yeux et le salua d'une voix douce. Pour la première fois, je vis pétiller les yeux d'Aron. Quand je lui lançai un clin d'œil, il détourna la tête et se hâta de gagner son bureau.

Un beau jour, le curé demanda à me voir. C'était surprenant, nous avions eu notre entretien semestriel à peine trois mois plus tôt. Que me voulait-il ?

Le révérend me salua cordialement et s'assit à sa place habituelle sur le canapé. Il me regarda gentiment, tapota comme d'habitude ses longs doigts minces les uns contre les autres, comme s'il s'appliquait à étudier le rythme

de sa phrase.

« Monsieur De Paauw », dit-il, et il avala sa salive, « il faut que je vous parle d'une affaire délicate. » Il cherchait ses mots et son visage blême s'empourpra légèrement. « Je me sens comme un éléphant dans un magasin de porcelaines et je me suis creusé la cervelle avant de me prendre par la peau du cou pour vous rencontrer. Il n'y a pas pire poison que les mauvaises langues. Une de mes paroissiennes a vendu la mèche et ses révélations m'ont inquiété. »

Il se pencha en avant et me regarda avec insistance. Une de ces salopes avait-elle parlé ? Je me remis rapidement en mémoire les filles qui s'étaient données à moi ces derniers temps, sur ce divan, à la place même où le prêtre se tenait à présent. Et pendant que l'ecclésiastique continuait de marmonner pour retarder le moment où il en viendrait au fait, je me demandai comment j'allais me tirer de ce mauvais pas. Un don important à l'Église. Je ne pourrais pas trouver mieux.

Le curé respira profondément : cette fois, il paraissait décidé à jouer cartes sur table.

« Monsieur De Paauw, il semble qu'il s'agisse de pratiques fâcheuses qui auraient ces bâtiments pour théâtre. » Il n'avait pas osé me regarder pendant qu'il parlait. « Je me suis entretenu longuement de ceci avec cette paroissienne et je lui ai fait comprendre qu'une situation regrettable comme celle-là n'avait pu se présenter que si elle l'avait provoquée. Je connais suffisamment les adolescentes et je sais combien il est difficile pour un homme de résister aux efforts qu'elles déploient pour nous attirer charnellement. J'ignore si c'est vous ou votre frère qui est concerné, qui n'a pu se maîtriser. Vous êtes selon moi un père de famille et un époux heureux, ces excès doivent donc concerner votre frère. Je voudrais vous demander instamment de le chapitrer. Considérez cet entretien, je vous prie, comme l'avertissement d'un ami qui ne voudrait pas que votre entreprise rencontre des problèmes. »

Je repris mon souffle avec soulagement. Si j'avais bien compris, le cureton aimait aussi la bagatelle mais en toute discrétion, il n'avait pas l'intention de crier ces ragots sur tous les toits. Ignorait-il vraiment si ces rumeurs me visaient ou avait-il voulu m'épargner ? À ce moment, cela importait peu.

Je l'assurai que je réprimanderais mon frère jumeau et que ces inconvenances ne se reproduiraient pas. Laquelle des filles avait cafardé ? Je

ne me risquai pas à pousser plus loin mes investigations. Je clôturai l'entretien en le remerciant pour sa confiance et le raccompagnai. Je décidai de m'en tenir désormais aux filles consentantes. Et à Roosje. Car je n'avais rien à craindre de son côté, elle ne mettait pas les pieds à l'église. Elle aussi faisait partie du peuple qui, dans ces années tourmentées, sentait l'étau de la haine l'enserrer de plus en plus.

Pour l'heure, il n'était donc plus question de faire un don à la paroisse.

En février 1938, nous eûmes de longues discussions au conseil d'administration dont l'ordre du jour était surchargé : la construction du nouveau laboratoire sur le terrain acheté récemment, les répercussions de l'inquiétante prise de pouvoir de la grande crapule en Autriche sur nos échanges internationaux et le nouveau contrat de Levine qui devait expirer l'année suivante n'étaient que quelques-uns des points à aborder. Levine saisit l'occasion pour exiger une augmentation extravagante de son salaire déjà faramineux, un pourcentage excessif de la marge bénéficiaire et un surcroît d'influence sur la production des préparations. La tension entre les membres du conseil d'administration était grande, des paroles malveillantes émaillèrent les échanges. Je piquai une colère quand Levine nous reprocha vertement de ne pas accéder à ses désirs. Le professeur fut surpris et choqué d'entendre Aron se mêler à la discussion et lui jeter à la tête que si le contrat qui lui était proposé ne lui convenait pas, il était libre de quitter Farmacom. Je fus sans doute heureux qu'Aron prenne mon parti avec une telle détermination mais je devais éviter à tout prix que Levine ne plie bagage sans crier gare. Ces derniers temps, j'avais imaginé plus d'une fois que notre collaboration prendrait fin mais j'avais conscience aussi que Farmacom n'avait pas encore acquis un savoir-faire et un renom suffisants pour poursuivre son activité sans le savant.

Je craignais tous les jours que sa précieuse réserve de relations internationales lui permette de partir sans hésiter en emmenant Sari et ses cinq enfants pour lancer une kongsi à l'autre bout du monde avec l'une ou l'autre multinationale. Car rien ne garantit jamais que les étrangers expulsés de leur propre pays restent fidèles à la nation qui leur a fourni un travail et une reconnaissance officielle.

Lorsque les participants à la réunion eurent quitté la pièce, Aron resta assis, contrairement à son habitude. Je lui servis un verre de whisky, le remerciai

pour son intervention et lui fis remarquer que, moi aussi, j'attendais le jour où nous pourrions faire nos adieux au Prussien mais je lui recommandai de ne pas s'emballer parce qu'il nous faudrait patienter avant de pouvoir nous en séparer.

Puis je le regardai et lui demandai : « J'ai l'impression que le traitement que tu suis commence à porter ses fruits, je me trompe ? Tu parais bien plus dynamique, plus concerné. Je ne vois plus guère de traces de ton ancienne inertie, je ne reconnais plus le dépressif que tu étais. »

Aron but une gorgée de whisky. Il soupira.

« Il se passe quelque chose, c'est vrai », dit-il après un moment. « Cette terrible morosité, le sentiment que mon corps ne pouvait se mouvoir que dans la mélasse, oui, ça diminue. Et désormais, le matin, je me lève moins à contrecœur. »

Il poussa encore un soupir. Je me rappelle avec précision ce moment. Ce fut une conversation brève mais cruciale pour nos deux vies. Je n'aurais pas dû me laisser emporter par mon enthousiasme et j'aurais dû estimer à sa juste valeur l'avertissement que cachaient ses paroles. Mais cette pensée est aussi vaine que toutes celles qui me traversent l'esprit dans ma cage de fer.

« C'est comme si la thérapie agissait autant sur ta psyché que sur ton corps », dis-je.

Nos relations qui gagnaient lentement en familiarité étaient encore trop fragiles pour que je lui avoue que j'en savais bien plus sur son traitement.

« Peut-être que tout s'enchaîne, dit-il. La glande de l'âme, c'est comme ça que notre monarque prussien l'appelle, et pas par hasard. Il y a du changement, c'est vrai, Motke, et ça m'inquiète parfois. J'ai l'impression qu'un appétit s'éveille en moi, une force si grande qu'elle me domine facilement. Tu vois ce que je veux dire ? »

Je m'écriai : « Mais c'est extraordinaire ! C'est l'énergie virile. Aron, je te félicite. »

Tout heureux, je posai la main sur son épaule mais Aron me regardait toujours d'un œil inquiet. « Nous verrons, Motke », dit-il en se levant et en vidant son verre. Il eut un sourire embarrassé et quitta la pièce sans m'adresser un regard.

Le 11 mars 1938, il arriva ce que nous redoutions tous : le chancelier autrichien Schuschnigg démissionna et les nazis défilèrent en chantant dans les rues de Vienne où leur parti était jusqu'alors interdit. Je m'entretenais avec le ministre des Affaires économiques à La Haye quand j'appris la terrible nouvelle. Le moral dans les chaussettes, je retrouvai mon bureau. Je me rendais compte que nous devrions aussi renoncer à faire du commerce avec ce pays et j'appréhendais que la brute épaisse nous réserve une autre surprise.

En pénétrant dans le hall, je remarquai aussitôt que, là aussi, quelque chose ne tournait pas rond. L'atmosphère solennelle, le crépitement monotone des innombrables machines à écrire et le murmure feutré des comptables ou des secrétaires échangeant des informations professionnelles avaient cédé la place à une rumeur fiévreuse, contenue, et au brouhaha nerveux de membres du personnel rassemblés dans le corridor qui, à mon arrivée, se ruèrent dans les pièces où ils travaillaient en laissant la porte ouverte.

Dès qu'elle me vit, Agnès se précipita vers moi. Très posée d'ordinaire, elle était aux cent coups.

« Quelle chance que vous soyez là, monsieur Motke », balbutia-t-elle en regardant la porte du bureau d'Aron d'un air angoissé. « Il s'est passé une chose épouvantable, entrez vite, je vous prie. »

Elle me poussa dans mon bureau et, sitôt la porte fermée, elle éclata en sanglots.

« Votre frère, il nous en fait voir ! Il s'en est pris à Roosje, comme une bête. »

J'explosai : « Comment ! Aron ? »

Agnès me regarda craintivement et poursuivit : « Il m'a ordonné d'aller la chercher aux exportations. Ça m'a paru étrange, qu'est-ce qu'il lui veut à Roosje, je me suis dit. Mais soit, il est le patron, lui aussi, pas vrai ? Je suis donc allée la chercher et quand elle s'est trouvée à l'intérieur, je suis restée dans les parages parce que je n'étais pas très rassurée. »

J'ai dit plus d'une fois que ma fidèle assistante ne peut s'empêcher de

fouerrer son nez partout mais elle n'a jamais reconnu ouvertement sa curiosité.

« J'ai entendu votre frère qui criait d'une terrible voix grave que je ne lui connaissais pas : "Veux-tu venir ici !" Il y a eu un silence. Roosje a crié "Non !", puis j'ai entendu un bruit, comme une chaise qu'on renverse. Votre frère grognait, Roosje poussait des cris perçants, il y a eu une cascade de bruits sourds, j'avais l'impression qu'ils se battaient, qu'ils cassaient tout. Ensuite, j'ai entendu des bruits qui indiquaient qu'ils... enfin quoi, vous me comprenez... » Agnès rougit un peu, haussa les épaules. « Roosje continuait de crier "Non !", je ne savais plus à quel saint me vouer et j'ai appelé ceux du bureau à la rescousse. Mais personne n'osait intervenir, nous restions là, bras ballants, et votre frère poussait de temps en temps des hurlements. Au bout d'un moment, la porte s'est ouverte brusquement et Roosje est sortie en trombe. »

Elle avait baissé la voix au point que j'avais du mal à la comprendre : « Son tablier était en lambeaux, elle saignait, monsieur Motke, c'est le diable qui a pris possession de votre frère, c'est sûrement ça. Il l'a prise comme un monstre. » À présent, Agnès poussait de grands sanglots sonores. « Je ne savais que faire. Personne ne savait, monsieur Motke. »

J'étais affolé. Sacré nom de Dieu, qu'est-ce que ce minus avait bien pu fabriquer ! Il n'y a pas plus enragé qu'un ange qui vire au démon.

J'ai lancé à Agnès : « Il y a longtemps que ça s'est passé ? Où est Aron ? Où est Roosje ? »

Putain, il n'y avait pas une seconde à perdre ! C'était la catastrophe, tout simplement.

« Monsieur Aron n'a pas quitté son bureau », dit Agnès en regardant la porte avec effroi, comme si mon frère pouvait surgir dans mon bureau à tout instant. « Par moments, je l'entends encore beugler », murmura-t-elle, et elle se pencha vers moi comme si elle venait de prendre conscience que le monstre pouvait l'entendre. « Et Roosje, j'ai couru derrière elle. Je lui ai prêté mon manteau et je l'ai renvoyée chez elle. »

J'ai lâché : « Putain ! » Roosje, brutalisée, avait quitté l'usine sous les yeux du personnel de bureau au grand complet, elle allait débarquer en pleine hystérie chez ses parents pauvres comme Job : comme scénario, il n'y avait pas pire.

« Elle est partie depuis combien de temps ? Où habite-t-elle ? »

« De l'autre côté du chemin de fer, pas loin d'ici », répondit Agnès qui me

lança un regard angoissé. « Je ne pouvais tout de même pas la renvoyer aux exportations dans cet état, monsieur Motke ?

— Non, dis-je, tu ne pouvais pas. Écoute-moi bien, Agnès. Va retrouver Roosje immédiatement et débrouille-toi pour qu'elle revienne au bureau avec ses parents, du moins s'ils sont chez eux. Il faut que je lui parle, que je leur parle avant qu'ils entreprennent d'autres démarches. Rassure-les, dis-leur que je suis aussi désolé qu'eux de ce qui arrive et que je n'ai pas l'intention de faire comme si de rien n'était. Justice doit être faite. Mais pour ça, ils doivent venir me trouver. Je garantis qu'ils ne verront pas mon frère. Vas-y, là, tout de suite. Et ne dis pas un mot de cette histoire ici. »

Agnès tourna les talons, contente de quitter le bureau et de se rendre utile.

Je respirai profondément et m'installai à mon bureau pour mettre de l'ordre dans mes idées. Quel drame ! Aron avait fini par reprendre du poil de la bête et déjà il gâchait tout. Je me rappelai notre conversation, quinze jours auparavant. N'avait-il pas parlé de cette force énorme qui lui faisait peur ? C'était un signal que j'avais mal saisi. Comment avais-je pu me montrer aussi désinvolte, aussi étranger à son combat ?

Les nombreux témoins qui avaient assisté à l'explosion de testostérone d'Aron ne permettaient pas que l'on enterre simplement cette affaire. Tout portait à croire qu'avec cette overdose d'hormone de l'âme, c'est au cheval de Troie que nous avions ouvert la porte. Après ce viol sauvage, il était piégé comme un vieux rat. Je ne voyais pas comment l'en sortir, il avait agi sans aucune discrétion, avec une rare violence. Mon frère devait quitter les lieux avant que Roosje ne débarque avec ses parents.

J'entrai dans son bureau et reculai aussitôt. La pièce, d'ordinaire bien rangée, avait été ravagée. Les chaises renversées pêle-mêle sur le parquet, le tapis froissé couvert de débris dorés du vase Copier en ambre jaune que Rivka lui avait offert récemment pour son anniversaire, les classeurs et les papiers éparpillés sur le sol : tout indiquait que la lutte avait été acharnée. Et au milieu de cette grande pagaille, Aron, le pantalon sur les genoux, le visage plongé dans les plis du vêtement. Il me fit penser à un cachalot rejeté sur une plage sale. Mon frère poussait de longues plaintes sonores. Que faire ?

Je fermai soigneusement la porte, m'approchai de lui et me mis à genoux.

« Aron », lui dis-je doucement en lui posant une main dans le dos, « mets-toi debout, mon vieux, laisse-moi t'aider à remonter ton pantalon. »

Les plaintes d'Aron étaient devenues un hurlement désespéré, comme le

cri d'un loup annonçant à sa meute qu'il court un grand danger. Il me lança un regard absent. Il avait la tête couverte de traces de sang. Roosje avait dû se défendre bec et ongles. Il écarta ma main d'un mouvement brusque, ma présence semblait ranimer sa fureur.

« Toi et tes saloperies de glandes de l'âme ! C'est ça que tu veux que je devienne ? Tu y es arrivé, je suis un pauvre type, comme toi. Nous ne formons plus qu'un désormais, un seul salaud dans deux corps. »

J'essayai de remonter son pantalon mais il me repoussa de toutes ses forces. Il grogna : « Ne me touche pas, même du bout des doigts. » Déjà il se relevait de lui-même, il tira son pantalon en reniflant et en geignant, il boucla sa ceinture et s'assit par terre. Je versai un peu d'eau dans un verre que je lui présentai. Sans me regarder, il but une gorgée et tandis qu'il considérait un grand fragment doré du vase, il poursuivit en marmonnant d'une voix blanche, comme pour lui-même : « Je ne voulais pas, je ne voulais pas. J'ai résisté de toutes mes forces. » Il leva la tête et me regarda mais ses yeux ne me voyaient pas. « Elle avait peur de moi, une peur terrible. Non, pas de moi. Ce n'était pas moi. »

Alors qu'il prononçait ces derniers mots, sa voix enfla et il se dressa. Il ramassa le grand fragment de vase par terre et le brandit. Je me relevai et me dirigeai lentement vers la porte sans le quitter des yeux.

En pointant le débris dans ma direction, il cria : « C'était toi. C'était ta voix. Tu ne m'as pas quitté pendant que je m'occupais d'elle, tu riais, tu m'encourageais, tu étais dans ma tête. » Il lâcha le morceau de vase et se frappa le front des deux poings, comme pour en extirper son cerveau. « Dans mon corps. Tu m'as forcé, tu as pris ma place. Je ne voulais pas ! »

Il se laissa retomber sur le sol et se cogna la tête contre les lames du parquet sans cesser de crier.

Je compris qu'il valait mieux que je m'ôte de sa vue. Ce n'est pas moi qui pouvais le calmer, au contraire, j'étais le soufflet qui attisait son feu intérieur. Je quittai doucement la pièce, fermai la porte à clef et me dépêchai de gagner mon bureau. Je téléphonai à Rivka qui était heureusement chez nous et, sans entrer dans les détails, je lui dis qu'Aron était très mal embarqué.

« Préviens notre médecin et demande-lui d'apporter au bureau une grande quantité de calmant à effet rapide. C'est une urgence. Et viens aussi, si tu veux bien. »

Dès qu'Aron serait suffisamment dans les vapes, Rivka pourrait le faire

reconduire chez lui avec l'aide du médecin pour que je puisse parler à Roosje et à ses parents en toute tranquillité. Dans mon bureau, je pris la carafe et me versai un peu d'eau, m'installai à ma table de travail et réfléchis à ce qu'il me restait à faire.

Agnès revint bredouille : Roosje n'était pas chez elle. Elle n'avait trouvé que sa maman qui s'était effrayée de voir la secrétaire de direction venir chercher sa fille dans sa mesure. Méfiante, la femme avait voulu savoir ce que sa fille avait pu fabriquer. Agnès était restée dans le vague avant de s'éclipser.

Elle me regarda d'un air soucieux tandis que mon affolement augmentait. Où cette fille avait-elle été se fourrer ? Se serait-elle rendue tout de suite à la police ? Ça me parut peu probable, je savais qu'une fille aussi délicate que Roosje n'élèverait pas un scandale comme celui-là au grand jour. Elle s'était peut-être cachée dans un coin retiré. À moins que, à Dieu ne plaise, elle soit allée voir une amie.

Je tambourinai des doigts sur le bureau. Si le personnel administratif au complet n'avait pas été témoin de la fuite spectaculaire de Roosje, j'aurais pu tenter d'étouffer l'affaire. La fille aurait consenti à ne rien dire moyennant une coquette somme d'argent, mais comme toute l'équipe des bureaux avait vu sa détresse, le coup était trop risqué. Dieu est seul à connaître le secret d'un seul individu, un secret partagé par deux personnes n'en est plus un. Il ne restait plus qu'à sacrifier mon frère avant qu'il ne m'entraîne dans sa chute. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Oui, j'irais me présenter à la police pour parler de l'affaire. Quant à Aron, je ferais tout pour sauver ce qui pouvait l'être sans jeter le discrédit sur moi-même, ni sur notre première véritable découverte.

J'étais à peine entré dans le bureau de police que le courage m'a abandonné. Le brigadier apathique assis derrière un bureau que sa taille immense faisait ressembler à une table pour enfant était en train d'écrire, deux petites formes étaient assises en face de lui. Je reconnus la mince silhouette recroquevillée de Roosje, frissonnante dans le manteau d'Agnès, dont les doigts des mains larges comme des battoirs, plus nerveuses que jamais, s'agitaient comme sur un clavier de machine à écrire. Et assise à côté d'elle, Dieu du ciel, dans toute sa gloire, Bertha, la diablesse. Tu parles d'une

tuile ! Que la douce Roosje soit tombée précisément sur cette salope, c'était un comble. La tentation me vint de décamper mais Bertha leva la tête et me vit. Elle tendit brusquement le menton et poussa Roosje en disant : « Il est là, ton type. » Puis elle s'adressa à moi avec une pointe de triomphe dans la voix : « Te v'là comme un matou qu'aurait plus de couilles, petit youpin à la con. »

Roosje se fit toute petite et le brigadier leva la tête. Il se mit debout et quitta son bureau en faisant signe à Bertha de se calmer.

« Monsieur De Paauw », commença-t-il en s'avançant vers moi, la main tendue, « c'est bien que vous soyez venu, je voulais précisément envoyer deux de mes gars à l'usine pour faire le point. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Il montrait les chaises de son bureau et réalisa soudain qu'elles étaient occupées. « Mesdemoiselles, fit-il, j'en sais suffisamment pour l'instant, vous pouvez disposer. On vous tiendra au courant. »

Je vis Bertha se dresser sur ses ergots. Elle regarda le gros lard d'un air indigné et s'écria : « On ne le met pas tout de suite en cabane, le youpin ? Il ne va tout de même pas nous jouer son petit numéro ici, dans ce bureau, alors qu'il n'est pas capable de garder sa volière fermée ? »

Le rouge montait aux joues du brigadier qui reprit la harpie : « Ce n'est pas une façon de s'adresser à M. De Paauw, fichez-moi le camp ! »

Roosje passa devant moi sans un regard et se hâta vers la sortie, Bertha souleva lentement son gros derrière, adopta une démarche noble pour passer devant moi, me toisa avec suffisance et dit : « C'est vrai, on allait l'oublier : les molosses ne se mordent pas entre eux ! »

Je la regardai droit dans les yeux et lui dis : « Inutile de te montrer encore à l'usine. Nous n'avons pas besoin de gens qui critiquent le directeur. Et je ne parle pas de toutes les saletés que tu répands partout, tu ferais passer ton père à la trappe ! »

Rouge comme un dindon, Bertha sortit à grandes enjambées revanchardes en hurlant : « Va te faire voir par les Grecs ! » Elle disparut, repassa la tête par la porte et lança au brigadier : « Il te racontera tout ce qu'il voudra, il ment comme un arracheur de dents. »

Au milieu du silence qui suivit, j'allai m'asseoir. Le brigadier soupira.

« Monsieur De Paauw, j'irai droit au but. La situation est très grave. Même s'il n'y a qu'une part de vérité dans les calomnies que je viens d'entendre, la

rumeur est lancée, c'est moi qui vous le dis. Là, je ne peux pas fermer les yeux. Ce gros tas, cette fleur de bitume a manifestement un compte à régler avec vous et je ne prendrai pas ce qu'elle m'a dit pour argent comptant. »

Tout en parlant, il déchira soigneusement un feuillet parmi tous ceux qui étaient entassés devant lui et me regarda d'un air triomphant. Il se leva, ouvrit la main et laissa tomber en pluie les petits morceaux dans la poubelle. Puis il se frotta les mains, comme pour les débarrasser des mots sales qu'il avait confiés au papier. Il se rassit et continua : « Mais cette fille sans histoires qui a été sautée sauvagement, on ne peut pas faire autrement, ça relève de la justice, il n'y a pas de doute. Votre frère ne peut échapper au châtement. »

Je m'imprégnai de ses paroles. Si je comprenais bien où ce fayot voulait en venir avec son récit plein d'emphase, il venait de me dire, sans que je lui aie rien expliqué, qu'il était disposé à adopter la stratégie que j'avais échafaudée en cours de route. À présent, il ne restait plus dans sa poubelle que des miettes du rapport détaillé que la grosse Bertha avait dû faire de nos galipettes sur mon divan mais sans préciser qu'elle était parfaitement consentante. Seule la plainte de Roosje était maintenue. Désormais, toute la question était de savoir si la mignonne, traumatisée, s'était contentée d'évoquer le viol de cet après-midi ou si elle avait raconté que j'avais fricoté avec elle sans qu'elle soit vraiment consentante, contrairement à Bertha.

Le brigadier ne me laissa pas longtemps dans l'incertitude. « Cette grue a essayé de faire dire à cette pauvre fille que vous vous seriez permis vous aussi des privautés à son égard mais la victime même ne m'a donné aucune raison de croire cette version des faits. »

Je réprimai un soupir de soulagement. J'eus l'impression de passer par le chas de l'aiguille. Pour Aron, il me restait à sauver ce qui pouvait l'être, sans faire à l'invention de Rafaël une publicité si néfaste que nous devrions renoncer à produire les préparations à la testostérone.

J'expliquai à l'agent que mon frère avait toujours été une page vierge, un garçon honorablement connu. Ces derniers mois, victime d'une dépression sévère, Aron s'était procuré toutes sortes de médicaments, il avait avalé un cocktail empoisonné qui l'avait plongé dans cette folie furieuse. Un médecin pourrait confirmer ma déclaration et constater que mon frère était devenu temporairement irresponsable. Le brigadier parut satisfait de boucler l'affaire de cette façon. Nous fûmes d'accord pour qu'Aron se présente au bureau de police le lendemain afin d'éviter la honte d'une arrestation dans l'enceinte de

l'entreprise ou à son domicile, ce qui ferait jaser. Je remerciai l'agent de sa compréhension et j'ajoutai que si, à l'avenir, je pouvais lui être d'un quelconque secours, il trouverait toujours ma porte ouverte.

Dehors, je respirai l'air frais du soir à pleins poumons. Peiné de savoir que mon frère allait passer quelque temps derrière les barreaux et un peu soulagé, en même temps, par la tournure qu'avait prise cette conversation.

Les jours qui suivirent cette journée noire, je remuai ciel et terre pour sauver ma peau et la réputation de l'entreprise.

Après l'issue heureuse de ma visite à la police, je regagnai l'usine où l'équipe du soir s'était réunie. Pour couper court aux rumeurs, je rassemblai les contremaîtres pour leur dire en deux mots ce qui s'était passé. Ces dames et ces messieurs furent bouleversés. Aron était aimé du personnel et, comme Agnès, personne n'imaginait que cette bonne pâte tristounette se soit rendue coupable d'une telle agression. Je leur annonçai que les autorités étaient averties et que mon frère se présenterait dès le lendemain au bureau de police. Il n'échapperait pas à la justice. Je leur demandai d'en informer le personnel et de ne tolérer aucun commérage à ce propos dans l'entreprise. Ensuite, je filai chez Aron où je trouvai le médecin et une Rivka défaite. Le docteur avait commencé par administrer une bonne dose de calmant à mon frère et comme la piqûre semblait inefficace, il lui avait fait prendre un somnifère. Aron gisait maintenant dans son lit tel un cadavre, libéré pour un moment des tourments de son âme. Pas plus le docteur que Rivka ne comprenaient comment mon mollasson de frère avait pu se muer en brute et s'en prendre à cette fille que toute l'usine considérait comme une personne aimable et plutôt terne. Je leur parlai aussi du cocktail de médicaments qu'Aron aurait ingurgité pour vaincre sa dépression mais le praticien se montra très sceptique parce que mon frère ne l'avait jamais consulté au cours de l'année.

Il demanda d'un air méfiant : « C'était quoi, ces remèdes ? »

Quand je lui assurai que je l'ignorais, le praticien, scrupuleux, remarqua qu'ils devaient être emballés dans de petites boîtes, elles nous apprendraient le nom du médicament ingéré par mon frère. Je lui précisai que j'avais déjà cherché vainement ces emballages dans son bureau, où s'était déroulé le drame, et dans ces murs, chez Aron. Mais ce médecin était coriace. Comme un chien de chasse qui ne lâche pas sa proie, il me demanda le nom du ou des médecins qui avaient fourni des médicaments à mon frère. Je lui promis de faire l'impossible pour trouver ces noms et réussis enfin à le pousser vers la sortie. L'obsédé était bien décidé à revoir son patient dès le lendemain avant

qu'on le mette sous les verrous. Autrement dit, il fallait que je fasse partir Aron avant que le pitbull montre le bout de son museau. Je n'osais imaginer les conséquences si jamais quelqu'un apprenait ce qui s'était vraiment passé. Je remerciai chaleureusement le médecin et j'avais à peine refermé la porte avec un soupir de soulagement que Rivka voulut en savoir davantage.

« Mon Dieu, Motke, que se passe-t-il ? » dit-elle en me regardant avec un mélange de méfiance et d'inquiétude. « Aron qui viole une fille ! Il n'y a pas plus inoffensif. Il ne ferait jamais ça, hein ? Qu'est-ce qui lui prend ? Et cette histoire de médicaments, où as-tu été la chercher ? Vous lui avez fait prendre je ne sais quelle saloperie. Ce ne serait pas cette nouvelle préparation qui vous donne tant de travail ? Il est donc bourré de la testostérone de Rafaël ? Aron est un de vos lapins de laboratoire ? Rafaël l'aurait pris comme cobaye ? Dis-moi que je me trompe ! »

Ce fut un des moments où je me maudis d'avoir épousé une femme intelligente à qui on ne la fait pas. Je lui demandai de nous préparer du thé et m'installai en face d'elle à la table de la cuisine.

« Rivka, je vais te parler en toute confiance, je sais que ces informations ne risquent rien avec toi. Que tu n'en parleras à personne. Tu m'obliges à jouer cartes sur table, tes questions montrent que tu n'es pas loin de la vérité. Rafaël n'a rien à voir là-dedans. Il n'est au courant de rien et il doit le rester. Un médecin a procuré le médicament à Aron parce que tout indiquait que son corps ne fabriquait pas assez de testostérone et qu'il en souffrait beaucoup. Il y a eu un problème de dosage. J'ai poussé le médecin à augmenter plus rapidement la dose parce qu'Aron n'allait vraiment pas bien. Mais comme il est évident que mon frère a reçu des doses plus importantes que celles autorisées par Rafaël, c'est la catastrophe.

— Aron et Roosje sont donc les victimes de votre merveilleuse découverte ? Et de ta sempiternelle impatience ? Seigneur Jésus ! Pourquoi faut-il que tu imposes toujours ta volonté ? Pourquoi ne peux-tu admettre que d'autres sont peut-être plus qualifiés que toi ? »

Rivka se mit debout et saisit sur l'évier une éponge avec laquelle elle essuya la table pour la seconde fois.

J'avouai : « Tu as raison, je pensais vraiment rendre service à Aron. J'ai bien conscience de m'être trompé. Mais si cette affaire s'ébruite, c'est la fin de l'entreprise. Une catastrophe, pour moi et pour nous, mais surtout pour les centaines de travailleurs qui perdront leur emploi et seront réduits à la

mendicité. Dans leur intérêt, Rivka, ne dis rien de tout ceci. Quant à Aron, je ferai tout pour limiter le scandale.

— Et Roosje ? demanda-t-elle. La pauvre enfant, que vas-tu faire pour elle ?

— Je la secourrai par tous les moyens, je t'assure.

— Dis-moi, Motke », fit-elle sèchement, l'œil froid, « donne-moi une bonne raison de te protéger. J'élève nos quatre filles, je gère ton ménage, mais ça s'arrête là. Ces dernières années, c'est bien tout ce qui nous unit. Pourquoi te protégerais-je ? »

Elle avait prononcé cette phrase avec un détachement qui me glaça.

Je répondis doucement : « Tu n'es pas la seule à souffrir de la distance qui nous sépare. Moi aussi, je voudrais retrouver notre solidarité d'autrefois. Mon Dieu ! Comment avons-nous pu nous éloigner l'un de l'autre ? »

Rivka se rassit, fixa tristement le fond de sa tasse de thé qu'elle remua avec sa petite cuiller, puis elle leva les yeux et me considéra gravement. « Tu es très loin, dit-elle. J'ai parfois le sentiment que nous vivons sur deux continents qui ont dérivé séparément. Une grande étendue d'eau torrentueuse nous sépare et nous empêche de nous retrouver. De temps en temps, je t'aperçois fugitivement, tu pérores sur ton iceberg. Je me dis souvent que derrière ce gaillard arrogant se cache sans doute encore celui qui m'a séduite un jour. Ce beau gosse que j'ai épousé parce que mon père l'exigeait, pour épargner un scandale à la famille. Et même si personne ne m'a jamais demandé si j'avais envie de t'épouser, ce mariage m'a procuré beaucoup de bonheur. Où est passé ce Motke, l'homme qui m'a fait voir l'Amstel la nuit, qui a déployé tout son charme pour me séduire et m'a fait éprouver que rien n'est plus beau que de ne faire qu'un. Où est passé cet homme ? Il me manque. »

Je pense que j'éprouvai pour elle une sorte de pitié, elle semblait si profondément triste, si seule. Je me levai, m'agenouillai contre sa chaise et la pris dans mes bras. Son corps se tendit d'abord, comme pour s'armer contre moi, mais elle finit par poser sa tête contre mon épaule.

« Je suis désolé, chérie », dis-je en lui caressant la jambe. « Tu n'as pas mérité ça. Le garçon devant qui tu as rendu les armes, enfin... qui t'a fait rendre les armes », et en prononçant ces mots, je ris sous cape, « il est toujours là, vraiment. Tiens, sens. »

Je pris sa main que je posai sur mon cœur. « Il est encore là. Seulement, il

ne peut plus se montrer autant qu'il le voudrait. Il doit se ressaisir, il a de grosses responsabilités, il est sous pression, tant de personnes dépendent de lui ! S'il affichait toute sa franchise, toute sa vulnérabilité, il se ferait dévorer par les loups en moins de deux. Il doit se durcir, il doit se battre, sinon ils nous mangeront tout crus, moi, toi et les filles. »

Rivka leva la tête et fit non. « Motke, je ne te crois pas. Tu veux dire simplement que tu ne pourrais pas vivre dans l'humilité. Pour survivre, à t'entendre, il faut se battre, soumettre les autres ou distribuer des coups. Je ne te crois pas et je ne veux pas te croire. La plus grande force que nous possédions, c'est de donner de l'amour et de comprendre les autres. »

Je pris son visage entre mes mains. « Tu es une femme, Rivka, c'est comme ça que tu ressens spontanément les choses. Tu es au nid avec nos filles et par ton exemple tu montres ce qu'est l'amour. Et moi je suis hors du nid, dans la nature où hurlent les hyènes à l'affût. Je fais le guet à l'entrée de la tanière et j'empêche les animaux de vous dévorer. C'est la tâche de l'homme, du garçon devant qui tu as rendu les armes.

— Je crois que tout peut changer, insista-t-elle. Je veux que cela change, je ne peux pas me résigner. Nous pouvons veiller ensemble à l'entrée de la tanière et montrer tous les deux que l'on peut aborder le monde avec amour et douceur. »

On s'est regardés comme si on se voyait pour la première fois. Un sourire tendre effaça lentement l'expression grave de son regard et je lui rendis son sourire. Avec une lenteur extrême, dans un ralenti presque douloureux, nos têtes se sont penchées l'une vers l'autre et nous nous sommes embrassés longtemps, passionnément. Rivka a collé son corps contre moi et, sans que nos lèvres se quittent, je l'ai emmenée dans la chambre où j'étais sûr de trouver le lit d'appoint. Aron se reposait dans la pièce d'à côté, loin de se douter qu'il vivait sa dernière nuit de liberté, et c'est dans la maison de mon frère, la maison de l'accusé, que je fis l'amour avec ma femme. Ce fut le plus beau moment que j'aie vécu avec elle, que j'aie jamais vécu avec une femme.

Cette nuit-là, après que mon frère jumeau eut encaissé cette explosion de testostérone, au moment où ma vie professionnelle et le sort de mon entreprise ne tenaient plus qu'à un fil, en ces heures cruelles et vertigineuses, ma semence pénétra dans un ovule de Rivka et Ezra fut conçu, mon fils unique, mon benjamin.

Il faisait sombre encore mais le jour s'annonçait déjà, maussade et froid, quand je raccompagnai Rivka à la maison. Nous avons marché en silence dans les rues désertes, froides et humides, encore remplis des heures où nous nous étions sentis plus proches que jamais. Lorsque Rivka me quitta en m'embrassant devant notre porte, elle me dit : « Je l'ai senti de nouveau proche de moi, ce garçon devant qui j'avais rendu les armes autrefois. J'ignore comment les choses vont tourner, pour moi comme pour lui, mais c'est merveilleux de savoir qu'il est toujours là, sous cette carapace. »

Elle referma doucement la porte et je revins rapidement chez Aron. Je pris une douche, préparai du café et entrepris de rassembler sur l'évier les verres de whisky éventé, les cendriers pleins, les assiettes sales qui traînaient partout. Puis je me dirigeai à pas comptés vers la chambre d'Aron. Il était dans son lit, il avait rabattu une couverture sur lui. Les yeux grands ouverts, il fixait le plafond et le bruit de la porte ne le fit pas réagir. À la cuisine, je lui servis du café et revins dans la chambre. Je m'assis au bord du lit et lui tendis la tasse. Il se redressa lentement, comme si chaque mouvement lui coûtait une peine infinie, il avala quelques gorgées de café et me rendit le gobelet.

Je lui demandai : « Comment vas-tu, mon vieux ? »

Il me regarda, les yeux mi-clos, mais j'avais l'impression qu'il ne me voyait pas. Il était ailleurs, j'imaginai qu'il errait dans les ténèbres de mornes enfers que devait peupler une ribambelle de démons.

J'aurais aimé rester toute la matinée à son chevet en attendant qu'il sorte de ce royaume des ombres et se fasse doucement à l'idée que ce retour serait momentanément son dernier réveil en liberté. Mais je n'en étais pas là. Il fallait ramener mon frère à son bureau avant le retour du pitbull.

« Aron », dis-je prudemment, inquiet de l'effet qu'allait produire la nouvelle car la brute risquait de se réveiller, « j'ai parlé à la police hier. Roosje était là et je me suis exprimé comme un ténor du barreau. Le brigadier n'était pas hostile mais il y a eu un tel charivari que nous n'avons pu étouffer l'affaire. Tu devras te présenter au bureau de police. »

Aron releva la tête. Il avait la voix rauque, comme si les hurlements de la

veille avaient abîmé ses cordes vocales. « Ils vont venir me chercher ?

— Non », dis-je d'une voix douce, « j'ai promis de t'y conduire. Mais je vais me débrouiller pour t'avoir le meilleur des avocats.

— Pas question », dit-il d'un ton péremptoire. « Je ne veux pas d'avocat. J'ai mérité la peine la plus sévère. Je la purgerai. Il n'y a rien à nier et je n'ai aucune circonstance atténuante. »

Il s'apprêtait à se lever mais je lui fis gentiment signe de ne pas bouger. J'aurais aimé le persuader qu'il avait droit à être défendu, qu'il ne pouvait se priver de cette chance mais il m'avait répliqué avec une telle violence que je n'osai pas insister. Il fallait pourtant que je règle des questions urgentes.

« Nous avons encore quelques affaires à discuter avant d'y aller, Aron, dis-je. Pour ce qui concerne le médecin qui t'a fait ces piqûres, je crains que cette substance t'ait fait perdre la tête.

— C'est sûrement ça », dit Aron qui commença à replier la couverture à gestes lents. Quand il reprit la parole, sa voix rauque rendait ses paroles à peine compréhensibles : « Je vois bien que les découvertes divines du professeur recèlent des pouvoirs sataniques. Vous allez continuer à produire ce truc de merde ?

— Nous devons évidemment y réfléchir. Il y a eu un dysfonctionnement épouvantable dont tu as été la victime. » J'ajoutai précipitamment : « Toi et Roosje, naturellement », parce que Aron allait me couper la parole. Je continuai : « Mais si l'on apprend que tu as pris ce médicament, ça va barder. Et le médecin, c'est vrai, t'a administré une dose trop forte, mais je donnerais n'importe quoi pour que tu l'épargnes. Hier, j'ai fait courir le bruit que tu avais mélangé plusieurs médicaments de ta propre initiative pour combattre ta dépression, et que ça a mal tourné.

— Tu n'es qu'un rat, Motke », dit Aron et il me lança pour la première fois un coup d'œil en plissant les yeux. « Tu es le pire des salauds que je connaisse. J'ai honte d'être ton frère. Je parie tout ce que tu veux que tu les as à zéro, pas à cause de ce que j'ai fait subir à cette pauvre fille, pas davantage parce que je vais faire de la taule, mais parce que tu as la frousse que ça fasse resurgir tes conneries, pas vrai ? »

Je le regardai droit dans les yeux, il en fit autant. Un bras de fer, rien de moins. J'éprouvai toutes les peines du monde à ne pas détourner les yeux. Le regard fixe d'Aron me transperçait de part en part. On dit qu'un regard peut tuer. La douleur que me causait le sien était insupportable. Je finis par céder

et regardai mes pieds en songeant qu'Aron ne savait pas à quel point j'étais responsable de son malheur. J'hésitai à jouer cartes sur table mais, avant même que j'aie tranché, il reprit la parole :

« Ce ne serait que justice que l'on sache comment tu as abusé de ta force. J'ai commis une seule faute épouvantable et je veux expier ce crime. Mais toi, tu multiplies les coups bas avec un tel raffinement que les victimes mêmes n'ont pas conscience qu'elles sont innocentes. Je te connais depuis assez longtemps pour imaginer comment tu parviens à faire croire à ces filles qu'elles sont complices de ce que tu fricotes avec elles. »

Je voulus l'interrompre pour le supplier de ne pas en parler en public dans l'intérêt de l'entreprise. Il me colla une main sur la bouche et continua : « Maintenant, tu veux me convaincre que je n'ai pas le droit de mettre Farmacom en péril. Que tout révéler, ce serait la ruine de ton château de cartes, tout le monde se retrouverait sur le pavé. Tu t'y entends pour mettre toujours en avant l'intérêt supérieur qu'il faut prétendument servir, ça te permet de mener tranquillement ta petite vie de débauché. Mais tu vas cesser de te payer ma tête, Motke. Il n'y en a que pour toi. Tu es le centre de ton royaume céleste et tout ce qui t'entoure doit servir tes intérêts. »

Il se tut un instant avant de reprendre : « Mais j'y vois clair, désormais. Je ne me soumettrai plus jamais à toi. Je pourrais crier sur tous les toits ce que tu as goupillé, tu irais en prison avec moi. Mais non, je n'ai pas envie d'être ton voisin derrière les barreaux, je veux m'éloigner de toi le plus possible. Je ne dirai rien de tes combines, mais pas pour t'épargner, tu ne le mérites pas. Si je me tais, c'est que je suis autant coupable que toi de tes faux pas. Tu as fait ce qui te chantait, sous mes yeux, pendant toutes ces années, et je ne m'y suis jamais opposé. Je n'étais qu'un des nombreux poltrons qui peuplent la terre. Grâce à des gens comme moi, des types comme toi peuvent se permettre toutes les magouilles qu'ils veulent. Le trouillard qui la ferme ne vaut pas mieux que celui qui fait le mal.

« Je vais en prison, je ne nierai rien, je ne participerai à aucune enquête et je purgerai la peine la plus lourde. Et tu es le seul à savoir que je ne paie pas seulement mes turpitudes mais les tiennes aussi. Je ne ferai ça qu'à une condition, et tu as intérêt à retenir ce que je te dis. Il faut que tu renonces à tes combines. Que ce soit dans ma cellule ou plus tard, à l'air libre, si j'ai vent de quoi que ce soit qui indique que tu te tapes toujours les filles de l'usine, j'irai jusqu'au bout pour vous écraser, toi et ta putain d'entreprise. Et crois-moi, je

ferai tout pour savoir si tu touches un seul cheveu d'une innocente petite avec tes sales pattes. Je veux que tu jures sur la tombe de nos parents sans cœur et sur la bonté de ta Rivka qu'à partir d'aujourd'hui tu ne toucheras plus aucune des filles qui travaillent à l'usine. »

Ses paroles semblaient venir de très loin. Je le regardai et prononçai après un moment : « Je le jure, sur la tombe de nos parents sans cœur et sur la bonté de ma femme. »

Aron opina et se leva péniblement. Je lui tendis la main pour l'aider mais il la repoussa. « Encore ceci, Motke », dit-il en déboutonnant sa chemise chiffonnée, « dès demain, je ne veux plus avoir affaire à toi. Tu n'es plus mon frère. Quand j'aurai purgé ma peine, je ne remettrai plus les pieds dans ce trou à rats. Et débrouille-toi pour que Roosje ne manque de rien. À présent, je vais prendre une douche, puis tu pourras m'accompagner et nous serons devenus des hommes qui n'ont plus de frère et qui ne sont plus frères. »

Sans me faire l'aumône d'un regard, il disparut dans la salle de bains.

Après avoir accompagné Aron à la police où il était entré sans me dire au revoir, je regagnai aussitôt l'entreprise. Ce n'était pas le moment de m'arrêter aux événements de la matinée, le bateau était en perdition, la coque éventrée.

J'appelai d'abord le médecin de Nimègue pour le mettre au courant. Comme il s'affolait, je le calmai en l'assurant que rien ne filtrerait de la dose excessive d'hormone de l'âme administrée à Aron. J'insistai pour qu'il n'en parle sous aucun prétexte au professeur Levine. Il sembla rassuré. Le charlatan s'était sans doute senti obligé d'informer le professeur dans l'intérêt de la science tout en redoutant sa colère. Mon interdiction le libérait de ce devoir. Il est stupéfiant de voir comme les êtres humains sont prêts à se soumettre. Rares sont les personnes qui aient la force de refuser la tyrannie et de préserver leur indépendance.

Je raccrochai le téléphone et demandai à Agnès de rassembler dans le hall le personnel de bureau qui avait assisté la veille à la fuite de Roosje et qui avait entendu les hurlements inhumains de mon frère. Je leur fis un petit laïus pour excuser Aron de cette faute causée par un cocktail de médicaments et pour leur expliquer qu'il était en état d'arrestation en attendant de connaître son châtiment. Je leur dis aussi que mon frère était bourrelé de remords et qu'il ferait tout pour réparer cet affreux incident. Je les renvoyai tous à leur travail, non sans avoir précisé que cette affaire était close et que je ne tolérerais plus aucun commérage. Je leur demandai de tout faire pour couper court aux ragots qui circulaient à l'extérieur de l'entreprise.

« Farmacom appartient à nous tous, dis-je pour conclure, la mauvaise réputation, les calomnies qui touchent notre entreprise vous frappent aussi durement que notre famille. Salir notre entreprise, c'est vous souiller vous-mêmes. J'espère et je crois qu'en unissant nos forces, nous pourrons effacer rapidement cette tache sur le blason jusqu'ici immaculé de Farmacom. Je vous remercie du fond du cœur. »

Le personnel en blouse blanche applaudit mollement, murmura un peu avant de rejoindre les bureaux.

Je regagnai alors mon cabinet de travail et demandai une tasse de café à

Agnès dans l'espoir de chasser ma fatigue. Les propos d'Aron avaient jeté un froid qui m'ôtait toute envie d'agir. J'eus un moment la tentation de tout envoyer promener, de laisser tomber cette foutue usine, Levine, mes enfants et même ma « merveilleuse épouse » et de m'enfuir à toutes jambes. Quel effet ça me ferait de quitter ce maudit continent comme un voleur dans la nuit et de célébrer la vie sous les tropiques, sur une plage d'un blanc éclatant, au milieu d'une peuplade primitive ?

Je bus une gorgée de café fort et fis le point sur ce qui me restait à faire pendant la matinée.

J'allais m'y mettre quand Agnès me téléphona pour m'annoncer que le curé se trouvait devant elle et qu'il souhaitait me parler immédiatement. Agacé, je lui dis de l'expédier en lui suggérant : « Fixe-lui un rendez-vous pour la semaine prochaine. »

J'allais raccrocher mais elle a continué : « C'est ce que je lui ai proposé mais il a répondu que ça ne pouvait pas attendre. » Puis je l'ai entendue crier « Non ! » et, presque au même moment, la porte de mon bureau s'est ouverte à la volée. Le curé, d'ordinaire si lent et mesuré, s'y est engouffré et il a claqué la porte derrière lui. Son visage, blême d'ordinaire, était rubicond, ses yeux un peu hagards et sa soutane mal boutonnée. Il demeura collé contre la porte close, comme pour barrer la route au mal qui semblait à ses trousses.

« Monsieur le curé », fis-je en esquissant un pâle sourire de bienvenue. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était que le curé me fasse un sermon.

« Monsieur De Paauw », fit-il, le souffle court, et il se détacha lentement de la porte pour s'approcher de mon bureau, « il faut que je vous parle, c'est urgent. »

Je lui indiquai la chaise en face de moi et le priai de me confier ce qu'il avait sur le cœur, en précisant que mon temps était compté. Renonçant à sa façon habituelle de s'exprimer qui était de tourner longtemps autour du pot, il alla droit au fait : « Les terribles événements qui ont eu ces lieux pour théâtre hier constituent l'actualité brûlante du jour. »

Il tapota le bureau de ses doigts noueux à un rythme plus soutenu qu'à l'ordinaire. « On jase en ville à propos de l'agression sauvage de cette jeune juive par votre frère. Les gens sont furieux et se racontent les histoires les plus épouvantables. On dit qu'il a blessé gravement la jeune fille et qu'elle a succombé à ses blessures. » Tandis qu'il me confiait ces ragots, il s'était penché vers moi à la façon d'un conspirateur.

Je lui répliquai : « C'est idiot, je l'ai vue hier en chair et en os, au bureau de police où elle faisait sa déposition. Elle est choquée, c'est vrai, mais saine et sauve. Vous savez bien ce qu'il faut penser de ces commérages !

— Monsieur De Paauw, le bruit qui circule à propos de cette petite juive n'est qu'une rumeur parmi d'autres. On raconte qu'il ne s'agirait que de la partie visible de l'iceberg. » Il ouvrit des yeux grands comme des hublots pour souligner le poids de cette révélation. « On dit que cette entreprise serait le théâtre de pratiques bien plus ignobles. Qui ne seraient pas toutes le fait de votre frère mais... » Il brandit un index menaçant et avala sa salive de cette façon qui n'appartenait qu'à lui : « On raconte que vous vous en seriez pris aussi à ces jeunes filles. Au début, je me suis contenté d'écouter ces on-dit sans leur accorder beaucoup de crédit, comme je vous l'ai confié lors de notre dernier entretien. Mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous informer de ces bruits. Et puis, j'ai un peu peur du climat de colère qui s'installe et je crains les répercussions que cette atmosphère pourrait avoir pour moi-même. »

Il se tut un moment afin de donner plus de poids à ses derniers mots. Cette fois, je découvrais le pot aux roses.

Il poursuivit : « Il m'a donc paru indiqué de réfléchir aux moyens d'éteindre l'incendie avant qu'il ne nous réduise en cendres. »

J'observai attentivement mon interlocuteur. Le cureton avait visiblement le trouillomètre à zéro parce que tout ce tintouin risquait de mettre au jour ses comportements peu orthodoxes avec ses brebis catholiques. Attendait-il de moi que je le tire de ce pétrin ?

« Monsieur le curé », dis-je pour en terminer, « si je comprends bien, il vous est arrivé d'avoir les mains baladeuses et vous craignez que le drame causé par mon frère révèle vos égarements ? »

Le révérend devint cramoisi, baissa la tête et fit un signe de croix pour conjurer mes paroles qui révélaient si crûment son péché, puis il opina presque imperceptiblement.

J'enfonçai le clou : « Et qu'attendez-vous de moi ? Comment pourrais-je vous tirer de ce mauvais pas ?

— Nous voici dans le même bateau, monsieur De Paauw », dit-il en zézayant, et il releva un peu la tête. « Je suis venu vous voir pour que nous unissions nos efforts.

— Le même bateau, repris-je. Je vois les choses autrement, monsieur le

curé. Vous n'avez pas toujours respecté vos paroissiennes mais dans mon cas, il ne s'agit que de rumeurs. Hier, le commissaire principal en personne a affirmé que rien n'était l'accusation lancée contre moi par l'une de mes employées, votre paroissienne Bertha qui est manifestement à l'origine de ces bruits, pour autant qu'ils me concernent. Je comprends que la situation soit délicate mais je ne vois pas bien comment vous être utile. Il serait plus indiqué de vous adresser au bourgmestre qui peut user de son influence. »

Le curé blêmit, plissa les yeux et serra ses lèvres fines. L'expression d'ordinaire béate de son visage avait cédé la place à une grimace douloureuse.

« Vous vous trompez, monsieur De Paauw. Ces dernières années, on m'a confié plus d'une fois que vous aviez poussé certaines de mes jeunes paroissiennes à faire l'amour ou à se livrer à d'autres pratiques sexuelles. Ici, dans cette pièce, ce divan – il montrait le cosy-corner d'un doigt accusateur – a vu se dérouler des scènes vis-à-vis desquelles mes fautes occasionnelles font pâle figure. Jusqu'ici, j'ai toujours pris votre parti mais cela pourrait changer. » Sur ce, il tenta de se composer une expression menaçante. Puis il m'adressa un regard plein d'espoir, comme si je ne pouvais qu'être désarçonné par ce qu'il venait de dire.

« Vous venez me raconter que Roosje a été assassinée alors que je peux vous prouver qu'elle est en vie et que physiquement, elle n'est guère blessée. Cela montre tout de même, monsieur le curé, que cette calomnie ne doit pas être prise trop au sérieux. Je n'ai rien à cacher. Et je n'ai aucune faute à me faire pardonner. Mes employés savent que dans notre entreprise, les ragots malveillants sont désormais interdits. La façon dont vous traitez ce genre de problèmes en paroisse, c'est votre affaire. Vous ne m'en voudrez pas mais j'ai énormément de travail, comme vous pouvez l'imaginer. »

Je me levai pour signifier que l'entretien était terminé. Mon interlocuteur, accablé, n'avait pas bougé de son siège. Je m'approchai de lui et quand je glissai ma main sous son bras, il se laissa soulever et je l'accompagnai jusqu'à la porte. Tandis que je le reconduisais, je lui glissai : « Allez voir le bourgmestre, il pourra certainement vous aider à faire taire ces affreuses rumeurs. Je vous souhaite bien du courage, révérend père. »

Il refusa la main que je lui tendais. Il se dégagea brusquement de mon bras. Je refermai rapidement la porte derrière lui.

La visite du cureton avait dissipé ma tristesse et ma fatigue. Je demandai à Agnès l'adresse de Roosje et me rendis immédiatement chez ses parents, une bicoque délabrée à côté du chemin de fer. La porte ne tenait plus debout dans son encadrement, une mézouza était accrochée à un petit clou branlant, la peinture du châssis était écaillée, le bois complètement pourri. La fenêtre était si sale qu'on ne pouvait voir à travers et la vitre était fendue sur toute sa longueur. Je frappai. Une voix criarde lança quelque chose d'incompréhensible et peu après la porte s'ouvrit et une femme apparut, un être marqué par la pauvreté comme on en voit des milliers dans nos bleds perdus. Son corps élancé me fit songer à la peau hâlée de Roosje, sauf que la mère avait perdu toute douceur, toute fraîcheur. Elle tenait un bébé dans ses grands battoirs et je distinguai d'autres enfants dans la pièce obscure.

Elle prit peur en me voyant, recula un peu et me regarda avec méfiance.

« Bonjour, fis-je, vous êtes bien madame Groen ? La mère de Roosje ? »

Elle fit oui avec une mauvaise grâce évidente. « Je m'appelle De Paauw, je suis le frère de... », dis-je, un peu embarrassé. « Je pourrais vous parler ? »

Elle s'effaça à contrecœur pour me laisser passer et m'indiqua une chaise à côté de la table, au centre de la pièce qui sentait le renfermé. Les enfants cessèrent leurs jeux et, tout interdits, me regardèrent entrer, ôter mon chapeau, défaire mon manteau et m'asseoir.

« Bram », dit sèchement la mère, et le plus grand, un gamin d'une dizaine d'années, lui lança un regard interrogateur. « Emmène Berel et les petits à la remise. »

Les enfants se levèrent docilement, le gamin prit le bébé des mains de sa mère et ils disparurent par une petite porte, au fond de la pièce.

« Roosje n'est pas là ? » demandai-je.

La femme secoua la tête.

Je me risquai à lui demander : « Vous avez une idée de l'endroit où elle se trouve ? »

Elle haussa les épaules.

« Je voudrais vous présenter mes excuses, au nom de mon frère, pour ce

qu'il lui a fait. Je pense que vous savez ce qui s'est passé ? »

La femme eut un rire narquois.

« Y a personne en ville qui soit pas au courant. Des nouvelles comme ça, y a pas plus rapide. Les gens s'en lèchent les babines du moment que c'est pas eux ni leurs gosses. » Elle me lança un regard furibond. « On pensait que pour Roosje, c'était mieux qu'elle travaille chez vous plutôt que chez Vlis ou Bartelsma. Les catholiques ne respectent pas les gens comme nous, et je pensais que chez vous, ce serait différent.

— Je suis vraiment désolé de ce qui s'est produit et sachez que je ferai tout pour réparer cette faute. Comment va-t-elle ? »

Nouveau haussement d'épaules réticent.

« J'aimerais lui parler pour lui présenter des excuses au nom de mon frère et pour voir ce que nous pouvons faire pour elle. »

Mes paroles eurent un effet très différent de celui que j'attendais.

Elle se leva et se dressa sur ses ergots : « Vous voulez que j'vous le dise, ce que vous pouvez faire, monsieur De Paauw ? C'est de rester très loin d'ici. Notre vie est assez dure comme ça, on n'a pas besoin que vous nous empoisonniez avec vos saletés. Ça ne vous suffit pas, qu'on travaille durement avec nos enfants pour vous engraisser ? Ça ne vous étouffe pas, tout ce luxe ? Il faut encore que vous veniez salir aussi nos enfants qui sont plus nombreux que les vôtres, c'est bien notre seule supériorité. Vous avez aussi des filles, non ? »

Elle alla vers la porte qu'elle ouvrit. « Et maintenant, du vent ! » dit-elle entre ses dents. « Vous m'avez pris mon enfant, mon aînée. C'était une fille joyeuse, la petite chérie de mon mari. Il l'a fichue à la porte. Par peur des commérages. Les bonshommes se serrent tous les coudes. Je ne veux plus vous voir ici. Fichez-nous la paix. »

En me levant, je sortis mon portefeuille de la poche de mon pantalon et je déposai cent florins sur la table. La femme jeta un regard avide sur le billet, elle ne devait jamais avoir vu une telle somme. Elle s'approcha de la table, rafla la coupure qu'elle fit disparaître aussitôt dans la poche de son tablier.

« De l'argent pour oublier, murmura-t-elle. Vous pensez que vous pouvez tout acheter avec du fric. J'aurais pas les gosses, je déchirerais le billet en mille morceaux sous vos yeux. Mais je ne peux pas me le permettre. N'allez pas croire que ça supprime notre chagrin. »

Elle ouvrit la porte et je sortis précipitamment. La porte lépreuse se

referma à toute volée derrière moi.

Quand je revins au bureau, Agnès me remit l'édition matinale du *Telegraaf* et du *Volk en Vaderland*, deux quotidiens qui ne rataient aucune occasion de noircir le peuple juif et dont certaines informations ranimaient des cendres mourantes pour créer un feu d'enfer. Le faux pas d'Aron faisait la une. Son « coup de youpin » était décrit avec minutie et force détails croustillants dont la véracité était impossible à prouver puisque personne n'avait été témoin de ce qui s'était passé dans le bureau. Seule Roosje aurait pu en dire davantage mais le journal précisait qu'elle était introuvable et faisait largement écho aux bruits selon lesquels elle n'avait pas survécu à ses blessures. Dans les pages des nouvelles locales aussi, l'article le plus long détaillait certaines pratiques en usage dans notre usine. Une photo du portail de l'usine et une autre de la grosse Bertha présentée comme témoin principal égayaient le texte. La rouée déclarait avec une certaine verve qu'Aron, sans doute, mais moi, surtout, et les autres youpins de la direction, y compris le professeur d'Amsterdam, nous avions abusé des filles de l'usine. Détail piquant, Bertha ne disait pas qu'elle faisait partie des prétendues victimes. Sans doute n'était-elle pas certaine que cet aveu ferait d'elle une victime, elle devait avoir très peur d'être étiquetée comme pute de la direction pour le reste de ses jours. Dans l'article, elle prétendait qu'elle avait toujours réussi à se soustraire à mes avances et elle suggérait que ses refus avaient entraîné son renvoi.

J'avais fait un merveilleux cadeau aux chemises brunes ! Inspirés par la propagande répandue chez nos voisins, leurs frères politiques mettaient beaucoup d'ardeur à démontrer, chez nous aussi, que les hommes et les femmes du peuple juif ne méritaient pas le nom d'êtres humains. Première étape de la réalisation d'un État idéal dans lequel nous n'aurions bientôt plus notre place. Car il est bien plus facile de se débarrasser d'une espèce inférieure que d'anéantir un congénère. Avec mes mauvais comportements, j'avais fait le jeu des voyous. Assis à mon bureau, abattu, je maudissais la passion qui m'avait mis dans cette situation. À aucun moment, le viveur que je suis n'avait imaginé un tel scénario. On pourrait me taxer de naïveté, vu que le souffle hideux de la haine balayait toute l'Europe depuis des années. Pourrait-on jamais apaiser cette tempête ?

Pendant que je me creusais la tête pour prendre de bonnes décisions, Rafaël me téléphona. Dans la tourmente, je l'avais oublié. Par le biais des

contacts téléphoniques et des télex quotidiens entre Amsterdam et notre entreprise, son laboratoire avait appris les événements survenus la veille. D'une voix rude, Rafaël exigea des éclaircissements. Le récit du cocktail de médicaments que j'avais préparé passa aussi mal chez lui que chez le médecin qui avait fait une injection la veille à Aron et qui l'avait plongé dans le sommeil.

« Il y a quelques mois, tu m'as demandé un médecin pour venir en aide à une de tes relations qui présentait des symptômes de castration. À cette époque, la pensée que tu puisses songer à Aron m'avait traversé l'esprit. Depuis, qu'est-il arrivé, Motke ? Tu me dois une explication. »

La surprise me laissa sans voix. Rafaël poursuivit : « Autant jouer cartes sur table. Un coup de fil à Nimègue et je saurai tout. J'aimerais beaucoup que tu m'apprennes comment on a pu en arriver là.

— Pas au téléphone, Rafaël », lui répondis-je.

Dans des moments délicats comme celui-ci, les téléphonistes risquaient d'oublier qu'elles n'ont pas le droit d'écouter les conversations du patron.

Je lui demandai : « Tu pourrais venir jusqu'ici ? »

Comme il lui faudrait bien deux heures pour arriver, j'avais le temps d'échafauder une stratégie efficace. Bon Dieu, comment allais-je m'en sortir ? Roosje dans la nature, mon frère en prison, l'exposition de ma vie privée et la furie du Goliath d'Amsterdam qui venait chercher des explications et demander justice.

Quand Rafaël entra dans mon bureau d'un pas lourd et manifestement agité, j'avais déjà décidé qu'il ne servirait à rien de lui cacher la vérité. Du moins pour le recours à la testostérone dans le cas de mon frère. Rafaël me salua brièvement et prit place avec componction. Sa silhouette me parut plus haute et plus impressionnante que d'habitude. Il planta son regard droit dans le mien, tritura sa moustache qu'il n'avait pas encore abandonnée, alors qu'il avait déjà renoncé à sa nationalité.

« J'écoute », dit-il, et il attendit.

J'inspirai profondément et dis tout de suite la vérité sur mon entrevue avec le médecin en soulignant que le souci que me donnait mon frère m'avait poussé à sauter le pas et que je regrettais profondément la légèreté de mon initiative. Rafaël m'observait sans ciller.

« Une fâcheuse, une dangereuse affaire », fit-il en guise de conclusion, le

regard plus sombre que jamais. « Motke, ce n'est pas un hasard si j'ai appelé ces hormones glandes de l'âme. Parce que, même si nous sommes encore dans le brouillard quant à leur action précise, tout indique que les substances que nous extrayons déclenchent une certaine réaction physiologique mais qu'elles exercent sans doute aussi une influence décisive sur le psychisme. Nous sommes loin de connaître le mécanisme de ces effets. C'est un problème complexe, un travail diabolique. Grâce à des essais cliniques, nous soumettons le patient à des processus dont nous ne maîtrisons pas encore le fonctionnement. En fait, nous plaçons le patient au milieu d'un champ de mines dont nous limitons la surface au maximum par précaution, puis nous tâchons de l'accompagner vers un terrain plus sûr avec une prudence extrême. Nous élargissons de la sorte nos connaissances et le champ de mines se nettoie lentement mais sûrement. Victime de ton éternelle impatience et de ta fichue prétention, tu as balancé ton frère au milieu de ce champ, tu l'as laissé courir parmi les mines jusqu'au moment où il a explosé. Que tu aies méprisé à ce point mes instructions, et que tu aies dès lors mis en danger la santé de ton frère ainsi que notre découverte et mon renom, ça, Motke, c'est impardonnable. »

Je ne dis rien.

« Ce garçon sera traumatisé à vie, poursuivit Rafaël, et cette pauvre fille aussi. Que devient-elle ? »

Je lui dis que j'avais vu Roosje au bureau de police, que son père l'avait chassée et que depuis elle avait disparu sans laisser de traces.

Rafaël secouait la tête pour montrer son scepticisme. « Violée et fichue à la porte de chez ses parents ? Comment ça ? »

Je lui expliquai que, dans la région, il était admis d'ordinaire que la victime d'un viol devait avoir au moins provoqué l'auteur du forfait et qu'une fille qui avait perdu sa virginité déshonorait toute la famille. Ce père n'était pas nécessairement une brute, j'avais pu constater qu'il avait une kyrielle d'autres enfants dont les maigres chances dans cette société bornée ne pouvaient que diminuer tant que Roosje vivrait sous le même toit. Pour beaucoup, Roosje n'y serait pas à sa place et la manière la plus simple et la plus rapide d'enterrer l'affaire était d'expédier l'indésirable au diable vauvert.

Rafaël alluma un cigare et s'appliqua à souffler un rond de fumée. Il murmura : « La pauvre enfant. »

La tournure que prenait la conversation me donna le courage de raconter au

professeur comment j'avais essayé de protéger la testostérone ainsi que le rôle du médecin et le mien.

« La ruse qui t'a permis de sauver ta peau est bien supérieure à ta vision de tes propres déficiences, conclut Rafaël. J'aimerais parler à ton frère pour savoir exactement ce qu'il a vécu ces derniers mois et comment se sont opérés les changements qu'il a subis. Le mieux que nous ayons à faire, c'est de tirer les leçons de cette terrible expérience. »

Je ne lui donnai guère de chances de convaincre Aron de s'entretenir avec lui.

« Il faut d'abord se rendre à Nimègue, se décida-t-il. J'ai un compte à régler avec ce médecin. J'espère qu'il a tenu à jour le dossier de son patient. »

Il voulut se lever mais je lui demandai de rester un moment. Je lui montrai les journaux qui relataient le drame mais qui expliquaient aussi en long et en large que moi-même et Rafaël avions commis des abus. Rafaël lut les articles sans broncher.

« Ces rumeurs à ton sujet me sont venues souvent aux oreilles. Tu es le seul à pouvoir y démêler le faux du vrai. Je ne crois pas que je tienne à en savoir davantage. Mais que les fautes éventuelles d'un individu soient rejetées sur tout un groupe, ce n'est pas nouveau, j'en sais quelque chose. Je croyais que mon émigration dans ce pays et ma naturalisation me mettraient définitivement à l'abri de ce genre de folies. Tu le vois bien, on n'échappe pas à son destin. »

Il repoussa les journaux et se leva. Il avait déjà la main sur la poignée de la porte quand il se retourna vers moi : « Il y a abus de confiance, Motke. Cet incident n'est pas fait pour améliorer notre collaboration mais nous sommes condamnés à travailler ensemble. J'ai besoin de Farmacom et Farmacom a besoin de moi. La situation en Europe nous interdit pour le moment d'envisager une séparation. J'ai bien songé à émigrer en Amérique, le plus loin possible de cette folie qui nous écrase. » Il montrait les journaux qu'il venait de repousser. « Mais le nombre d'occasions qui s'offrent à un individu de s'établir ailleurs pour y créer un foyer n'est pas illimité. Je crains de ne plus avoir assez d'énergie pour retenter l'aventure. Je me sens vieux, et c'est la première fois de ma vie. »

Tandis qu'il prononçait ces paroles, cet homme grand et imposant me parut vulnérable. Puis il me fit un signe de tête et quitta la pièce.

Roosje semblait s'être volatilisée. Je fis plusieurs tentatives pour savoir ce qu'était devenue la mignonne mais elle demeurait introuvable. Même les pisse-copie de la presse populiste, qui avaient mené pendant des semaines une campagne de diffamation contre Aron, contre moi-même et les autres membres de la direction de notre entreprise, n'avaient pas retrouvé sa trace. Où s'était-elle réfugiée pour échapper à la colère de son père et aux cancans fielleux de ses concitoyens ? Avait-elle de la famille qui lui aurait offert un toit dans le pays, à moins qu'elle fût seule, Dieu sait où, à panser ses blessures ?

Je courais toujours le risque qu'une de mes employées dépose plainte contre moi mais le temps passa, le calme revint et je commençai à me détendre. Mes menaces de les renvoyer si elles vendaient la mèche avaient manifestement porté leurs fruits, elles devaient redouter que, dans cette société à l'esprit borné, un témoignage en ma défaveur produise un effet boomerang. Même la grosse Bertha restait étonnamment discrète.

Le curé tira bénéfice de cette crainte. Quelques articles parurent à propos de sa mauvaise conduite mais ils ne débouchèrent sur aucune enquête, *a fortiori* sur aucune condamnation. J'allai voir le bourgmestre, histoire de lui prendre le pouls, et j'appris que, choqué par les calomnies de la presse populiste, il était trop heureux d'adopter l'hypothèse que les pratiques douteuses imputées à l'ensemble de la direction de notre entreprise soient pure invention.

Je tins la promesse faite à Aron. Je ne touchai plus aucune des filles et je compris que les heures terribles que je traversais pouvaient vraiment brider ma libido. La peur et le sentiment de culpabilité étaient un frein efficace aux caprices de mes instincts.

Un soir, je venais de rentrer d'Angleterre où j'avais étudié la possibilité de délocaliser une partie de notre production au cas où le salaud du pays d'à côté mettrait à exécution ses menaces d'envahir la Tchécoslovaquie et que le risque d'une guerre en Europe se précise. Nous prenions le café du soir au salon, Rivka et moi, quand elle me dit : « Cette journée de malheur aura une

conséquence imprévue, Motke. »

Je la regardai avec étonnement. Je commençais à peine à me détendre, je n'étais plus sur le qui-vive, à attendre une nouvelle catastrophe. Elle me sourit et se tapota le ventre : « Il y a de nouveau du monde là-dedans, fit-elle. Tu as mis en plein dans le mille, grand voyou. » Elle alla vers moi et m'embrassa. « Que deviendrait notre harem s'il s'enrichissait d'un petit gars ? Ce serait la cerise sur le gâteau familial, pas vrai ? »

Elle me regardait, le visage radieux. Rina, la plus jeune de nos quatre filles, était née huit ans plus tôt et nous considérions que la famille était au complet. À chaque grossesse, nous avions rêvé d'un garçon et, bien que nous nous disions que la santé du bébé passait avant tout et que ce soit encore une fille importait peu, nous avions été un peu déçus en découvrant que ce bébé n'était pas un garçon.

L'idée ne m'avait pas effleuré que la nuit passée chez Aron dans la chambre d'amis pourrait se solder par une grossesse. Comme si le caractère exceptionnel du moment rendait toute fécondation impossible. Je ne savais que penser. Je félicitai Rivka, évidemment, mais sans ressentir, à l'annonce de cette nouvelle vie, la joie que nous avions éprouvée à la naissance de nos trois filles, nées après celle que nous avions conçue avant notre mariage. Que ce dernier enfant n'ait pu être conçu qu'au cours de cette terrible journée noire, cela me mettait mal à l'aise. Cet enfant me rappellerait toujours ma grande faute, mes erreurs et la décadence de mon frère jumeau. C'est à un drame qu'Ezra devait l'existence.

Aron fut transféré à la prison municipale, non loin de notre misérable bled. Rivka lui fit plusieurs visites dont elle revint chaque fois décomposée, frappée par le remords qui le torturait, par les reproches qu'il s'adressait sans relâche et sa grande solitude. Elle était seule à lui rendre visite et déjà, au centre de détention provisoire, on le traitait de violeur d'enfants et de youpin, il était l'objet d'un mépris profond. Jamais il ne demandait de mes nouvelles et d'ailleurs il préférait ne pas entendre parler de moi.

Trois mois après la journée de malheur, il fut appelé à comparaître. L'affaire passionnait toujours l'opinion publique car les journaux n'avaient pas renoncé à la chasse aux sorcières. Je n'eus pas le courage d'assister à sa comparution, je me dis qu'Aron n'aimerait pas m'y voir. En revanche, Rivka s'y rendit et ce soir-là, je rentrai chez nous très crispé. Je fus surpris de ne pas

la trouver. Il était bien plus de sept heures, la bonne avait mangé avec les enfants et mettait Rina au lit. Les autres filles étaient au salon, un peu excitées puisqu'elles non plus n'étaient pas habituées à ce que Rivka arrive en retard. Je fis ce que je pouvais pour cacher mon inquiétude en présence des filles, j'avalai sans y penser le repas que me servit la cuisinière, renvoyai le personnel et jouai une partie de Halma avec les enfants. Je ne jouais pratiquement jamais à ce jeu de société et dans leur enthousiasme, elles oublièrent leur inquiétude de ne pas voir Rivka. Elles allèrent se coucher quand je leur eus affirmé que tout était normal, qu'elles verraient certainement leur mère au petit déjeuner.

Les heures passaient. J'arpentai le salon comme un ours en cage, j'allai ouvrir la porte d'entrée plusieurs fois pour jeter un coup d'œil à l'extérieur, dans la rue déserte, je repris mes allées et venues sur le parquet puis je craquai encore, je jetai de nouveau un coup d'œil dans la rue dans l'espoir d'apercevoir sa silhouette. Bonté divine, qu'est-ce qui avait pu se passer ?

À dix heures et demie, le téléphone sonna. C'était Rivka. Elle m'annonça d'une voix froide et compassée qu'elle se trouvait à Amsterdam, chez ses parents.

J'étais stupéfait et lui demandai : « Qu'est-ce que tu fais là-bas ? Tu assistais au procès, non ? Il a bien eu lieu ?

— Oui, Mordechai. »

Je tiquai. Rivka ne m'appelait par mon nom officiel que lorsqu'elle était en colère.

« J'y étais. Un spectacle effrayant, avec une tribune bourrée de chemises brunes qui hurlaient à l'adresse d'Aron les invectives les plus immondes. Le juge a dû menacer plus d'une fois de faire évacuer la salle. Aron n'a pas bronché, il n'a pas baissé les yeux, il ne les a pas levés au ciel, il a plaidé coupable et déclaré qu'il méritait sa peine et qu'il l'accepterait. Il n'a rien caché. Il a été condamné à deux ans et cinq mois, déduction faite de la détention préventive. »

J'étais atterré. Son choix de renoncer à se défendre et de ne rien nier l'avait évidemment privé d'un châtement léger mais près de deux ans et demi de prison, c'était une peine énorme pour une seule faute. Je soupirai.

« C'est horrible », dis-je. Il y eut un nouveau moment de silence. Les informations que je venais d'entendre m'avaient fait perdre de vue ce que l'appel de Rivka en provenance d'Amsterdam avait de surprenant. Quand je

m'en rendis compte, je lui demandai pourquoi elle s'était rendue chez ses parents.

« Je ne peux pas et je ne veux pas t'en dire davantage pour le moment », répondit-elle du même ton étrangement distant. « Mais peut-être y verras-tu plus clair, Mordechai, quand je t'aurai dit que le témoin principal cité dans ce procès était dans le prétoire.

— Roosje était là ? »

J'étais incapable de maîtriser ma voix qui trahissait ma peur.

« Oui, Mordechai, elle était là. Elle a expliqué avec beaucoup de courage et de calme ce qui s'était passé ce jour-là. » Rivka insista sur « ce jour-là », ce qui me rassura un peu.

« Par la suite, continua-t-elle, nous avons longuement bavardé, Roosje et moi. De sa situation, de cette journée épouvantable et des années précédentes. Et puis, une nouvelle qui pourrait t'intéresser, elle porte un enfant qui a environ un mois de plus que celui que tu m'as fait. J'ai des dispositions à prendre ici, Mordechai, pour elle et pour moi. De ton côté, tu feras face à ces changements dans les jours qui viennent, tu t'occuperas de toi et des filles, je te rappellerai. »

Puis elle raccrocha.

Tandis qu'elle prononçait ces dernières phrases, mon visage avait dû se vider de son sang. La tête me tournait, je cherchai une chaise autour de moi mais il n'y en avait pas dans le couloir où se trouve le téléphone. Dès que j'eus raccroché, je m'effondrai sur le sol. Je ne sais plus si j'ai pleuré.

Ce fut cette nuit-là que j'eus pour la première fois les visions qui me hantent aujourd'hui.

Après m'être remis debout dans le couloir, je m'installai dans mon fauteuil Kramer avec un verre et une bouteille de whisky à portée de main et je fus submergé par des vagues d'émotions : tour à tour, le remords, le désespoir, le dépit et la colère se déchaînèrent sous mon crâne où ils laissèrent un grand désordre.

Alors m'apparurent les Furies, surgies des murs tapissés de papier peint Art déco derrière lequel les scènes au romantisme pompeux qui ornaient la pièce autrefois n'avaient pas encore disparu. Les trois Furies traversèrent le mur et fondirent sur moi, elles avaient l'apparence de Rivka, de Roosje et de Bertha. Et tandis qu'elles s'approchaient, leurs formes délicieuses prirent l'apparence de monstres hideux. Leurs longs cheveux brillants n'étaient plus que des serpents visqueux qui pointaient en sifflant leurs langues fourchues dans ma direction, la bouche tordue, les mains griffues aux longs ongles pointus brandissant des torches lumineuses qu'elles agitaient comme des menaces, et leurs yeux immondes pleuraient d'épaisses larmes de sang qui se détachaient lentement de leurs joues pour tomber sur le parquet en faisant de petits bruits sourds. Les Érinyes se dressèrent devant moi et me fixèrent de leurs yeux remplis de larmes de sang. J'essayai de rassembler mes forces pour répondre à leurs regards mais comme avant, lors de ma confrontation avec Aron, je ne pus faire face à cette vision horrible. J'inclinai la tête, fermai les yeux mais le crissement de leurs bouches tordues qui s'ensuivit me démontra que je n'avais pas réussi à m'en défaire. J'avais beau me boucher les oreilles, le grincement infernal prenait le dessus, je me recroquevillai, j'avais l'impression que leurs cris perçants m'envahissaient, me déchiraient les tympans, pénétraient dans mon cerveau prêt à exploser. J'étais cerné par la chaleur de leurs torches, comme sur un bûcher dont les flammes brûlantes me dévoraient. Mes cris et ceux de mes Érinyes se confondirent bientôt, les hurlements montaient de partout.

Jusqu'au moment où je sentis sur mon épaule une main qui me secouait

doucement. J'entendis un appel lointain : « Papa, papa. » Les cris s'estompèrent lentement. Ruth, ma fille de quinze ans conçue avant mon mariage, se tenait devant moi toute pâlotte dans sa chemise de nuit blanche, sa longue chevelure sombre se répandait en vagues régulières sur ses épaules et ses yeux endormis étaient baignés de larmes. Elle me considérait avec effroi. Après l'avoir examinée d'un œil hagard, je promenai un regard craintif à travers la pièce pour m'assurer que les Érinyes avaient bien disparu. Je frissonnais. Ruth avait ôté sa main de mon épaule, elle recula d'un pas, comme si je représentais un danger pour elle.

« Qu'est-ce qu'il y a ? souffla-t-elle. Tu as mal, papa ? »

J'essayai de sourire pour la calmer.

« Non, ma chérie », dis-je, et je poussai un grand soupir. « J'avais la tête à l'envers, mais ça va mieux. »

Ma réponse ne la rassurait pas.

Elle insista : « C'est maman, le problème ? Où est-elle ? »

— À Amsterdam, chez grand-père et grand-mère, répondis-je. Elle avait une affaire à régler, mais elle reviendra vite chez nous, je te le promets.

— Vous vous êtes... brouillés ? risqua-t-elle prudemment, de peur d'être indiscrete.

— Ta mère est un tout petit peu fâchée avec moi, avouai-je. Ça m'a soulié un peu mais ça va mieux, ne t'en fais pas. »

Mes propos apaisants ne lui faisaient pas beaucoup d'effet.

Elle insista : « C'est à propos d'oncle Aron ? De ce qu'il a fait à cette fille ? »

Elle avait gardé les yeux baissés pour formuler ces questions sans me heurter.

Nous n'avions jamais dit aux enfants ce qu'avait fait Aron et nous avions justifié son absence par un voyage à l'étranger. J'avais vécu dans l'illusion que mes filles, innocentes comme le sont les enfants, ignoraient la vérité sur leur oncle.

« Qui t'a parlé d'oncle Aron ? » lui demandai-je en essayant de lui cacher que savoir ma fille au courant de son faux pas m'effrayait.

« Tout le monde en parle. En ville, à l'école... » Elle hésita et me lança un regarda apeuré.

J'appris ainsi que mes filles étaient chahutées et insultées par leurs camarades de classe. Elles racontaient des histoires croustillantes sur l'oncle

que mes filles ne connaissaient que comme un pauvre jobard un peu triste, mais aussi sur leur père qui, disait-on, abusait odieusement de ses employées. Je dus lui tirer les vers du nez et elle tourna autour du pot avant de reconnaître en sanglotant que je faisais les frais de la conversation tous les jours dans la cour de récréation, que mes prétendus débordements étaient liés au fait que nous appartenions à un peuple inférieur dont on ne pouvait attendre que des dépravations et des crimes.

Abattu, je faisais face à ma fille qui me demanda dans un dernier sanglot, en évitant mon regard : « Ce ne sont que des ragots, hein, papa, rien de tout ça n'est vrai ? »

Je la rassurai, lui expliquai que son oncle avait commis quelque chose d'affreux mais que son comportement était dû simplement à une erreur de médicaments, qu'il regrettait amèrement ce qu'il avait fait. Et conscient d'être le roi des hypocrites, je rassurai ma fille, il allait de soi que jamais son père ne commettrait de ces horribles saletés qui alimentaient les conversations dans la cour de l'école.

Un peu réconfortée, elle ne protesta pas quand je l'envoyai au lit. Je me servis encore une bonne rasade de whisky qui ne put atténuer un vague sentiment de honte et de désespoir.

Au fil des jours, mon corps devient plus sensible. Comme si mes extrémités nerveuses ne faisaient plus vraiment la différence entre les stimuli et que, par facilité, elles les considéraient tous comme des douleurs extrêmes.

Quand Mizie me caresse la joue, ses doigts me semblent armés de fils de fer barbelés qui creusent des sillons acérés dans ma peau. Quand la jeune personne passe sur mon corps le gant de toilette rose trempé dans une eau savonneuse, j'ai l'impression qu'elle me frotte avec un papier émeri brûlant. Les fameux soins soi-disant attentifs dispensés aux personnes ne sont qu'un immense calvaire.

On ne prend pas mes cris au sérieux. Mizie fait de petits bruits doux pour me calmer, comme une maman qui console son bébé, et je suis incapable de lui expliquer que mon hypersensibilité n'est pas une illusion. La douleur physique tout comme les souvenirs abominables font de ce rabiote de vie, qui ne mérite plus ce nom depuis longtemps, un véritable séjour en enfer.

Aujourd'hui, Mizie a fait venir un médecin pour la conforter dans son intime conviction qu'il est légitime de prolonger mon existence. Le jeune homme, qui s'octroie le titre de gériatre, est un « spécialiste » des décisions relatives à la vie et à la mort. Si cette couille molle me tombe sur le râble, c'est certainement pour se venger des milliers de préparations que j'ai produites au cours de ma vie. Tous ces médicaments que l'Église a combatus à toute force parce qu'ils nous libéraient d'une soumission obligatoire et nous assignaient un rôle dans la Création.

Le roi de la spatule introduit donc son instrument comme un trépan entre mes lèvres que je tiens fermement serrées, il force ma bouche à s'ouvrir en grand et découvre que mes amygdales sont vierges de toute infection, que dans ma bouche de vieillard, ma langue ne ressemble pas encore à un bout de viande desséchée. Puis il appuie son stéthoscope glacial contre ma poitrine et croit entendre à travers mes cris que mon cœur, cette saloperie qui pompe sans relâche, est solide comme le Pont-Neuf et que mes poumons, même s'ils sont un peu humides, ce qui explique que j'émette parfois un râle en expirant, gardent assez d'énergie pour aspirer et expulser l'air dont j'ai besoin. La

pression exercée sur mon abdomen, les petits coups donnés sur mes reins, tout ce putain d'examen semble convaincre le gugusse que je ne suis pas encore autorisé à mourir. Quand Mizie, à moitié rassurée, demande à l'homme en blanc pourquoi le moindre attouchement me rend complètement fou, il répond, tout en ôtant les gants visqueux qui lui ont évité d'être infecté par mes humeurs vitales, qu'elle ne doit pas trop s'en préoccuper. Les personnes âgées sont sans doute hypersensibles mais il ne faut surtout pas confondre cet excès de sensibilité et la douleur physique. C'est un peu comme les cris stridents d'un petit enfant contraint d'avaler une bouchée dont il n'a aucune envie. Oh ! Comme je souhaite à cet abonné à *Médecine et Automobile* de moisir longtemps sur son lit de mort, qu'il ait le temps de réaliser que même les gériatres, forts d'interminables années de formation, peuvent se fourrer le doigt dans l'œil ! Un spécialiste n'est rien de plus qu'un type qui a payé le droit de prolonger son séjour à l'université. Ce titre ne garantit pas la sagesse de l'andouille qui le porte.

C'est à cause de cette souffrance et de cette solitude que je revis intensément la période où j'ai connu un désarroi extrême, les jours où j'ai perdu mon frère et où Rivka m'a quitté définitivement. Rien de ce que j'ai vécu n'est comparable au désespoir que j'ai connu alors. Et cette détresse que j'avais fini par surmonter grâce à une volonté exceptionnelle et que je n'avais plus jamais laissée m'envahir, voilà qu'elle se fraye un chemin à travers la muraille que j'avais dressée autour de la souffrance. Je suis de nouveau à la merci de tout ce dont j'avais pu me préserver. Le poison se faufile dans le rempart qu'il grignote, comme la taupe dont le réseau de galeries peut venir à bout de la plus puissante des forteresses.

Jadis, le héros Hercule lança à Zeus ce cri désespéré : « Délivre-moi du poison que j'ai dans la tête. Je suis prêt à affronter n'importe quelle mort, arrête ça. » Mais comme le dieu des dieux en des temps immémoriaux, le Grand Mongol refuse d'écouter ma prière.

Ce fut la seule période en cinquante ans de carrière d'industriel où j'ai annoncé à Agnès que j'étais malade et que je ne voulais être dérangé par personne. Je ne me sentais pas capable de m'extirper de ce désespoir. Le matin qui suivit le procès d'Aron, je rassemblai toutes mes forces pour voir les enfants et donner des instructions au personnel. J'annonçai aux domestiques que certaines circonstances empêchaient Rivka d'être présente à

la maison pendant quelques jours et leur recommandai de veiller à l'entretien de la maison et de s'occuper des filles sans me déranger. Je m'enfermai dans mon bureau, chez moi, et je ne mangeai rien ces jours-là. Il m'arrivait de boire un peu d'eau mais je buvais surtout du whisky, ce qui me plongeait dans un délire permanent. Je restais pendant des heures, comme un sac de pommes de terre, à regarder droit devant moi, les yeux dans le vide, ou je m'étendais sur le canapé et je m'enfonçais dans un cauchemar dont je sortais en nage. Je me mis à confondre le jour et nuit, j'étais hanté tour à tour par les Furies hurlantes dont les cris perçants me causaient d'épouvantables maux de tête ou par Aron tel qu'il était resté devant moi sans rien dire quand nous nous étions mesurés du regard comme dans un bras de fer, et Levine aussi m'apparaissait régulièrement pour me jeter à la face qu'en déconnant avec les glandes de l'âme, j'avais balancé mon frère au milieu d'un champ de mines. Le cocon de la détresse se refermait autour de moi et mes vieilles forces étaient comme ratatinées par le désespoir qui m'emprisonnait.

J'ignore combien de jours et de nuits s'étaient écoulés quand on essaya d'entrer dans ma chambre verrouillée. Des coups frappés régulièrement à ma porte me tirèrent lentement de mon abrutissement. Ils redoublèrent, puis ils cessèrent quand je criai qu'on fiche le camp et qu'on me foute la paix.

« N'y compte pas, Mordechai », répondit Rivka d'une voix froide de l'autre côté de la porte. « Ouvre, immédiatement. »

Stupéfait, je me levai et jetai un coup d'œil dans mon bureau, d'ordinaire si net, qui était d'une saleté repoussante. Des bouteilles de whisky vides jonchaient le sol avec mes chaussures, mon gilet, ma cravate et mon veston. Un cendrier archiplein trônait sur la table basse, même le sol était parsemé de cendres et de mégots. Un regard au miroir dans l'angle de la pièce me confirma, comme je le redoutais, que je faisais peur, ma chemise froissée sortait de mon pantalon et ma ceinture défaite pendouillait, mes cheveux ressemblaient à une serpillière effilochée, j'avais les yeux injectés de sang. J'avais la même allure que mon frère le jour affreux qui avait marqué le début de notre chute. Rivka se remit à tambouriner contre la porte et je ne vis pas d'autre solution que d'ouvrir et de me montrer à ma femme, honteux de la retrouver dans l'état où j'étais.

Elle était devant moi, la seule femme qui ait jamais compté dans ma vie, j'en avais pris conscience ces derniers jours. Voilà une des plaisanteries

cruelles que le destin nous réserve : ce n'est qu'au moment où l'on perd quelque chose qu'il nous est donné de l'apprécier à sa juste valeur. Je considérais la présence de Rivka à mes côtés comme une évidence à laquelle j'avais droit, et ce n'est qu'au cœur de ce cocon sinistre que la terrible vérité s'était imposée à moi. J'étais persuadé de l'avoir perdue à jamais. Je n'aurais d'autre ressource, tout le reste de ma vie, que de pleurer mon amour, comme Orphée. Je maudis mes fichus penchants et l'impatience qui avaient causé notre malheur.

Ma femme se tenait dans l'embrasure de la porte, très droite, la poitrine en avant, comme si elle s'était armée pour affronter l'ennemi. J'eus le sentiment que nos malheurs de ces derniers jours ne l'avaient pas atteinte, elle était éblouissante et l'expression mélancolique, un peu amère, de son visage lui donnait l'aspect d'une sublime *mater dolorosa*. Ses longs cheveux noirs bouclés étaient simplement retenus par deux pinces, elle avait peint ses lèvres en rouge foncé et tenait son ventre légèrement arrondi à deux mains. Elle haussa les sourcils en me voyant.

« C'est comme ça que tu t'occupes des enfants ? » dit-elle d'une voix blanche et elle tourna la tête, comme si elle avait sous les yeux un rat crevé en décomposition. « Tu pues, Mordechai, va prendre une douche, donne-toi un coup de peigne et après, j'aurai à te parler. »

Je passai à côté de ma femme, la tête basse, incapable de la regarder droit dans les yeux, et je murmurai que je faisais au plus vite.

Quand je réapparus devant Rivka, j'étais douché, astiqué, j'avais mis un costume propre. Je m'étais refait une beauté vaille que vaille mais mon teint pâle et mes traits fatigués avaient résisté au lavage.

Elle était dans son fauteuil au salon quand j'entrai et elle me gratifia d'un coup d'œil critique. Une cafetière était posée sur la table basse et elle s'en servit une tasse. Je fis un geste pour la lui prendre des mains mais elle la posa devant elle sans manifester l'intention de servir une autre tasse. Je marquai mon étonnement mais elle regardait droit devant elle et elle entama son monologue. Ces derniers jours, elle s'était tracé résolument un avenir, pour elle et pour Roosje. Elle parlait d'une voix monocorde et forte, comme si elle ne pouvait faire autrement que de bannir toute émotion de ce qu'elle disait.

« Je vais t'expliquer ce qui s'est passé et les conclusions que j'ai tirées de ces événements. Aron a été emmené dès la fin du procès. Je ne lui ai plus parlé. Il a quitté la salle sans un regard pour la tribune réservée au public. Roosje a sursauté en m'apercevant, ce qui n'avait rien d'étonnant quand je pense au récit qu'elle m'a fait par la suite, une fois que je l'ai convaincue de manger un morceau avec moi. Quand son père lui a interdit l'accès de la maison familiale, elle a trouvé refuge en ville chez un oncle et une tante. Elle craignait déjà d'être enceinte. De toi, Mordechai. Tu as abusé d'elle, plus d'une fois. Comment as-tu osé ? »

Je ne dis rien. Après m'avoir regardé un instant sans sourciller, elle a continué :

« Elle n'a parlé à personne. De ce que tu lui as fait subir. Et elle s'est montrée très discrète à propos des ennuis causés par Aron. "Tant qu'on ne dit rien, on peut faire comme si rien ne s'était passé", c'était son leitmotiv. "Je n'ai jamais voulu en parler à personne, disait-elle, car dès qu'on parle d'une chose, la chose existe. Tant qu'il ne s'agissait que des moments passés dans cette jolie pièce, car je n'avais jamais rien connu d'aussi joli, tant que cela restait mon secret, je pouvais me dire que ce n'était pas vrai. Je faisais comme si j'étais victime d'un mauvais rêve, d'un cauchemar qui revenait régulièrement et contre lequel on ne pouvait rien, sinon attendre d'en sortir en

se réveillant.”

« Elle m’a dit avoir trouvé un moyen d’affronter tes violences sexuelles. Quand tu l’attirais contre toi, que tu déboutonnais son tablier, que tu faisais glisser sa petite culotte, que tu guidais sa main vers ta queue et que tu la faisais aller et venir, quand tu la forçais à la prendre en bouche ou que tu l’enfonçais en elle » – Rivka lançait les mots d’une voix où perçait le dégoût –, « elle s’imaginait qu’elle quittait la terre, qu’elle n’était plus là, sur ce foutu canapé. Du haut de son observatoire, elle regardait sans la moindre émotion ce qui se passait en dessous, comment tu la prenais, en consommateur, elle avait le sentiment de voir un homme et une fille qui lui étaient étrangers. Et une fois que tu avais joui, elle allait aux toilettes où elle vomissait à en cracher de la bile. Puis elle regagnait sa table de travail et passait le reste de la journée à fourrer des pilules dans des petites boîtes en ignorant les regards des filles qui savaient à quoi s’en tenir tandis qu’elle essayait de chasser de son esprit ce qui venait de se passer. »

Jamais je n’aurais pensé que les filles aient pu prendre en horreur mes avances sur mon canapé. Je n’avais pas imaginé un tel scénario, tout simplement, alors qu’Aron avait déjà évoqué cette hypothèse. J’y avais vu une manifestation de son esprit surexcité et de la jalousie que mes conquêtes avaient éveillée en lui. Après tout, j’étais séduisant et j’avais du succès, je supposais vraiment que les réticences des filles étaient des réactions de convenance et qu’au fond d’elles-mêmes elles étaient flattées de l’attention que je leur témoignais. Je ne me reconnaissais pas dans le portrait dépeint par Rivka : une brute qui force d’innocentes jeunes femmes et leur fait subir l’horreur d’un viol. Je tombais des nues. J’aurais voulu en parler à Rivka, lui donner mon point de vue, mais elle ne m’en laissa pas l’occasion.

« Quand sa tante découvrit que Roosje était enceinte, elle lui donna l’ordre de se faire avorter alors que son ventre s’arrondissait déjà, que l’enfant avait dépassé le stade embryonnaire. On lui rappela qu’elle ne pourrait rester dans la maison de sa tante avec un enfant dans son sein. Roosje refusa de s’exposer aux risques d’un avortement, ce qui déclencha des disputes épouvantables. Un soir, l’oncle la poussa brutalement dans l’escalier du grenier dans l’espoir que l’enfant ne survivrait pas. Le visage et les bras de Roosje portent encore les traces de sa chute. Une autre fois, sa tante lui avait servi un grand gobelet de café plein de soufre prélevé sur des bouts d’allumettes qu’elle avait incorporé au café en préparation. Dès qu’elle avait

flairé le piège, Roosje avait arrêté de boire et l'oncle et la tante l'avaient forcée à avaler le breuvage. Il faut croire que l'enfant était décidé à naître, bienvenu ou non. Roosje fut incapable d'expliquer pourquoi elle avait voulu préserver le fœtus coûte que coûte alors qu'il ne ferait qu'aggraver son malheur.

« “L'enfant n'est tout de même pas responsable de sa conception ? me dit-elle. La veille du jour où mon oncle m'a fait tomber dans l'escalier, je l'ai senti bouger pour la première fois. Après tout ce que j'ai vécu, est-ce que je devrais aussi me reprocher toute ma vie de l'avoir tué ?”

« Puis sa tante et son oncle lui ont interdit de remettre les pieds chez eux. Après les avoir suppliés à deux genoux, elle a obtenu la permission d'y rester jusqu'au jour du procès, à condition de ne sortir qu'habillée d'un ample manteau. Dès qu'une visite s'annonçait, on la faisait monter au grenier, elle ne pouvait voir personne. Le jour du procès, ce fut la première fois qu'elle affrontait un grand public. Le juge lui a même demandé qui était le père de son bébé. Elle n'a pas répondu. À la sortie du prétoire, comme elle ne savait où aller, elle m'a accompagnée et m'a tout raconté.

— Et tu l'as emmenée chez tes parents ? » lui demandai-je.

Ma femme et mon employée, toutes deux enceintes de mes œuvres, dans la maison de mes beaux-parents : comme tableau, il n'y avait pas plus sombre.

« Elle m'a accompagnée en me faisant promettre de ne révéler à personne l'identité du père. Elle voulait se trouver très loin de chez nous, de l'usine, de sa famille et surtout de toi et d'Aron. Nous avons beaucoup discuté ces derniers jours et finalement, je lui ai trouvé un logement à Amsterdam. Elle y sera bien pour un moment, on lui cherche du travail et elle réfléchit à son avenir. Je reste en contact avec Roosje et je lui ai promis qu'elle n'aurait aucun souci d'argent. »

J'acquiesçai.

« Quant à notre couple, continua Rivka, j'y ai aussi beaucoup réfléchi. Quand j'ai compris ce que tu avais fichu avec Roosje et avec Dieu sait combien d'autres filles, quelque chose s'est éteint en moi. Je ne peux plus, je ne veux plus aimer un homme odieux, même s'il est le père de mes quatre filles et d'un enfant que je porte en moi.

« J'appréhende le jour où il viendra au monde. Que vais-je en faire si c'est un garçon ? Je voudrais croire en Dieu. Il y a longtemps que je me serais mise à genoux pour qu'il me donne encore une fille. Comment devenir une bonne

mère pour un enfant qui risque de se comporter plus tard comme toi avec autrui ?

« J'ai songé sérieusement à reprendre les enfants et à revenir un moment chez mes parents. Mais que deviendront mes enfants si je révèle tes exploits à mon père et à tout le monde ? Ils seraient déshonorés par tes saletés. Si la situation dans le monde d'aujourd'hui n'était pas aussi critique, je pense que j'aurais le courage de te quitter immédiatement. Mais avec un enfant à naître et avec pour voisin un pays où un grand cinglé rêve d'un Empire millénaire, je ne m'y risque pas. Je reste ici, provisoirement. Désormais, notre mariage se résumera à un simple accord commercial parce que c'est la meilleure solution pour les enfants. Si un jour je changeais d'avis ou si la situation se modifiait, je partirais avec eux. Tu peux prendre une des chambres d'amis mais j'aimerais que tu te montres le moins possible dans cette maison. Travaille tout ton saoul, tu adores ça, non ? Et si tu t'avisés de toucher encore une fille de l'usine, si tu te montres incorrigible, je file à la rédaction de *Volk en Vaderland*, les types aux chemises brunes feront de toi ce qu'ils voudront. »

J'ouvrais déjà la bouche pour lui répondre mais elle s'était levée, elle se dirigea vers la porte et lança : « Mordechai, ton point de vue ne m'intéresse pas. Tu t'es trop souvent moqué de moi avec tes magouilles. Tu te souviens quand je t'ai confié que tu flottais sur un iceberg, séparé de moi par des flots en furie ? J'ai perdu toute envie de franchir cette mer pour te rejoindre. Pars à la dérive le plus loin possible. Pourvu que tu veilles à ce que les enfants ne manquent de rien. Je reste ici pour leur garantir une jeunesse aussi insouciante que possible. »

Elle ferma doucement la porte et le bruit de ses talons sur le carrelage se perdit dans le couloir.

Je brûlais de revoir ma femme comme on aspire à un paradis perdu mais elle m'évitait si bien que je dus me résoudre à accepter le « mariage au placard » qu'elle me proposait, et j'en souffrais comme d'une plaie vive.

Au début, j'ai cru que je pourrais la reconquérir. Je me déplaçais dans la maison à pas feutrés, je me coupais en quatre pour éviter tout ce qui pouvait déplaire à Rivka. Je montrais aux filles une attention et une affection auxquelles je ne les avais pas habituées, je me démenais pour contenter ma femme blessée qui vivait dans un état de guerre permanent, je rêvais de faire fondre sa carapace de glace. Je me donnais du cœur au ventre en espérant secrètement que la naissance de notre enfant l'aiderait à me pardonner : j'attendais ce jour avec une patience que je ne me connaissais pas.

Chez Farmacom, mon retour fut accueilli avec soulagement et, sans attendre, je me replongeai dans le travail jusqu'au cou. Il fallait entamer au plus vite les négociations avec la firme allemande qui avait repris notre filiale pour limiter au maximum les effets de la perte de notre gros marché autrichien. L'annexion brutale de l'Autriche s'accompagna d'une nouvelle limitation de notre marché européen, ce qui porta un coup à notre entreprise.

La place laissée vacante au sein de la direction par la condamnation de mon frère fut occupée provisoirement par un de nos collaborateurs mais il était impératif de trouver une grosse pointure pour renforcer l'équipe de direction car la gestion des entreprises se compliquait sérieusement. Aron n'avait sans doute jamais été un directeur passionné mais je remarquai que son absence avait laissé un grand vide dans le secteur des relations avec les filiales étrangères de même qu'au sein de notre entreprise où il avait toujours su entretenir, mieux que moi, de bonnes relations avec nos collaborateurs.

Il fallait embaucher sans tarder du personnel supplémentaire pour la division chimique et pharmaceutique, vu le nombre croissant de découvertes mondiales dans le domaine des matières synthétiques. Elles nous offraient de nouvelles opportunités mais elles représentaient aussi une menace à plus d'un titre. Que fallait-il penser de la découverte anglaise qui ouvrait la voie à la

préparation synthétique d'une hormone féminine bien plus simple alors que nous la préparions à partir de l'urine de juments pleines, au prix d'investissements considérables ? De même, un procédé synthétique avait été découvert pour produire l'hormone de la testostérone. Ces découvertes marquaient les débuts d'un mouvement puissant qui élargissait progressivement notre champ d'action vers la recherche de matériaux capables d'imiter le fonctionnement d'hormones naturelles, avec quelques résultats qui surpassaient ceux qui avaient été obtenus avec les vraies. Une nouvelle course d'obstacles mondiale qui allait mobiliser une main-d'œuvre importante.

En outre, la situation précaire de notre continent exigeait des démarches qui garantissent la sécurité de notre commerce en cas d'invasion de notre pays. Je ne me sentais pas rassuré depuis la signature des accords de Munich par lesquels Neville Chamberlain, le pauvre guignol, livrait le territoire des Sudètes au grand bourreau avide de pouvoir en échange de la garantie théorique que le glouton ficherait la paix au reste de la Tchécoslovaquie et à l'Europe.

« *Peace for our time* », lança Chamberlain lorsqu'il posa à nouveau le pied sur le sol anglais après son odieux marchandage de vieil usurier. Savoir que désormais le ministre-président de notre plus grand pays d'exportation, depuis que le nid de truands voisin était interdit à nos produits, se laissait duper par la crapule, voilà qui me mettait hors de moi. Il avait livré le territoire des Sudètes au grand salaud avec qui, entre parenthèses, il avait signé un pacte de non-agression. Il n'y avait pourtant rien d'autre à faire, au cas où notre pays serait envahi, que de prendre ses dispositions pour déménager rapidement au pays de Chamberlain. J'y avais un cousin, Simcha, qui dirigeait la ramification anglaise des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw à Londres. Je lui avais cédé en gage les actions de nos filiales étrangères sous la forme d'un prêt. L'accord prévoyait qu'en cas d'invasion de notre pays, la ramification anglaise en aurait la pleine propriété.

Je déposai les duplicatas de toutes nos caractéristiques de fabrication des préparations médicales dans une banque londonienne et notre filiale créée dès le début des années trente fut convertie par nos soins en associée : Farmacom Laboratories Ltd. Ils achetaient le fonds de commerce, les marques et d'autres droits d'utilisation. Ces dispositions nous permirent de faire face aux

engagements pris dans le passé vis-à-vis de nos concurrents. Nous étions liés par plusieurs accords avec le cartel de l'hormone mais le montage que nous avions imaginé autorisait la vente de nos produits à l'associé anglais sans violer les accords passés avec nos concurrents, même si ceux-ci voyaient sans doute d'un mauvais œil que ce tour de passe-passe juridique les empêchait d'intervenir.

De plus, ces dispositions nous permettaient de remplir la condition toujours valable que Levine ne prenne pas trop d'importance dans les activités très diverses de l'entreprise : engagement du personnel, promotion de nouvelles préparations, contrôle des lots à livrer, contrôle des textes publicitaires et des petites annonces et lancement d'une collaboration avec des tiers. Malgré le dégoût que m'inspirait aussi la tyrannie de Levine, dont la soif de pouvoir me rappelait les agissements de son compatriote à moustaches, je ne pouvais pas me permettre, dans une conjoncture difficile, de l'éloigner plus que je ne l'avais déjà fait par mes excès. Nous étions toujours en pourparlers à propos du nouveau contrat de Levine car le précédent viendrait bientôt à expiration et nous ne pouvions accepter ses exigences insensées. Nous lui avions donc confié aussi notre société anglaise pour un temps. En dépit des sombres pressentiments que m'inspirait la situation en Europe, je ne pouvais imaginer que son rôle au sein de Farmacom prendrait bientôt fin. Je me représentais sans peine ce que serait le despotisme de la grande crapule du pays voisin. Mais l'idée que je pourrais être délivré un jour du despotisme de Levine n'était pas encore un rêve éveillé, ni une réalité toute proche.

Au mois d'octobre 1938, l'année de toutes les catastrophes, Rivka me fit part froidement de la naissance de la fille de Roosje. La jeune mère lui avait donné le prénom de Chana. Ce prénom, qui signifie grâce en hébreu, m'émut plus que je ne voulus l'admettre. Le bébé était donc sorti indemne des tentatives de meurtre qu'il avait subies. La petite semblait en bonne santé et, à en croire le rapport impersonnel de Rivka, Roosje avait passé l'éponge sur la façon peu glorieuse dont elle avait été engrossée et la jeune femme ne semblait pas faire grief à sa fillette de son origine. Les premiers mois, la maman et son bébé trouvèrent refuge au centre d'accueil d'Amsterdam et dès que Roosje se serait faite à la maternité, on lui chercherait un logement dans la capitale. Rivka veilla à ce qu'elle ne manque de rien. J'aurais été heureux de les voir mais il m'était formellement interdit d'entrer en contact avec elles

et je redoutais vraiment de mettre Rivka en colère.

Les enfants se soucient comme d'une guigne des circonstances qui entourent leur naissance. J'aurais aimé conseiller à mon benjamin de rester au chaud dans le ventre de Rivka, il s'y serait senti mieux qu'à l'extérieur. Mais mon candide descendant fut sourd à la voix douce qui espérait le convaincre de différer sa venue en cette saison froide. Par une journée de décembre glaciale, un mois après la nuit où, dans le pays voisin, les chemises brunes avaient donné au monde un avant-goût de leurs projets vis-à-vis de notre peuple en cassant des vitres et en semant la mort, je reçus un coup de téléphone de Marieke, notre gouvernante, qui m'annonçait que ma femme avait des contractions et venait d'être transportée à la clinique de la ville pour y accoucher. Rivka ne m'avait pas fait prévenir mais ma fidèle Marieke avait estimé qu'il serait injuste de ne pas me tenir au courant. Je fonçai à la clinique qui n'était pas très éloignée de la prison où mon frère avait purgé neuf mois de sa peine. On me pria de rester à l'extérieur de la salle d'accouchement et je me retrouvai dans la même situation que tous les pères, condamnés à l'inaction pendant la naissance de leur enfant. Jamais la véritable vanité de l'existence du mâle n'apparaît mieux qu'au moment où nos femmes affrontent les douleurs de l'accouchement, au milieu des halètements, des hurlements, des cris, des rugissements et des poussées. L'accouchement est une épreuve atroce, insupportable, interminable, jusqu'au moment où la femme, à bout de forces, finit par s'ouvrir suffisamment pour expulser l'enfant qui a passé un paisible séjour dans la chaleur de son sein. Peut-être notre comportement de coq trouve-t-il ici son origine. Dans la totale inefficacité qui est la nôtre au seul moment capital de la vie humaine.

J'étais installé sur une chaise métallique dans le couloir frisquet de la maternité silencieuse, le moindre cri poussé derrière la porte close me faisait sursauter. Celle-ci s'ouvrait parfois et une infirmière sortait qui me faisait rasseoir d'un geste apaisant et m'annonçait que ma femme souffrait, l'accouchement était pénible, le col s'ouvrait très lentement, ce qui était surprenant puisqu'elle avait accouché quatre fois sans difficulté, mais je n'avais pas à m'inquiéter, il fallait attendre tranquillement. J'attendais, oui, mais je ne me sentais pas du tout tranquille. Contrairement à l'infirmière, je comprenais pourquoi cet accouchement était bien plus pénible que les précédents. Si son col ne s'ouvrait pas aussi facilement que pour nos filles,

c'est que Rivka avait peur de l'enfant mais comment aurais-je expliqué ça à l'infirmière et qu'avais-je à y gagner ? Je m'armai donc de patience, partagé entre la peur que ma femme ne survive pas à cette épreuve et l'espoir secret que, malgré les craintes de Rivka, l'enfant soit un garçon.

Je ne bougeai pas jusque tard dans la nuit. L'équipe de garde avait été relevée et le gynécologue qui partait avait tenté de m'apaiser par des formules creuses avant de prendre la pause qu'il attendait avec impatience. Je m'étais même assoupi sur la chaise bancale. Quand je me réveillai en sursaut, je compris que j'avais dormi une heure. Il serait bientôt six heures, une matinée humide et froide s'annonçait quand la porte de la salle d'accouchement s'ouvrit et une infirmière qui paraissait épuisée vint vers moi.

« Félicitations ! » me dit-elle en souriant, « vous voilà père d'un garçon en bonne santé. »

Une bouffée de bonheur m'envahit avant que l'inquiétude l'emporte sur la joie.

« Et comment va ma femme ? demandai-je.

— Elle est exténuée, répondit l'infirmière. Rien d'étonnant, ç'a été un accouchement particulièrement laborieux qui l'a anéantie. Au point qu'elle a refusé de prendre le bébé dans ses bras quand il est né. Mais ça s'arrangera quand elle aura bien dormi. » Elle me permit d'entrer un moment, bien que ma femme eût déclaré qu'elle préférerait rester tranquille. « Mais c'est fréquent, reconnut-elle gentiment, et finalement, elles sont très fières de montrer l'enfant à son père. Allez donc jeter un coup d'œil mais sans vous attarder. »

Je savais bien que l'affolement de Rivka après la naissance de son fils ne ferait pas place à la fierté quand elle me verrait mais je ne pus résister à la tentation de voir de mes yeux comment la mère et mon fils se portaient.

Le visage pâle, elle était étendue dans son lit métallique avec à côté d'elle un petit lit d'enfant. Elle avait détourné la tête et ne réagit pas quand j'entrai dans la chambre. J'approchai à pas comptés, restai devant elle et murmurai son nom tout en lui caressant doucement les cheveux. Elle écarta brusquement la tête dans un réflexe de défense.

« Ça n'a pas été facile, hein, ma chérie, dis-je prudemment, mais on me dit que tu as été exemplaire. »

Elle tourna lentement son visage vers moi et ouvrit les yeux. Elle prononça d'une voix blanche et mesurée : « N'abuse pas de la situation, Mordechai. »

Ses yeux se remplirent de larmes qu'elle essuya d'un geste furieux. « Regarde ton fils et va-t'en, et fiche-moi la paix. Dis aux filles de ne pas venir pour le moment. »

Elle laissa échapper un sanglot, puis elle se tourna sur le côté pour me faire comprendre que la conversation était terminée.

« Et comment allons-nous l'appeler ? lui demandai-je. Nous n'avons jamais abordé la question mais il faut que je déclare sa naissance.

— Je te le ferai savoir avant trois jours », dit-elle, puis elle fit un signe de la main pour me signifier que ma présence l'agaçait.

Je jetai un regard à mon fils, petit être fragile et sans nom, qui se trouvait privé de l'amour de sa mère dans les premières heures de sa vie après un itinéraire éprouvant. Je caressai la peau douce de son visage, respirai l'odeur inimitable du bébé qui sort à peine du giron maternel, posai un baiser sur son front et quittai la chambre, le moral dans les chaussettes.

Deux jours plus tard, Ruth fut autorisée par Rivka à voir son frère nouveau-né et à son retour, elle me fit à moi et à ses sœurs un portrait enthousiaste de ce merveilleux petit bout qu'elle avait pu prendre dans ses bras et qui refusait de lui lâcher le petit doigt. Elle ajouta qu'au dire de Rivka, mon fils s'appellerait Ezra.

Même si la religion ne comptait pas dans notre vie, nous avions donné un prénom juif à tous nos enfants. Nous ne voulions pas renier nos origines et, face à la montée de la haine et de l'intolérance, il nous avait paru plus important encore d'affirmer notre droit d'exister en choisissant les prénoms de nos enfants. Donner un nom à un enfant, c'est annoncer publiquement son caractère et le cours de sa vie future. On retrouvait dans le nom que Rivka avait donné à mon fils son souhait de le voir s'écarter plus tard du comportement licencieux de son père et prendre pour modèle la vie du grand-prêtre désintéressé et intègre de l'Antiquité.

Au bout d'une semaine, on m'autorisa à ramener Rivka et mon fils chez nous et à notre retour, nous fûmes accueillis par les filles qui avaient préparé une très belle réception pour leur mère et leur petit frère. La porte d'entrée s'ornait d'une grande cigogne en carton portant un bébé enveloppé dans un linge bleu, le berceau dans la chambre du bébé avait été soigneusement préparé avec de petits draps brodés par les aînées ; un grand plateau débordant de biscottes aux *muisjes* était prêt au salon et une longue guirlande de dessins drôles et colorés égayait l'austère couloir. Leur joie de revoir leur mère et d'accueillir un garçon dans cette maisonnée de filles était extraordinaire. Leur enthousiasme avait décripé Rivka qui n'avait pas desserré les lèvres pendant le trajet en voiture, distante et absente, tenant le bébé dans ses bras mais un peu loin d'elle, comme pour éviter tout contact avec le bambin. Dès qu'elle fut gagnée par la joie de ses filles et qu'elle les vit couvrir l'une après l'autre leur petit frère de baisers et de câlins, son visage perdit de sa dureté et elle fut d'accord avec les infirmières pour déclarer que c'était le bébé le plus beau, le plus mignon et le mieux réussi qui soit jamais venu au monde.

Après avoir d'abord refusé d'allaiter, Rivka céda devant la fermeté et la force de persuasion du personnel soignant et accepta de donner le sein. Elle s'était faite à l'idée qu'au début elle n'avait pas le droit de priver son fils du lait maternel. Mais après quelques semaines, le bel appétit de l'enfant avait viré à la voracité. Il suçait le sein de sa mère avec une force et une agressivité hors du commun, il lui mordait et meurtrissait les mamelons qui la faisaient souffrir. C'est précisément cette force, cette soif d'amour qui l'éloignèrent d'elle et je n'eus d'autre choix que d'embaucher Alie Mosterd, du service emballage, qui lui fournit le lait maternel contre argent comptant et de la chaleur sur commande.

L'espoir que je nourrissais en secret de voir Rivka se rapprocher un peu de moi quand elle aurait donné la vie fut vain. En supposant qu'au cours du mois de décembre 1938 ou l'année suivante elle aurait manifesté une certaine ouverture à mon égard, si elle avait pu et voulu me donner une dernière chance, si elle m'avait fait confiance une dernière fois, j'aurais peut-être trouvé la force de devenir un autre homme. Comme le serpent quitte sa vieille peau et se débarrasse des parasites en s'en dépouillant, j'aurais pu renoncer à mes mauvaises habitudes et renaître sage. J'avais imaginé qu'à ses côtés, nourri et fortifié par son amour, j'en serais capable. Si tout cela s'était réalisé, notre entreprise ne serait pas devenue la multinationale réputée qu'elle est devenue. Le fait de privilégier l'amour du prochain et l'humanisme ne garantit pas une réussite extraordinaire, la clef des affaires vraiment lucratives, c'est de ne pas se conduire comme il faut. Pour Rivka, j'étais prêt à abandonner mon rêve de créer une très grande entreprise, elle en était digne. Cependant, sa sourde hostilité, ses éternels reproches muets qui amplifiaient la honte et la culpabilité que j'éprouvais avaient sapé ma résistance.

Tandis que le monde se préparait à subir la plus grande extermination de tous les temps, je tournai le dos à mon ego blessé. Quand je compris que je ne regagnerais pas l'amour de ma femme, ce qui, avec le signe de Caïn que je porte au front, fut la seconde grande défaite de ma vie au demeurant brillante, je me libérai de ces foutus sentiments, de mes douleurs intolérables. Désormais, ma conscience était bardée d'acier.

La rouille a eu finalement raison de ma protection métallique et ces sentiments intolérables reprennent vigueur, comme un violent incendie peut reprendre par la faute de l'électricité statique, un phénomène qui a failli

réduire en cendres notre laboratoire tout neuf. Le service d'incendie de l'entreprise nous a épargné cette catastrophe mais ici, dans mon cocon de détresse, je n'ai personne pour étouffer le feu qui a repris.

Cette nuit, la jeune personne m'a allumé la télévision. Si doucement qu'elle ne réveillera pas Mizie, assommée par son puissant somnifère à l'étage du dessous. Elle veut éviter à tout prix une confrontation directe avec mon descendant dans la tourmente. Aurait-elle peur que l'excitation me donne le coup de grâce auquel j'aspire ?

Mais le son est suffisant pour me faire entendre la voix de mon sang, de mon enfant le plus cher, le casse-cou, le perpétuel affamé, qui répond aux questions du juge. Il se tient droit, il a les yeux battus, le visage marqué, mais il n'a rien perdu de sa fierté, de son allure intrépide. Finalement, il est libéré sous caution. Contre le paiement d'un million de dollars et la remise de son passeport, ce qui l'empêche de quitter le pays. Et après lui avoir fixé un bracelet électronique à la cheville comme à un cobaye qui attend qu'on lui injecte le produit létal, la justice lui permet de séjourner dans son appartement d'où il contemple l'Hudson et la meute féroce des journalistes, les limiers qui ont pris position devant l'entrée de l'immeuble. Comme j'aimerais lui téléphoner, lui donner du cœur au ventre, lui apporter le soutien de son père et le convaincre de rassembler toutes ses forces, là, à l'heure épouvantable de son Waterloo, au moment où il est aux mains des charognards qui veulent le foutre à la porte de l'entreprise pour bazarder la boîte. Mon fils, qui est au sommet de sa carrière, qui a gravi pas à pas l'Olympe, qui n'est qu'énergie, passion, ambition dévorante, jusqu'au moment où, couronnement d'une brillante carrière, on l'a nommé *chief executive officer* de cette gigantesque multinationale américaine née de la petite firme boiteuse qui dépendait de notre usine. Il ne renonce jamais, il rend coup pour coup : quand on a la peau dure, on ne craint pas la castagne. Si au moins ses avocats, qui doivent lui coûter une fortune, parvenaient à faire retirer la plainte de la présumée victime ! Ça ne doit pas être trop difficile. J'ai lu dans les journaux que la déposition renferme de nombreuses absurdités. Ce doit être fait exprès, un piège tendu par un de ces cannibales américains qui menacent d'absorber l'œuvre de notre vie.

Il a manqué de discrétion, il a envoyé joyeusement promener les

avertissements que je lui donnais. Les traîtres ne dorment jamais, je le lui ai rappelé plus d'une fois mais il se moquait de moi, il n'en faisait qu'à sa tête. Que voulez-vous ? C'est un produit de la société d'abondance, il n'a jamais appris à ses dépens à quel point un homme d'affaires peut être dangereux et mauvais. Un gamin le cul dans le beurre, dorloté, élevé dans une famille normale, enfin, normale... ça veut dire quoi, normale ? Non, le normal, ça n'existe pas. Un pogrom en Russie, ça c'est normal, Jésus sur la croix, une pute dans un bordel. Ce qui était normal pour Ezra, c'était d'avoir une mère qui n'a jamais pu l'aimer et qui s'exaspérait chaque fois qu'il avait un vrai comportement de garçon. Sa vigueur, ce besoin de se faire valoir, son goût de la compétition et son caractère dominateur qui le poussaient, tout jeune, à mener ses sœurs à la baguette, toutes ces qualités l'irritaient au plus haut point, ce dont elle ne se cachait pas, et elle n'éprouvait avec lui ni l'enthousiasme ni le plaisir qu'elle avait eus à éduquer nos filles. Mes gênes sont peut-être seuls en cause, à moins que l'attitude de Rivka ait contribué à en faire un homme soumis aux caprices de la testostérone, obsédé par ses conquêtes, par ses bonnes fortunes, par le désir impérieux d'être vu, connu et caressé ?

Au cours des nombreuses interviews qu'il a accordées, il a reconnu non sans fierté qu'il avait trois faiblesses : son amour de l'argent, son penchant pour les femmes et ses origines juives. Et j'avais beau lui répéter de ne pas trop en faire, il me donnait une tape sur les épaules en riant, il proclamait que les temps avaient changé, que la xénophobie pas plus qu'une vision étriquée de la sexualité n'avaient de sens. Il me disait en guise de compliment : « Grâce à la pilule que tu as lancée sur le marché international, les temps ont changé, papa, et je t'en remercie de tout cœur. À l'époque de ta gloire, on était sur ses gardes, on pouvait perdre sa réputation en fricotant avec des femmes. Aujourd'hui, c'est une très bonne stratégie que de se vanter un peu de ses faiblesses. » Il faisait ce genre de déclaration avec une naïveté insolente quand il débarquait du pays des braves et qu'il prenait le temps de déjeuner avec moi. « Une bonne présentation, le temps de faire étalage de solides connaissances par de petites citations prémâchées, pas trop compliquées surtout, et l'art de laisser paraître avec humour l'être humain derrière l'homme, voilà les ingrédients nécessaires pour accéder au dernier étage de la fusée. » Il souriait en me parlant, attendri par son vieux père qui, pensait-il, ne voyait plus clair dans cette époque aveuglante. Contre vents et

marées, téméraire, trompe-la-mort, il traçait sa route à travers l'échiquier international.

Si la mort n'est pas venue me prendre avant que je sois contraint d'assister en témoin impuissant à la chute de mon benjamin dans les pièges où je suis tombé autrefois, c'est que sa cruauté est phénoménale. Et comme si cela ne suffisait pas, je ne suis plus en état de lui adresser la parole. Ma Florence Nightingale exclusive pas plus que la jeune personne ne songent que mon cerveau est parfaitement intact et que seules la parole et la motricité me refusent tout service, comme un cheval rétif qui refuse d'avancer d'un pas.

La jeune personne se penche vers moi et répète trois fois que le monsieur à l'écran est Ezra. Merde, comme si je ne le voyais pas ! La mignonne interprète les sons inarticulés qui me sortent du bec comme le signe que je ne suis plus capable de comprendre la situation de mon fils. Elle m'explique qu'il est rentré chez lui et qu'il ne peut malheureusement pas venir me voir. Furieux, je secoue la tête pour lui expliquer que je voudrais lui parler mais elle ne comprend pas et quand les larmes me viennent aux yeux, non par sensiblerie mais parce que mes fuites corporelles ne se limitent pas au goutte-à-goutte ridicule de ma bite, elle essuie mon visage avec un mouchoir. Elle s'y prend avec douceur mais ça me fait l'effet d'une éponge métallique qui ouvre ma peau fine et je hurle de douleur, d'impuissance, du désir de parler une dernière fois à Ezra, mon fils, mon benjamin, mon talon d'Achille.

Avant que les sbires bottés du grand croque-mitaine foulent le sol de notre pays, j'avais compris qu'en cas d'invasion je devrais faire l'impossible pour sauver ma peau. Mes origines m'imposaient de déguerpir mais aussi mes relations dans les milieux gouvernementaux et mon entreprise, sur laquelle les charognards jetteraient sûrement leur dévolu. J'avais tout préparé pour assurer la continuité de l'entreprise en cas de conflit. À présent, il était urgent de prendre des mesures pour me sauver moi-même et ma famille au cas où notre pays tomberait.

Fin avril 1940, j'eus un entretien avec Levine qui s'apprêtait à partir en Amérique où il allait donner une série de conférences.

Ces dernières années, l'étranger l'accueillait à bras ouverts. Sa réputation de directeur d'un des laboratoires les plus respectés au monde, sa découverte de la testostérone, ses articles parus dans des revues professionnelles avec un certain sens de la publicité et l'énorme réseau mondial qu'il s'était constitué tout au long de sa carrière, tout cela lui valait de recevoir du monde entier, sauf du pays voisin en constante expansion, des invitations à assister à des congrès, à donner des conférences et à faire partie de commissions consultatives. Flatté assurément de l'attention et du respect qu'on lui témoignait, il acceptait volontiers, il aimait l'atmosphère de ces pays lointains qui rappelaient la période frivole et pleine d'espoir que nous avions connue dans les années vingt. La sombre chape étouffante que les chemises brunes étendaient sur notre continent ne couvrait pas les autres parties du monde et c'était un soulagement d'y séjourner. Ces voyages à l'étranger lui faisaient oublier aussi la tension qui existait entre nous. Qu'il s'agisse d'une réunion du conseil d'administration, d'une concertation avec des médecins ou des pharmaciens ou encore d'un simple coup de téléphone à propos de son foutu nouveau contrat que nous devons préparer coûte que coûte, nous n'étions jamais d'accord. Deux coqs sur un même fumier, ça fait toujours un coq de trop. La collaboration exaltante de nos premières années avait dégénéré en une perpétuelle course au pouvoir mais nos divergences de vues étaient si importantes qu'elles nous empêchaient de reconnaître la victoire de l'autre.

Nous nous opposions comme deux coqs de combat aigris, lui le respectable professeur, avocat éminent de la science, et moi, le négociant du roi qui pilotait notre entreprise à travers la crise la plus sérieuse que nous ayons connue. Notre intérêt commun d'autrefois n'était plus qu'un champ clos de luttes et de querelles où chacun était convaincu d'avoir raison.

Dès que j'entrai dans le bureau de Levine, il m'annonça qu'il renonçait à son voyage. Il me dit d'une voix sinistre : « Je m'attends à ce que toute l'Europe soit en guerre avant peu, donc je ne pars pas. »

Au début du mois, les chemises brunes avaient envahi le Danemark et la Norvège, des bruits persistants assuraient que les troupes du grand salaud se concentraient à nos frontières et, même si le gouvernement inondait le pays de communiqués rassurants sans aucun fondement, il n'y avait plus guère d'âmes assez naïves pour s'en laisser conter. Toute personne douée de raison savait que le *Grözfut*, le *Grösste Feldherr aller Zeiten* n'aurait de cesse avant d'avoir soumis tout le continent, y compris le royaume britannique.

« Mais Rafaël, lui répondis-je, tu donnes précisément la raison pour laquelle il faut que tu décampes quand il n'est pas trop tard. Tu as la chance d'avoir ton billet d'avion et un visa, il y a de quoi faire des jaloux. Pourquoi ne pas partir, une occasion pareille ne se représentera pas ? »

Il me regarda, l'air constipé. « Crois-tu vraiment que je doive sauver ma peau ? Cela supposerait que j'abandonne à la fois ma famille, mon institut et mes collaborateurs. Crois-tu vraiment que ce soit digne d'un être humain ? Dans la conjoncture épouvantable où nous sommes plongés, ne suis-je pas tenu de tout faire pour protéger ceux et celles qui dépendent de moi ? De toute façon, ne suis-je pas tenu d'essayer, quoi qu'il en coûte ? »

Il ne me posait pas vraiment des questions. Il voulait me persuader que l'idée même de se mettre en lieu sûr et d'abandonner à leur sort les gens dont il avait partagé la vie et avec qui il avait travaillé était en soi blâmable et que, pour sa part, il jugeait inutile de s'attarder à cette pensée.

« Si quelqu'un est en mesure de faire quelque chose pour eux au cas où Hitler viendrait nous dicter sa loi, c'est moi. Grâce à ma réputation, à mes relations et à ma fortune, je peux les protéger. Ou essayer, du moins. Je ne pourrais plus me regarder dans un miroir si je levais le pied en laissant derrière moi tous ceux que j'aime. Celui qui ferait cela serait-il encore digne du nom de *mentsj* ? »

Il me resservait sa supériorité morale pour me faire la leçon. Si j'avais eu

en poche un billet d'avion et un visa, j'aurais saisi l'occasion à deux mains, je serais parti et j'aurais tenté de mettre ma famille en sécurité. Même si le mot famille évoquait une intimité complètement absente dans notre ménage ces dernières années.

Dès qu'il serait en lieu sûr, Levine pourrait tout mettre en œuvre pour faire venir la Dauphine et ses enfants arrivés pratiquement à l'âge adulte. Au ton accusateur qu'il prenait, je sentis que tout ce que je pourrais dire serait sujet à caution et je me contentai de hausser les épaules ; je murmurai entre mes dents que je trouvais regrettable de perdre une belle occasion de promouvoir nos dernières préparations et je me bornai ensuite à discuter de l'agenda en professionnel.

C'est lors de cette brève entrevue dans son laboratoire que je le vis pour la dernière fois, avant l'explosion de la bombe. Nous nous sommes vus cinq ans plus tard au même endroit. Le prestigieux laboratoire était devenu une cabane en ruine. On ne reconnaissait pratiquement plus aucun meuble, les huisseries en bois et les portes avaient disparu. L'hiver de la faim avait tout brûlé. Mais la ruine du laboratoire n'avait rien de comparable avec la distance créée entre nous deux par cinq longues années. En réalité, la leçon de morale que Levine m'avait servie la veille du début de la guerre était la dernière leçon qu'il devait me donner. Ou plutôt la dernière que je lui permis de me donner. À mon retour de la guerre, j'étais devenu imperméable à sa prétendue supériorité morale et j'osais lui tenir tête. Quand les chemises brunes furent enfin vaincues, je fis en sorte que Mordechai De Paauw, négociant du roi, devienne le monarque absolu de Farmacom.

Je fus réveillé par un vrombissement continu de moteurs d'avion. J'ai pensé que je rêvais avant de reprendre mes esprits. Tout en moi criait : « Trop tard ! Il est trop tard. » J'avais mis en sécurité les actions de nos filiales et mis en sécurité à Londres toutes les caractéristiques de fabrication, j'avais enfermé dans mon coffre-fort des échantillons de l'insuline la plus pure et d'autres préparations, j'avais créé une usine de secours derrière la ligne d'eau hollandaise, mais il reste qu'au moment où le fameux salaud a envahi notre pays avec son aviation superpuissante et que douze mille *Übermenschen* sont descendus du ciel, moi, j'étais dans cette foutue chambre d'amis et je n'avais mis personne en sûreté, ni moi ni ma famille. Je n'avais même pas entrepris les premières démarches pour organiser un départ. Trop pris par les tracasseries quotidiennes ou espérant, comme beaucoup d'autres et malgré les signes avant-coureurs, que tout allait s'arranger et qu'on ne dirait pas adieu à la douceur du quotidien. La tête dans le sable pour ne pas se lancer dans l'inconnu, pour ne pas quitter un demi-sommeil, pour retrouver le ronron de l'habitude. Je n'étais certainement pas le seul à avoir adopté cette politique de l'autruche mais bon Dieu, comme je m'en voulais, au fond de ce pauvre lit d'appoint, l'oreille tendue vers le grondement continu qui enflait comme le bruit d'une mer démontée prête à engloutir le pays.

Je me levai, m'habillai en hâte, descendis quatre à quatre, allumai la radio et entendis la nouvelle que je redoutais : notre pays était en guerre. Je me ruai dans le corridor pour téléphoner à un fonctionnaire du gouvernement et tombai sur Rivka en chemise de nuit, les cheveux défaits, le regard inquiet, entourée des filles qui se tenaient dans l'escalier comme des spectres blancs.

« C'est la guerre, dis-je, je crois que nous devons songer à partir.

— Partir », dit Rivka en fronçant les sourcils. C'était comme si elle n'avait pas entendu parler de la guerre. « Partir ? Mais pour aller où ? »

Je lui expliquai que notre bled se trouvait juste derrière la première ligne de défense, sans doute très fragile, et que nous devons franchir à tout prix la ligne d'eau hollandaise, à l'ouest du pays. Il vaudrait mieux se rapprocher au maximum de la résidence royale de La Haye. Pénétrer de préférence dans la

résidence même, qui paraissait l'endroit le plus sûr, la famille royale et le gouvernement seraient défendus jusqu'à la dernière minute à n'importe quel prix. Au siège du pouvoir, je pourrais faire appel à mes relations haut placées pour m'aider à fuir le pays quand il le faudrait.

« Fuir le pays ? demanda Rivka. Où veux-tu aller ? »

J'expédiai les enfants à l'étage en leur disant de s'habiller et de faire une valise en attendant. Sous la conduite de Ruth, les filles montèrent les escaliers d'un pas prudent, sans dire un mot.

J'expliquai à Rivka que l'entreprise et moi serions une cible idéale pour les chemises brunes mais qu'elle et les enfants étaient également en danger parce qu'en faisant disparaître des héritiers encombrants, l'ennemi s'enrichirait d'une grande entreprise prospère. Rivka n'avait manifestement jamais envisagé son avenir sous ce jour.

« Et Aron », dit-elle sans cacher sa réticence. « Et mes parents ? Et Rafaël, et Sari, et Roosje, et... ? » Sur sa lancée, elle faisait l'appel. C'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle énumère tous les membres de la tribu, tous ceux et toutes celles qu'elle aimait.

Aron... Je n'avais pas pensé à lui un seul instant. Il purgeait le dernier mois de sa peine, il serait libre dans quelques semaines. J'avais eu de loin en loin de ses nouvelles par l'entremise de Rivka, elles ne variaient guère : il passait ses mornes journées à ruminer ses remords, il refusait de faire des projets. Vu la conjoncture exceptionnelle, il devait être possible de le tirer de là, en payant s'il le fallait, pour qu'il parte avec nous.

« Nous pourrions emmener Aron, dis-je. Je peux tenter le coup. Mais tes parents et Roosje, eux, sont à Amsterdam. Ce sera toute une expédition pour atteindre la résidence royale. Désormais, c'est chacun pour soi, c'est terrible mais c'est la réalité. »

Rivka me regardait froidement. « À tes yeux, c'est toujours chacun pour soi, ça n'a jamais été autrement. Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai envie de partir avec toi ? Que j'abandonnerais ceux que j'aime pour te suivre ? »

Je fus pris d'une rage aveugle : « Parce que avec tes colères mal placées, je ne veux pas te permettre de risquer la vie de nos enfants. Tu ne crois tout de même pas que je vais te laisser mettre leur vie en danger parce que tu veux jouer jusqu'au bout les épouses bafouées et trompées ? Avec l'odeur de sainteté qui t'entoure et ton manque total d'indulgence. Tu vis des années à ruminer ta rancune et puis, nom de Dieu, tu entraînerais tes enfants dans la

pire situation qui soit, vers la mort peut-être ? Non, je ne marche pas. Ce que tu fais, c'est ton affaire, mais les enfants, je les emmène. »

Rivka se retira, le visage blême. Jamais elle ne m'avait vu dans cet état. Et moi aussi, ce fut une première, un véritable soulagement de pouvoir éclater comme je le fis. Puis j'entendis un doux murmure, je me retournai et vis Ruth, portant Ezra dans ses bras, qui nous regardait du haut de l'escalier avec de grands yeux effrayés. « Si nous partons, maman, on s'en ira tous ensemble, hein ? Sinon, je resterai aussi, près de toi. »

Rivka la regarda, elle avait repris des couleurs. Elle jeta un coup d'œil dans ma direction, regarda Ruth à nouveau et poussa un soupir. « Bien », dit-elle, la bouche pincée. Elle monta l'escalier, ses pas sonnaient plus fort que d'habitude sur les marches en bois tandis qu'elle criait avec une gaieté affectée : « Viens, Ruth, on a du pain sur la planche.

— Rivka », fis-je.

Elle s'arrêta au milieu de l'escalier et se tourna vers moi.

« Merci. Appelle tes parents, ils réussiront peut-être à gagner La Haye. Maintenant, je vais à l'usine, puis je verrai si je peux faire libérer Aron. »

Elle fit un signe de tête et gravit les dernières marches.

Il n'était pas encore huit heures mais les membres de la direction qui habitaient notre patelin étaient tous là, le visage pâle après une nuit trop courte, nerveux, impatients de connaître le sort qui les attendait. Après une brève discussion, on décida que l'équipe qui ferait fonctionner l'usine de secours derrière la ligne d'eau hollandaise devait partir au plus vite. On loua à une entreprise de transport un camion ouvert dans lequel embarquèrent les douze jeunes femmes et deux dirigeants pour un voyage excitant. Beaucoup n'avaient jamais quitté leur maison mais s'étaient déclarés prêts à tenter l'aventure. Un grand nombre de jeunes gens que nous employions étaient décidés à monter au front comme volontaires et nous décidâmes de verser un demi-mois de salaire à tout le personnel.

Dans la matinée, on nous fit savoir qu'il était interdit aux Allemands qui habitaient le pays de sortir de chez eux, ce qui obligea certains cadres à rentrer aussitôt. Je donnai l'ordre de brûler toutes les caractéristiques de fabrication et d'autres documents importants mais il s'avéra par la suite que l'ordre n'avait pas été exécuté parce qu'un employé favorable à l'ennemi avait entravé l'opération. J'appelai Levine. Je lui annonçai que j'avais

l'intention de partir. Il se tut un moment avant de dire : « Je souhaite, Motke, que ton initiative soit prématurée, j'espère que nous nous retrouverons bientôt. » Puis il cita deux vers du poème de Schiller « La Flotte invincible » :

*Gott der Allmächtige blies
Und die Armada flog nach alle Winden¹*

« Je crains, Rafaël, répondis-je, que les vers de Schiller ne s'appliquent pas ici. Je te souhaite bonne chance. Salue la Dauphine de ma part. »

Je dis au revoir aux cadres et quittai le bâtiment de la nouvelle usine dont nous avions dignement fêté le lancement deux ans plus tôt.

En ce clair matin de début de printemps, je me rendis en voiture à la prison où j'eus affaire à un brigadier d'abord réticent, mais quand je lui glissai quelques billets, il consentit à me laisser en tête à tête avec Aron, au mépris de tous les règlements. J'attendis dans une pièce nue et sans air qu'on amène mon frère. Quand il passa la porte et qu'il m'aperçut, il demeura raide comme un piquet. Il me regarda calmement. Il ne restait plus rien de la silhouette imposante, des joues pleines et de la petite bedaine que lui avaient dessinées des années d'excès d'alcool et qui le caractérisaient si bien. Ses joues grises étaient creuses, ses pommettes saillantes, sa combinaison de prisonnier flottait sur sa maigre carcasse, ses yeux étaient très enfoncés dans leurs orbites. Il me parut éteint et fatigué, plus triste que jamais. Le gardien qui le suivait poussa mon frère en avant et lui commanda de s'asseoir sur une chaise, en face de moi. Visiblement habitué à obéir, Aron s'exécuta. Le maton se posta près de la porte et Aron me regarda sans manifester la moindre émotion. Son regard ne changea pas quand je lui parlai de l'état de guerre dans lequel nous nous trouvions et de mon intention de passer la ligne d'eau hollandaise avec lui et ma famille. Ce n'est qu'au moment où je prononçai son prénom que son regard s'anima. Il lança avec une véhémence inouïe, de la même façon qu'il m'avait répondu deux ans plus tôt quand je lui proposais un bon avocat : « Pas question. Ce que tu fais, ça te regarde. Ce n'est pas mon rayon. Nous ne sommes plus frères, Motke, et aucune guerre, aucune dictature n'y changera rien.

— Aron, insistai-je, l'heure n'est plus aux principes. Dans quelques jours,

quelques semaines tout au plus, ils seront les maîtres ici. Notre armée est ridicule, elle ne pèsera pas lourd face à leur puissance. À l'heure où je te parle, des milliers de soldats en chemise brune armés jusqu'aux dents réduisent en bouillie notre armée d'opérette. Il ne leur faudra pas plus d'un jour pour franchir les premières lignes. Nous devons partir, le plus loin possible. Je ne sais pas si tu as appris ce qu'ils font des gens de notre espèce en Allemagne. Pendant toutes ces années, j'ai lu les journaux, j'ai écouté les récits des réfugiés, je suis même venu à bout du putain de bouquin de ce salaud, car mieux vaut connaître ses ennemis. Je puis te sortir d'ici. Dès que nous serons hors de portée de ce grand guignol, tu iras où tu voudras et tu n'auras plus jamais affaire à moi. Accorde-moi la chance de te mettre en sûreté. »

Pour dire ces derniers mots, je me fis plus suppliant que je n'aurais voulu.

Il me considéra, le regard lourd de mépris. « Tu n'as pas changé d'un poil », dit-il posément. « Comme toujours, ce qui t'importe surtout, c'est sauver ta peau. Tu as eu ne serait-ce qu'une pensée pour ceux que tu vas laisser derrière toi ? Pour tous ces employés, ces filles surtout, et leurs familles ? Tu te tires des flûtes mais au même moment, tu te fiches pas mal de ce qui va leur arriver ? »

Pas changé d'un poil, lui non plus.

« Si j'attends ici qu'on nous achève, mon personnel n'y gagne rien non plus. En me mettant à l'abri, je peux leur être bien plus utile. »

Il eut un rire narquois. « Fais comme tu voudras, Motke », dit-il froidement. « Mais fiche-moi la paix. Je purge ma peine. Après, je pourrai peut-être me rendre utile. Par les temps qui courent, on a besoin de gens sans illusions. J'aimerais pouvoir acquitter ma dette. Il y en a qui méritent plus que moi de survivre. » Il se leva. « Tu diras bonjour à Rivka de ma part. Elle est ce qui t'est arrivé de mieux. Je suis content pour elle que tu lèves le camp. Occupe-toi bien d'elle. »

Il fit signe au gardien qu'il voulait quitter la pièce. Je me levai et dehors, j'allumai une cigarette comme pour chasser le sentiment d'avoir perdu la partie.

¹. « Dieu tout-puissant souffle sur la flotte invincible / Et elle s'enfuit, dispersée aux quatre vents ». *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

À mon retour, la maison était en émoi. Malgré la panique, la majorité du personnel était venue prendre son service comme à l'accoutumée et on faisait les malles sous la direction de Rivka et de notre gouvernante, Marieke. Les nouvelles de la guerre données par la radio résonnaient dans toute la maison, elles rapportaient avec un optimisme effarant la valeureuse résistance de notre armée héroïque, ce qui me donna l'impression que l'ennemi avait subi de lourdes pertes. À tel point qu'on se demanda un moment s'il fallait partir en catastrophe, s'il ne valait pas mieux attendre tranquillement chez nous la défaite des ennemis. Le gouvernement recommandait d'ailleurs à chacun de rester chez soi pour que les civils ne gênent pas les opérations militaires. Or un coup de fil passé à un haut fonctionnaire avec qui je m'entendais bien m'apprit que mes craintes étaient fondées et que la situation était très grave. Il insista pour que je tente au plus vite la traversée du bras de rivière Hollands Diep avant l'affrontement final.

J'expliquai brièvement à Rivka qu'Aron avait refusé que l'on rachète sa liberté. Elle hocha la tête en soupirant. Puis elle me raconta avec une douceur que je ne lui connaissais plus la conversation téléphonique qu'elle avait eue avec ses parents. Ils n'avaient pas l'intention de fuir.

« Nous avons été chassés plus souvent qu'à notre tour, ma chérie, avait dit son père. Nous sommes âgés, ils nous ficheront la paix. Que veux-tu qu'ils fassent d'un couple de vieux ? » Il avait voulu prendre un ton détaché mais Rivka connaissait suffisamment son père pour savoir que c'était une façon de lui rendre la séparation plus légère.

« Je leur ai demandé d'aller voir Roosje et Chana et de s'occuper d'elles, ils me l'ont promis. Et nous nous sommes juré de nous revoir vivants. » Elle prononça ces derniers mots avec une détermination qui cachait mal son désespoir. Elle haussa les épaules en signe d'impuissance.

Dans mon bureau, je vidai le coffre-fort où j'avais préparé ces derniers mois une grosse somme en argent liquide, des chèques et des matières premières de grande valeur pour nos préparations les plus importantes, et je fourrai le tout dans ma serviette. On bourra la voiture au maximum, on dit au

revoir à Marieke et aux membres du personnel à qui j'avais versé plusieurs mois de salaire en leur faisant promettre qu'ils entretiendraient la maison. Nous partîmes, Rivka à côté de moi, les filles et leur petit frère nerveux entassés sur la banquette arrière. Partagés entre l'inquiétude et l'excitation, nous parcourûmes une dernière fois les rues de notre petite ville contre laquelle j'avais bien souvent pesté mais que je quittais avec un certain vague à l'âme. Les filles demandèrent à Ezra de faire signe chaque fois que nous passions devant un de nos points de repère : « Coucou l'église et ses cloches qui font ding-dong, salut Johanna la boulangère, bonjour Mientje Knoop, bonjour Kobus le laitier, coucou l'école, etc. » À entendre leurs joyeux appels, on aurait pu croire que nous partions en excursion. Seule Ruth paraissait deviner ce qui se passait réellement mais elle s'était bravement donné les galons de celle qui serait responsable du bien-être de son petit frère.

Nous n'étions pas les seuls à battre en retraite, il y avait un monde fou dans des voitures pleines à craquer, sur des vélos lourdement chargés, sur des charrettes tirées par des chevaux qui croulaient sous les meubles et les ustensiles ménagers, il y avait des familles hissées sur des charrettes à bras ou marchant derrière, montées sur des vélomoteurs ou à pied, tout un peuple fuyait le front. Le voyage fut interminable, les embouteillages se succédaient, il fallait parfois libérer la route pour laisser passer des colonnes de soldats aux traits tendus qui rejoignaient le front ou, ce qui m'inquiétait davantage, qui en revenaient, le visage marqué par le désarroi.

On franchit le bras de rivière Hollands Diep de nuit à bord d'un bac sans feux de position, on redoutait que l'embarcation heurte une des mines que l'armée néerlandaise avait dû placer pour empêcher l'ennemi de traverser. Nous craignions le pire à chaque instant mais le pire nous fut épargné.

La traversée des bois de Scheveningen fut angoissante, nous avions dû laisser la voiture sur la route car la résidence était devenue un champ de bataille où des parachutistes allemands livraient un combat sans merci aux derniers valeureux pisse-froid néerlandais qui n'avaient pas encore décampé en geignant.

Je me rendais compte que je ne pourrais entrer en contact avec aucune de mes connaissances, que je ne pouvais compter sur leur appui. Toutes ces prétendues bonnes relations dans les milieux gouvernementaux néerlandais, tous ces messieurs importants que j'avais conseillés autrefois pour le

commerce de la viande et les hormones de l'âme étaient trop occupés à sauver leur propre peau et se trouvèrent en sûreté, à l'heure de la capitulation, en Grande-Bretagne, la seule île qui résistât encore vaillamment à l'ennemi.

Sous le coup de la déception, nous avons sauté dans un taxi pour rejoindre Ijmuiden et nous avons pu monter sur un bateau où je renonçai à mon statut de négociant du roi pour me fondre dans la canaille pleine aux as qui avait cassé sa tirelire dans l'espoir que le capitaine l'emmène loin de notre pays moribond. Après une nuit interminable et froide pendant laquelle la famille s'entassa sur un gaillard d'avant bondé, il devint évident que le bateau ne tenait pas la mer et que son salaud de capitaine avait mis les voiles avec notre argent. Délestés de quelques milliers de florins, nous n'avions d'autre ressource que de revenir à la résidence où on nous hébergea dans la demeure principale de l'ambassadeur de l'Uruguay, la seule relation qui s'avérât fiable. La famille campa dans cette maison pendant des mois : Rivka, silencieuse, repliée sur soi, les quatre filles pleines de bonne volonté, qui faisaient preuve de réserve et de tact pour n'incommoder personne, et Ezra qui ne tenait pas en place et dont les glapissements exaspéraient toute la maisonnée. À un jet de pierre de l'inaccessible mer du Nord qui m'aurait ouvert l'accès au monde libre. Les jours et les semaines se succédaient pour nous dans l'angoisse de l'attente. Coincés au milieu des armoires métalliques d'un service diplomatique qui s'activait autour de nous pour sauver ce qui pouvait l'être.

Aux yeux de Cristobal Carballo, ministre plénipotentiaire de ce pays d'Amérique du Sud qui était aussi un débouché important pour Farmacom, c'était devenu une affaire d'État de me faire sortir du pays avec ma famille et quand Seyss-Inquart fut nommé commissaire du Reich aux Pays-Bas, il saisit l'occasion. Après la fuite de la famille royale et de la quasi-totalité du gouvernement, les chemises brunes n'éprouvèrent aucune difficulté à incorporer notre pays au Troisième Reich. Il ne subsistait plus aucune autorité pour s'insurger contre cette annexion. Depuis le jour où notre nation avait cessé d'exister, toutes les ambassades, tous les consulats sur le territoire des Pays-Bas étaient devenus inutiles, si bien qu'un fonctionnaire allemand avait été chargé d'expulser les diplomates étrangers. Les inutiles devaient débarrasser le plancher. Moi, Mordechai De Paauw, trois années d'enseignement secondaire et qui ne parlais pas un mot d'espagnol, je fus nommé par l'ambassadeur consul de l'Uruguay et cette nomination nous

permet d'obtenir des passeports diplomatiques et un visa de sortie validés par Berlin.

Le 16 juillet 1940, un train quitta la gare de Hollands Spoor, bourré de diplomates étrangers et de personnes assimilées pour l'occasion au personnel diplomatique. Nous fûmes escortés par le représentant du ministre des Affaires étrangères Ribbentrop venu de Berlin. En tant que diplomate, je fus heureux de lui serrer la main et, à l'abri de la vitre de mon compartiment, j'offris à ce pisse-vinaigre mon sourire le plus délicieux tout en lui souhaitant, dans les termes les plus grossiers, d'être écrasé sous les bombes anglaises.

Je repense avec une grande satisfaction au moment où, des semaines plus tard, nous avons passé finalement la frontière portugaise. La première partie du voyage s'acheva à Estoril, charmante station balnéaire non loin de Lisbonne où nous eûmes le temps de récupérer un peu avant d'arriver en Angleterre le 24 septembre 1940.

La pittoresque localité de Wargrave offrit à notre famille un abri sûr. On trouva de bonnes écoles pour les enfants qui s'adaptèrent avec une rapidité surprenante et s'épanouirent dans leur vie de filles : elles apprirent l'anglais, nouèrent de joyeuses amitiés entre copines tandis que Ruth faisait ses premières expériences avec de petits amis. Baignades estivales idylliques dans la rivière, promenades à cheval dans les collines du Berkshire. Apparemment, elles ne pensaient plus à tout ce qu'elles avaient laissé derrière elles. Contrairement à Rivka qui restait le plus souvent à broyer du noir entre quatre murs, inquiète pour la famille et pour tous ceux qu'elle aimait et dont elle était privée. Ses crises d'angoisse augmentaient à mesure que s'accumulaient les rumeurs toujours plus atroces qui couraient à propos de la situation sur le continent. Des histoires d'une sauvagerie telle qu'on refusait d'y ajouter foi. Sur le sol anglais, Rivka perdit complètement sa belle humeur et son optimisme légendaires, elle ne tenait plus debout et commençait à désespérer. Elle avait horreur des journées interminables qu'elle passait seule avec Ezra, le petit capricieux qui devenait un bambin agaçant : exigeant, impatient, bruyant et beaucoup trop envahissant au goût de Rivka. Mon benjamin dévoilait son tempérament de petit prince des machos, rebelle insensible, têtu comme une mule, déjà prêt à en découdre et cabochard en diable. Étant donné les éternelles disputes entre lui et sa mère sans cœur, on prit la décision d'engager une nurse capable de lui tenir tête et Rivka s'occupa beaucoup moins du gamin. Elle faisait souvent des randonnées dans les paysages doucement vallonnés, elle lisait les journaux de la première à la dernière page et passait de longues heures à écouter la radio pour suivre l'évolution de la guerre. Pour Rivka, ces cinq années à Wargrave durèrent une éternité, un temps suspendu pendant lequel elle attendit que la vie reprenne – une renaissance qui ne serait possible que lorsqu'elle se sentirait entourée de nouveau de tous ceux et celles qu'elle aimait. Je n'en faisais plus partie.

Elle ne me supportait pas, comme elle ne supportait pas Ezra, et je perdis patience. Je ne me laissai pas terroriser plus longtemps par la peine que me

causait son mépris. Je voyais dans son comportement la réaction puérile d'une tsarine gâtée qui se révélait incapable de prendre la vie comme elle vient, d'en tirer le meilleur parti. Elle aurait dû être heureuse que je la laisse si bien entourée quand je la quittais pour me plonger dans mon travail.

J'avais trouvé à Londres des bureaux dans un grand immeuble avec une vue superbe sur la Tamise et Waterloo Bridge et on créa dans la proche banlieue une usine qui nous permettrait d'assurer la production. Je passais le plus clair de mon temps à Londres qui fut empoisonnée, surtout la première année, par cette foutue Blitzkrieg. Les alertes aériennes et les bombardements incessants firent partie bientôt du train-train quotidien auquel, ô surprise, on s'habitua rapidement. Les premières semaines, chacun se précipita aux abris, puis la routine s'installa et je pris l'habitude de continuer mon travail pendant ces alertes. Ce n'est que lorsque les bombes se mettaient à tomber autour de nous que je prenais le dossier, toujours prêt, renfermant les documents les plus importants, et que je me ruais avec l'ensemble du personnel dans le couloir, m'écartant au maximum des fenêtres pour éviter les éclats de verre. Une seule fois, à la fin de la guerre, une bombe toucha l'immeuble voisin du nôtre. Le bâtiment fut ébranlé et le mur extérieur s'effondra sous nos yeux stupéfaits. Expérience hallucinante. Le périlleux exercice d'équilibre quotidien où l'on balance entre la vie et la mort éveille en l'être humain une délicieuse tendance au libertinage. Les nombreuses nuits que je passai dans la capitale furent rarement solitaires. C'était comme si la menace de mort quotidienne libérait une légèreté et une sensualité qu'il fallait assouvir sur-le-champ. Comme si les bombes étendaient sur la ville un tapis de testostérone qui infectait tout le monde, hommes et femmes. Ô les beaux jours et les nuits délicieuses où je pus m'en donner à cœur joie, sans remords puisque ma femme m'avait exclu de ses proches et qu'il n'était plus question de tromperies, sans compter que cette fois je n'étais pas le seul esclave de mes pulsions puisque je me trouvais en compagnie de femmes qui cherchaient sans pudeur à nous approcher, nous les hommes. Et nous, les mâles, nous éprouvions des besoins sexuels d'une tyrannie inconnue, comme si les flammes de l'amour nous aidaient à maintenir la mort à distance.

Cela dit, nous travaillions dur à Londres. Je me coupais en quatre pour assurer la stabilité de Farmacom et des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw et pour empêcher les nazis de mettre la main sur nos actions et nos brevets. Je déplaçai le siège de la société à Curaçao, hors

d'atteinte de la voracité du grand salaud qui espérait rafler l'ensemble du commerce juif baptisé, pour la commodité, « biens de l'ennemi ». J'ajoutai aux statuts de l'entreprise une clause pour empêcher les membres du conseil d'administration qui se trouvaient en territoire conquis par l'ennemi d'avoir la moindre prise sur les affaires traitées à l'extérieur du pays occupé. Ce faisant, je coupais les ailes aux membres de la direction restés au pays. De tous ceux qui avaient l'intention de collaborer avec l'ennemi ou qui étaient contraints de traiter pour le compte des criminels qui officiaient dans mon usine, plus aucun n'aurait accès à nos filiales étrangères et, du même coup, nous renforçons nos relations avec les nombreuses entreprises associées en Amérique et en Amérique du Sud afin de poursuivre tant bien que mal la recherche et la production et de soutenir notre trust privé de la société mère. Ce fut un travail infernal de pourvoir les entreprises en matières premières, la communication prenait un temps fou dans le meilleur des cas, mais le plus souvent elle était pratiquement impossible. Aron me manquait, il avait entretenu précisément avec notre entreprise argentine d'excellentes relations, très naturelles. Dans cette conjoncture difficile, mon frère avait joué un rôle de premier plan dans le soutien des succursales étrangères. Il était la personnalité idéale à envoyer sur place pour collaborer avec les directions locales à la gestion complexe d'une entreprise, dans un secteur devenu un vaste champ de mines. La production souffrait du manque de matières premières aggravé par le fait que les bateaux chargés des marchandises indispensables à la production des préparations étaient régulièrement envoyés par le fond par les sous-marins du grand salaud.

J'avais conscience que les nazis mijotaient un plan pour reprendre la maison mère néerlandaise, qu'ils mettaient au point une tactique pour garantir que l'étranger reconnaîtrait cette reprise et que les possessions d'outre-mer ne seraient pas séparées de l'entreprise qui allait passer aux mains des Allemands. En l'occurrence, Levine joua un rôle prépondérant. Il était le seul à détenir des actions aux Pays-Bas. Nos règlements prévoyaient heureusement qu'aucun actionnaire ne pouvait vendre ses titres sans les avoir proposés auparavant aux autres actionnaires.

Un beau jour, j'appris que Levine négociait manifestement avec Berlin la possibilité de se défaire de ses actions en échange de l'autorisation d'émigrer avec sa famille en Amérique. Comme s'il avait le pouvoir de modifier nos dispositions à sa guise ! Je m'inquiétai de voir que le professeur était prêt à

renier les accords passés dans notre entreprise pour sauver sa peau et je fis la seule chose qui était en mon pouvoir : j'interdis à toutes les succursales étrangères tout commerce avec la maison mère néerlandaise. Je ne pouvais imaginer que l'ensemble de nos brevets durement acquis puisse tomber aux mains de voyous. Tant que le roi des magouilleurs déciderait de tout là-bas, notre trou de province serait zone interdite et, au cas où les nazis mettraient la main sur des actions de Levine, nous couperions réellement toutes les succursales de ma chère société mère.

La collaboration avec mon cousin Simcha s'avéra bien agréable. Il se comportait en compagnon loyal et serviable au sein de notre usine anglaise de l'hormone de l'âme et avec lui je n'avais pas à craindre la même rivalité qui avait surgi entre Levine et moi. Au fil du temps, Farmacom devint l'entreprise familiale que j'aurais tant aimé diriger avec mon frère. Avec Simcha, il n'était pas difficile de coopérer, de se pencher ensemble sur un problème. Une coopération à laquelle je n'avais pas l'intention de renoncer quand la paix serait revenue et qui nous ouvrait les portes d'une expansion mondiale.

Le ministre-président Gerbrandy me proposa de devenir membre du conseil consultatif du gouvernement néerlandais en exil. On accueillit avec enthousiasme mes idées sur la façon dont, après la guerre et l'inévitable victoire, nous devrions remettre sur pied l'économie dans notre patrie libérée ainsi que mes propositions sur la manière dont le commerce néerlandais pourrait conquérir une place de premier plan sur le marché mondial. On m'invita aussi avec chaleur aux soirées frivoles qu'organisait le prince.

Et pendant que les troupes alliées débarquaient sur les plages de Normandie, le projet d'une entreprise rénovée que nous imaginions, Simcha et moi, vit le jour. Un projet grandiose qui nécessitait des choix radicaux et demandait de trancher le nœud gordien qui avait posé tant de problèmes chez Farmacom. Dès que la paix serait revenue, la réalisation de ce projet serait une de mes priorités.

Aux premières heures du mardi 8 août 1945, le jour merveilleux où les *Übermenschen* cessèrent enfin les hostilités, je revins dans notre bled. Un avion militaire bourré de fonctionnaires d'État pleins de morgue me fit traverser la mer du Nord, puis un véhicule de l'armée me prit en auto-stop jusqu'à la maison. J'avais sous les yeux la demeure prestigieuse que mes parents avaient durement acquise par leur labeur, qui les avait remplis de fierté et que, au long de ces cinq années, j'avais aspiré à voir avec une impatience qui m'avait surpris. Il suffit que l'être humain soit loin de ses bases pour qu'il découvre que, comme les plantes, il se fane s'il est coupé de ses racines.

La clef de la maison que j'avais gardée dans le tiroir supérieur de mon bureau à Londres et que j'avais palpée tous les jours, moi qui ne suis pas du genre sentimental, je l'ai sortie de mon portefeuille et je l'ai glissée dans le trou de la serrure avec une certaine nervosité. Elle a tourné sans difficulté et j'ai pénétré dans le noble vestibule où j'ai déposé ma valise. J'ai retrouvé l'endroit où j'accrochais mon manteau quand j'étais petit. Le portemanteau chromé, acheté par Rivka pour remplacer l'antiquité en bois qui avait orné l'entrée pendant des années avant son arrivée, était vide et mon manteau, une fois accroché, me sembla perdu et insolite. Le froid qui régnait dans cette bâtisse déserte et sans vie me fit frissonner.

En parcourant les pièces, il me sembla que la maison n'avait pas changé. La structure était bonne, toutes les boiseries avaient tenu et pourtant rien n'était pareil. Il lui manquait la vie, les voix, les rires, le swing de Duke Ellington qui nous parvenait derrière la porte fermée du séjour, l'odeur du repas qui montait aux narines et rappelait à chacun que son estomac gargouillait, la vision d'une toupie oubliée dans le couloir, un nounours sur les marches d'escalier, un bouquet de tulipes sur la table basse. Ma maison était toujours debout mais elle était aussi désolée que les plaines gelées de Stalingrad, après l'écrasante défaite des Boches.

Le bruit de mes pas éveillai un écho, les portes que j'ouvrais faisaient entendre un grincement sinistre. Si ma maison était en bon état, c'était

évidemment grâce à mon personnel dévoué. Mais où étaient-ils ? Je tournai en rond dans le salon, hébété, je saisisais au passage l'un ou l'autre objet pour l'examiner, comme s'il me fallait rétablir ma relation à chaque chose. Le cendrier en chrome et en bakélite, le *Gesamtkunstwerk* des enfants pour célébrer l'anniversaire de Rivka, le petit plateau en porcelaine orné de petites roses rouges sur lequel Rivka avait coutume de présenter chocolats et biscuits, la pendule Winkelman en cuivre au cadran argenté posée sur la cheminée, arrêtée à une heure qui rappelait le départ des habitants cinq ans plus tôt, la boîte à cigarettes en argent, vide, qui sentait encore le tabac. La pièce regorgeait de témoins d'une vie bel et bien disparue.

J'entendis qu'on ouvrait la porte d'entrée, je gagnai rapidement le vestibule où je trouvai ma vieille, ma fidèle Marieke. Les années de guerre avaient fait de l'autoritaire gouvernante de la maison une vieille dame fragile. Elle me parut ratatinée, la peau claire de son crâne luisait faiblement entre ses fins cheveux gris, son manteau d'été usé, ouvert, flottait sur son corps décharné. Elle me regarda avec étonnement, plissa les yeux et s'écria : « Monsieur Motke, c'est vous ? » Elle alla vers moi sur ses pauvres jambes, je courus à sa rencontre et, contrairement à toutes nos habitudes, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, comme une mère et un fils qui se revoient après une longue absence. Puis elle s'écarta de moi tout en gardant mes bras dans ses mains, elle m'examina d'un œil critique et s'écria : « Vous êtes en bonne santé, Dieu merci.

— Oui, répondis-je, c'est vrai, et toi, comment ça s'est passé ?

— Bah ! On ne la fait pas à un vieux singe. Heureusement, c'est fini. Et votre femme, et les enfants ? Ils ont dû grandir, est-ce que je vais les reconnaître ? Ce que je suis heureuse de les revoir !

— Ils sont sains et saufs mais pour le moment, ils restent en Angleterre, lui répondis-je.

— Voilà une sage décision, jugea-t-elle, on manque encore de tout, ici, ils ont intérêt à attendre que les choses rentrent dans l'ordre. On est rationnés, et encore... »

Je rectifiai : « Non, Rivka et les enfants ne reviendront pas. Si, peut-être une fois ou l'autre, pour les vacances, mais nous nous séparons, ma femme et moi. »

Bouleversée, la vieille dame porta la main à sa bouche. Elle fit « Oh ! ». Après un long silence, elle reprit : « Les épreuves peuvent séparer les gens

mais elles les réunissent parfois. Quel dommage que les choses se soient passées comme ça. » Elle secoua la tête.

Les problèmes que nous avions, Rivka et moi, n'avaient pas échappé au personnel qui n'avait manifestement rien oublié, malgré les années d'occupation.

« Eh oui, lui dis-je, ma femme a décidé qu'elle ne voulait plus vivre avec moi, à mon grand regret. »

Je fus surpris de m'entendre avouer que Rivka m'avait quitté. J'avais projeté de sauver les apparences. Marieke hocha de nouveau la tête et déclara d'une voix ferme : « Dans ce cas, on sera aux petits soins pour vous, monsieur Motke. Je vous fais du café ? C'est une imitation, remarquez, mais au moins il est bien chaud, c'est ce que je dis toujours.

— D'accord, dis-je, je viens te tenir compagnie à la cuisine et tu me raconteras ce qui s'est passé ici. »

Après avoir bu un ersatz de café avec Marieke qui me raconta l'essentiel de ce qu'elle avait vécu ces cinq dernières années, je me rendis à l'usine. Ce n'est pas sans une certaine émotion que je franchis le portail du site de l'entreprise. Juste derrière l'entrée, une explosion avait creusé un grand cratère dans le sol. Il n'y avait pas une vitre intacte aux fenêtres du bâtiment principal qu'on avait obturées avec du carton. Notre entreprise n'avait pas été épargnée par la guerre mais, à première vue, il n'y avait pas de catastrophe. Je gagnai le bâtiment des bureaux où Agnès, qui avait perdu depuis longtemps de sa séduction mais qui était la plus fiable des secrétaires, se tenait à son poste, derrière son bureau bien ordonné, comme si elle ne l'avait pas quitté depuis cinq ans. Elle leva la tête en entendant la porte s'ouvrir, elle me salua en poussant un cri, bondit de derrière son bureau et se jeta dans mes bras.

« Monsieur Motke, vous revoilà ! » s'écria-t-elle, et elle se cramponna à moi comme si elle ne devait plus jamais me lâcher.

« Oui, me revoilà », lui dis-je en la regardant, « et tu es toujours au poste, ça me fait plaisir. »

La région autour de la petite ville avait été libérée six mois avant la fin du conflit et comme je correspondais avec plusieurs membres de la direction, j'avais pu me faire une idée de la façon dont l'usine avait traversé la guerre.

Revenu dans mon domaine, j'avais l'intention de mettre rapidement en

place une organisation modernisée, un conglomérat d'entreprises de toutes les parties du monde qui comprendrait les Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw ainsi que Farmacom, Farmacom Ltd et les filiales américaines. Une firme mondiale appelée à jouer un rôle de premier plan dans le développement des préparations qui, en dépit des entraves et des ralentissements imposés par la guerre, avaient été découvertes ou améliorées au cours des cinq dernières années et qui attendaient d'être produites et distribuées à l'échelle industrielle. La pénicilline, le DDT, des vitamines, les hormones stéroïdiennes, les variantes synthétiques des hormones de l'âme : un vaste marché mondial s'ouvrait à nous. Nous avions perdu trop de temps. J'entendais combler mon retard avec une équipe vraiment fiable, des personnes qui n'avaient pas trempé dans la collaboration. Notre nouvelle entreprise serait irréprochable, débarrassée de tous ceux qui seraient simplement soupçonnés d'avoir collaboré avec la racaille vaincue.

Au début de la pause du déjeuner et à ma demande, le personnel des Usines d'abattage et de transformation de la viande De Paauw et de Farmacom se rassembla à la cantine. Les employés étaient tout excités de se retrouver, l'ambiance était joyeuse, euphorique même. La paix que l'on attendait avec tant d'impatience venait d'être signée et le fait que je fasse mon grand retour le jour même de ce joyeux événement donna lieu à des scènes d'enthousiasme et d'émotion. On se tapait sur l'épaule, on serrait des mains, on ôtait casquettes et chapeaux, on faisait des courbettes, des compliments, on se serrait dans les bras, des larmes coulaient, essuyées avec des mouchoirs sortis des poches de tablier et des manches et parfois, on posait un chaste baiser sur une joue mais je me gardai bien de toute initiative. Un nouveau départ sur des bases vraiment nouvelles, c'était le vœu qui emplissait les cœurs, le projet qui occupait toutes les pensées dans la cantine pleine à craquer. Ce fut un moment merveilleux où mes employés, comme moi, sentirent profondément que notre complicité avait survécu à ces années de séparation.

Je pris la parole pour dire combien j'étais reconnaissant à tous ceux qui avaient réussi à mettre fin à la terreur qui régnait dans notre pays et sur notre continent. Je demandai d'observer une minute de silence en souvenir de tous les membres des familles, les amis et les inconnus tombés pour la patrie opprimée et qui avaient contribué à ce que nous puissions respirer l'air de la liberté. J'eus aussi une pensée pour ceux dont le sort nous était encore

inconnu et je formai le vœu que nous soyons assez forts pour continuer d'espérer les revoir sains et saufs. Je songeais évidemment à Aron et même si aucune nouvelle ne m'était parvenue à son sujet, j'étais pratiquement certain qu'il n'était plus en vie.

C'est par une froide matinée de janvier 1944 que j'avais été réveillé en sursaut, non par une sirène ni par le vrombissement de bombardiers ou par une pluie de bombes mais par une douleur lancinante au plus profond de moi. C'était comme si une force m'avait déchiré le corps pour en extirper une partie, comme le boucher coupe les vaisseaux sanguins du cœur du veau et dépouille la carcasse de cet organe. Je demeurai immobile et j'essayai de résister à l'horrible douleur sans me recroqueviller. Et j'eus devant mes yeux clos l'image d'Aron maigre et triste, assis en face de moi, tel que je l'avais vu la dernière fois. La douleur disparut peu à peu et dès ce moment, une sensation de vide, une zone morte s'installa en moi. Chose inexplicable, j'eus alors la conviction qu'Aron, mon frère jumeau, n'était plus de ce monde.

Je poursuivis mon allocution en exprimant ma profonde gratitude à ceux et celles qui avaient essayé de s'opposer aux plans du grand salaud, qui avaient eu le courage, petits et grands, de se conduire en héros, qui avaient refusé de céder à la peur, et j'assurai mon personnel qu'on réglerait leur compte à tous les salopards de collabos ou de traîtres qu'on dénicherait. La réunion prit fin après que l'assemblée eut chanté en chœur notre hymne national au milieu des pleurs et des reniflements qui couvraient pratiquement le texte chanté à pleins poumons.

Au cours de la réunion que j'avais organisée l'après-midi avec les membres de la direction qui étaient présents, je parlai des absents. Personne ne put me donner d'informations sur mon frère. On ne l'avait pas vu, on ne connaissait rien de son sort. Mais à propos de Levine, il y avait de quoi écrire un roman. On savait qu'il était un des rares juifs à avoir passé la guerre entière à Amsterdam dans sa maison sans que lui, sa femme ou la seule de ses filles qui habitait encore chez eux soient obligés de porter l'étoile. Personne ne s'expliquait la chose mais les supputations allaient bon train sur la façon dont il avait probablement tiré parti de ses nombreuses relations dans la haute société et comment il devait à la seule collaboration d'avoir pu sauver sa peau. Je songeais aux bruits qui m'étaient parvenus à propos des tentatives de Levine pour échanger ses actions contre un sauf-conduit pour l'étranger. On savait que la transaction n'avait pas abouti mais il avait dû mener à bien l'une

ou l'autre manœuvre. À pisser contre le vent, on mouille sa chemise. Évidemment, les membres de la direction, ceux qui étaient restés en fonction pendant toute l'Occupation, avaient aussi collaboré avec l'administration allemande et, sur ordre des salopards, ils avaient poursuivi la production mais je ne pouvais qu'accepter leur défense : en restant en fonction, ils avaient tenté d'éviter que les Boches ne reprennent complètement l'affaire, ils avaient tout fait pour que l'ensemble de l'entreprise et ses précieux secrets ne tombent aux mains de l'ennemi. Ils m'assurèrent qu'ils avaient toujours agi en pensant à moi et qu'ils s'étaient efforcés d'œuvrer en respectant ma façon de voir quand c'était possible. J'avais envisagé de congédier tous ceux qui avaient collaboré mais je me rendais compte à présent que je devrais faire preuve d'un certain opportunisme. Je ne pouvais me séparer de tout mon staff de direction, même si certains s'étaient empressés de collaborer avec l'occupant : à l'heure où nous devons rattraper notre retard, il aurait été très maladroit de décapiter l'entreprise. Je me contentai de réprimander sévèrement les quelques cadres qui avaient réellement trahi et ceux qui, en raison de leurs origines allemandes, avaient favorisé des associations malvenues avec la racaille. Je ne fus pas le seul à réagir dans ce sens. Dans les mois qui suivirent la Libération, pour de nombreux compatriotes, l'horreur de tout ce qui rappelait de près ou de loin nos voisins de l'Est trouva un exutoire dans des vexations et des injures de derrière les fagots, dans de longues invectives haineuses et des mesures revanchardes contre tous ceux qui appartenaient à ce peuple. Sans faire la distinction entre les malfaiteurs, ceux qui avaient donné un coup de main aux chemises brunes, et les victimes des bourreaux.

La nuance est un luxe qui n'a pas sa place au milieu des horreurs de la guerre, ni pendant la période où l'on tente d'échapper à leur souvenir. Et je reconnais que moi aussi, je fus soulagé de pouvoir donner enfin libre cours à mon aversion pour tout ce qui était allemand.

Amsterdam, où je ne pus me rendre que quelques semaines plus tard, était dans un état lamentable. Le cœur de plus en plus serré au fil de ma visite, je parcourus la capitale autrefois si fière qui n'était plus qu'un désert de pierres incolores, râpé, sans électricité, délabré, sans tram ni bus, où seuls quelques arbres tenaient encore debout, et beaucoup de maisons ne montraient que des ruines vidées de tout ce qui pouvait encore servir. Dans certains étalages de magasins vides trônait un portrait encadré de la reine, comme si son image pouvait effacer la pénurie, et le silence sinistre qui pesait sur les masures aplaties comme des crêpes de l'ancien quartier juif me fit froid dans le dos. Il ne restait plus rien de la fourmilière d'hommes et de femmes qui avaient tenté ici de garder la tête hors de l'eau, criants et fulminants, serrés les uns contre les autres dans leur extrême pauvreté. Ce peuple fier, original et drôle qui avait formé Mokum, le cœur d'Amsterdam, avait été exterminé comme une armée de rats.

Je m'étais rendu à la ville pour obtenir des éclaircissements sur ce qu'étaient devenus mon frère et les parents de Rivka et pour m'entretenir avec Rafaël Levine – échange de vues qui devait ouvrir la voie à la nouvelle entreprise.

Chargé d'une valise pleine de vivres provenant de notre petit patelin qui se portait mieux qu'Amsterdam pour un temps, je parcourus quelques rues grises avant de retrouver la maison de mes ex-beaux-parents. Je redoutais qu'ils n'y soient pas mais aussi, chose improbable, que je les trouve chez eux et que je sois contraint de leur avouer que Rivka et moi ne formions plus un couple.

Au Nieuwe Achtergracht, je m'arrêtai devant la maison où, pendant vingt ans, j'avais trouvé un accueil chaleureux, plus sympathique parfois que celui de mes parents. Le bâtiment paraissait délabré mais pas en ruine. Au deuxième étage, je reconnus les rideaux derrière lesquels Rivka avait grandi et, après être resté un moment le nez en l'air, je crus voir remuer l'un des deux voiles. Étaient-ce mes beaux-parents ? Avaient-ils survécu à la guerre ? Je montai aussi vite que je pus les marches du perron, ma lourde valise au

bout du bras, et j'actionnai la sonnette dont le timbre perçant résonna dans la maison. J'attendis un moment avant d'entendre une voix à la fenêtre : « Qui est là ? »

Je descendis les marches quatre à quatre et levai la tête. Une femme blonde aux cheveux crêpés qui lui faisaient comme une crête altièrè apparut à la fenêtre. Elle portait un tablier à fleurs, elle était avachie sur l'appui de fenêtre, un chiffon à poussière à la main.

Je lui dis : « Je cherche M. et Mme Salomons, ils sont là ? »

— J'en sais rien », répondit la femme d'un ton revêche, « faudrait voir chez eux. C'est pas ici.

— Mais c'est bien ici qu'ils ont habité, répliquai-je. Ça vous dérangerait que j'entre un moment ? »

La créature répliqua en braillant : « « J'vois vraiment pas pourquoi. Ça fait deux ans qu'on habite ici et vos Salomons, on n'en a rien à foutre. Ils sont partis et maintenant, ça nous appartient. Au revoir monsieur. »

Elle claqua la fenêtre.

Je poussai un soupir, j'envisageai de sonner jusqu'à ce que la femme m'ouvre la porte, à moins que je ne l'enfonce. Mais non, j'irais prendre d'abord la température chez Levine, il pourrait m'en dire davantage.

De l'autre côté de l'Amstel qui coulait à deux pas, lisse et impassible, comme si ses rives n'avaient rien vu des scènes dramatiques qui s'y étaient déroulées, je me rendis chez Levine dont la maison paraissait intacte, hormis quelques montants de fenêtres qui n'avaient plus de peinture. La sonnette électrique ne fonctionnait pas mais après quelques coups frappés à la porte, j'entendis des bruits de pas et la Dauphine ouvrit la porte. Il ne restait pas grand-chose de la silhouette aux formes pleines d'autrefois. Sa tenue surannée de matrone était trop ample pour son corps amaigri, elle avait le teint blafard et ses doubles mentons, qui débordaient autrefois sur son col étroitement serré sur la chair, pendouillaient en couches de peau molle sur sa collerette de dentelle, comme les plis avachis d'un cou de dinde.

« Motke », dit-elle, surprise, et elle m'examina de la tête aux pieds.

Elle m'embrassa et je montai les escaliers sur ses pas. Le salon que je connaissais bien me parut plus vide et nu qu'autrefois. Elle me servit une tasse d'ersatz de café et me dit qu'aujourd'hui Rafaël retrouvait son laboratoire pour la première fois. Mais avant de me laisser partir, elle me demanda de lui faire un compte rendu de nos aventures.

Je lui dis que Rivka resterait provisoirement en Angleterre avec les enfants et que nous avions décidé de nous séparer. Qu'elle attendait des nouvelles de ses parents avec impatience et que je lui avais promis d'essayer d'en savoir plus sur ce qu'ils étaient devenus. Et que j'espérais que la Dauphine aurait des choses à me raconter.

Pour ce qui est de raconter, elle ne fut pas en reste. Elle me débita fiévreusement les nouvelles. Le terrible hiver de la faim qu'ils avaient vécu et les soucis que leur avaient donnés leurs filles, déportées à l'Est avec maris et enfants et dont on était sans nouvelles. L'activité que Rafaël avait déployée pour sauver ce qu'il pouvait du gibier traqué. Et Aron dont je fus étonné d'apprendre qu'il s'était présenté, comme moi, à la maison au bord du canal.

Levine et mon frère s'étaient croisés en 1943 dans les couloirs bondés du Conseil juif, par une de ces innombrables journées où Rafaël hantait les lieux et tentait sans relâche d'obtenir, pour les maudites cartes d'identité de tous ceux qui lui demandaient de l'aide, le cachet *bis auf weiteres* grâce auquel les chanceux s'offraient le privilège de différer provisoirement l'angoissant embarquement pour l'Est. C'est dans le centre névralgique de l'usine de la déportation, dans le bâtiment des putains de notables conspirateurs qui, avec l'aide des fonctionnaires consciencieux de la ville, des chemins de fer et de la police, avaient tout fait pour que l'évacuation des personnes se déroule sans anicroches, c'est là que Levine et Aron se trouvèrent face à face. Ils ne s'étaient plus vus depuis 1938, l'année des catastrophes, et le temps, les circonstances exceptionnelles avaient dissipé leur ancienne inimitié. Aron accepta l'invitation de Levine à venir chez lui où, assis sur la chaise que j'occupais maintenant, il expliqua à la Dauphine et au professeur ce qu'il était devenu.

Il habitait une toute petite pièce dans le quartier est, au milieu de juifs de tous les coins du pays, contraints par l'occupant de s'installer dans ce secteur. Il était parvenu à cacher aux Boches une partie de son argent au moment où le « peuple inférieur » avait été obligé de leur remettre ses objets précieux. Comme Levine, il utilisait le reste de ses avoirs pour aider ceux qui tentaient d'échapper aux convois. Il réglait les dépenses, donnait un coup de main pour obtenir des déclarations de maladie, il semblait avoir aussi des relations dans la résistance quoiqu'il restât extrêmement vague sur ce point, mais on avait découvert qu'il était mêlé à des affaires de cartes d'identité et qu'il organisait des planques.

« Tu ne l'aurais pas reconnu, Motke », dit la Dauphine en souriant, « il avait perdu son tempérament flegmatique. Il était habité d'une ferveur nouvelle. Une agitation qui ne le laissait pas en repos. Il ne voulait pas manger alors qu'il semblait n'avoir plus fait un vrai repas depuis longtemps, il était pâle et fatigué mais il fallait qu'il continue. Il sauvait fébrilement ce qui devait l'être. »

Quelques mois plus tard, en septembre 1943, Levine le rencontra de nouveau à la gare où les derniers juifs encore en ville étaient embarqués dans un train à destination du camp de transit. Les filles de Levine avaient aussi été arrêtées avec leurs familles et le professeur s'était rendu en hâte à la gare pour essayer une dernière fois de les sauver. Peine perdue, le commandant allemand s'était montré inflexible. Levine arpentait le quai dans l'espoir de voir ses filles et de leur dire adieu quand il aperçut Aron dans l'encadrement de la portière d'un des wagons bourrés comme un œuf.

« Levine ! » avait crié Aron, « tu venais nous accompagner au train ? On voyage comme nos cochons. » Et il avait fait un geste de la main pour montrer le wagon à bestiaux plein à ras bord. Sur le quai, on avait chassé Levine en l'injuriant, puis on avait fermé les portières. Il n'avait pas revu ses filles. Le bruit des portières refermées et le claquement des verrous résonnèrent longtemps à ses oreilles.

« Rafaël en est revenu brisé, poursuivit la Dauphine. Depuis, sa santé s'est rapidement détériorée. Il est cardiaque à présent. Cela ne l'a pas empêché d'essayer d'épargner à nos enfants, à ses amis et collègues une autre déportation plus à l'Est. Jour et nuit, avec la même détermination qu'il mettait à gérer son institut, il a fait un maximum pour leur obtenir tout ce qu'il pouvait. Le plus souvent, il a échoué. Quand les enfants ont été expédiés, nous nous sommes consolés en songeant que grâce aux cachets ils ne débarqueraient pas dans un camp polonais mais dans un camp allemand. Un "camp de faveur". Mais on entend dire aujourd'hui qu'au cours des derniers mois, c'était devenu un véritable enfer, que les prisonniers y mouraient par paquets d'épuisement, de faim et du typhus. Nous refusons d'abandonner tout espoir mais nous n'avons eu aucune nouvelle. » Elle soupira et regarda droit devant elle, l'œil fixe.

Je ne dis rien. Beaucoup de questions me brûlaient les lèvres : jusqu'à quel point Levine avait-il joué son rôle de sauveur ? Qu'avait-il fait de ses actions ? Avait-il des méfaits sur la conscience ? Pourquoi habitaient-ils

toujours leur maison épargnée par la guerre alors qu'il n'y avait plus un juif dans le quartier, à l'exception de très rares personnes sorties de la clandestinité ? Mais je jugeai qu'il serait malvenu de poser d'autres questions. Et puis la Dauphine n'était pas prête. Elle continuait de parler, comme si les horreurs des dernières années pouvaient perdre leur acuité en passant du souvenir à la parole.

« Pour ce qui est d'Aron, continua-t-elle, nous avons appris qu'il a été rapidement déporté en Pologne. »

Je sentis la douleur de l'espace vide, au creux de mon corps, qui se réveillait. « Et les Salomons ?

— Pour eux aussi, Rafaël s'est mis en quatre. Jusqu'à ce qu'ils lui demandent d'arrêter. Ils ne craignaient pas la mort. Ils disaient "Nous avons eu notre temps". Ils préféraient que Rafaël garde son argent et ses efforts pour sauver des jeunes. On les a déportés presque aussitôt. Les personnes âgées n'avaient pas l'ombre d'une chance. »

Nous sommes restés un certain temps sans rien dire. Le silence était la réaction la plus appropriée au récit ahurissant de la Dauphine. Non, après tout, la seule façon de répondre à ce qu'elle avait raconté était de pousser un cri venu du plus profond des entrailles, un hurlement bestial comme celui du chacal, qui enfle et se transmet d'une personne à l'autre, d'un pays à l'autre, qui se répand par tous les continents jusqu'à ce que la terre entière ne forme plus qu'une onde sonore de rugissements, une cacophonie de cris, un pandémonium douloureux, une symphonie du désespoir qui se termine sur un accord délirant où chacun hurle à s'en déchirer les cordes vocales. Et puis le silence, que rien ne vient plus jamais troubler.

Je laissai ma valise de vivres chez la Dauphine qui me remercia mille fois : elle allait faire un festin. Je repoussai son invitation à en être, la mission la plus importante que je m'étais assignée en ville était en définitive l'entretien avec Levine, et je ne m'attendais pas à ce qu'il tienne encore à ma présence à ce repas une fois que nous aurions discuté.

Levine me parut fragile quand il s'extirpa de son laboratoire détruit pour me saluer. Le mastodonte d'autrefois avait beaucoup perdu de son imposante silhouette. Lui aussi avait fondu, il paraissait moins grand. Toutefois, sa petite moustache associée au patronyme devenu célèbre avait survécu à ces cinq années mais elle était passée du noir de jais au poivre et sel. À son accueil chaleureux, je répondis par une certaine réserve.

Je lui décrivis dans les grandes lignes ce que nous avions enduré et lui racontai que la Dauphine m'avait beaucoup parlé de leurs malheurs. Il en parut soulagé.

« Parfait, dit-il, ça nous permet de réfléchir tout de suite à la relance de l'affaire. Il n'y a pas de temps à perdre. Dans le développement des stéroïdes et des préparations synthétiques, des progrès incroyables ont été réalisés que je découvre maintenant. Nous avons pris un retard colossal. Reste à savoir si nous pourrons jamais le rattraper. Surtout si l'on songe que beaucoup de nos collaborateurs n'ont probablement pas réussi à sauver leur peau. Je garde l'espoir que beaucoup referont surface. S'ils sont prisonniers des Russes, il leur faudra sans doute patienter avant de passer dans le secteur occidental. Et toi, Motke, j'ai compris que tu as réussi à développer considérablement notre affaire. Chapeau ! »

C'était Levine tout craché. L'accès à son laboratoire lui avait été interdit pendant de nombreuses années et à présent il voulait se remettre au travail au plus vite. Remuer ciel et terre pour rattraper son retard, retrousser rapidement ses manches et reconquérir sa place d'éminent précurseur. Il avait l'air fragile mais pas abattu pour un sou. Je fus tenté un instant de reprendre avec mon vieux compagnon ce que nous avions commencé. Le récit de la Dauphine avait tempéré mon jugement sur l'attitude de Levine pendant ces dernières

années et les nombreuses émotions de cette journée avaient éveillé en moi une sensibilité à laquelle j'aurais volontiers cédé. Mais l'accord conclu avec mon cousin était gravé dans ma mémoire et j'étais ici pour régler un point important. Dans l'ébauche que nous avons faite de notre future entreprise mondiale pendant les années où Levine faisait des pieds et des mains pour échapper au camp de déportation, le Goliath d'autrefois n'avait plus sa place. Trop âgé, trop prétentieux, trop à la traîne et surtout trop allemand.

« Rafaël, dis-je, avant de reprendre le collier, j'aimerais qu'on éclaircisse certains points. Je n'irai pas par quatre chemins. J'ai entendu dire que tu étais le seul juif qui ait bénéficié d'un statut exceptionnel pendant l'Occupation. Comment t'es-tu débrouillé ? Qu'as-tu fait pour y arriver ? Qui a payé pour ça ? Et quel prix ? »

Levine ferma les yeux. Puis il sourit : « Hum, hum ! » fit-il, et je sentis de l'ironie dans sa voix, « ai-je bien perçu un ton accusateur dans les questions de mon cher collègue, le directeur de Farmacom, qui a mis lui-même les voiles au plus vite ? Déploie-t-il que j'aie réussi à m'éviter la chambre à gaz, à moi, à ma famille et à de nombreux amis ? » Il donnait de petits coups de stylo rageurs sur le dessus abîmé de la table basse.

« Je suis on ne peut plus heureux de savoir que vous ayez survécu, répondis-je, et de te trouver en bonne forme. Pour ce qui concerne ma fuite : j'ai fichu le camp parce que les milieux du gouvernement m'avaient fourni des informations selon lesquelles les chemises brunes s'intéressaient particulièrement à l'entreprise et donc à moi. Je me suis enfui dans l'intérêt de notre usine. »

Levine ricana. « Ils s'intéressaient beaucoup à Farmacom, tu as raison. Ils se sont creusé les méninges pour comprendre comment tu avais fait pour t'échapper. Ils étaient furibonds que tu les aies bien eus avec ton train de diplomates. Et ils avaient une peur bleue de ne pas récupérer les revenus de tous les brevets étrangers. Ils craignaient aussi que vous ne coupiez les succursales à l'étranger de notre entreprise d'ici. Comme ils avaient peur, ils m'ont d'abord ménagé. Ce qui m'a donné l'occasion d'aider beaucoup de gens à obtenir à prix d'or des cachets qui ne valaient pas tripette et qui ont permis aux autres de nous soutirer l'argent qui nous restait. Et j'en ai aidé d'autres à trouver une cachette en déboursant une grosse somme. Notamment l'une de tes anciennes employées, la protégée de Salomons et son enfant. Ça nous a coûté les yeux de la tête. Même dans ton exil doré, tu as dû apprendre

que le coût d'une cachette était souvent exorbitant. La plupart des Hollandais voulaient au moins que le malheur des autres ne leur nuise pas et, au mieux, qu'il leur rapporte de l'argent. Un peuple de commerçants d'élite, de soi-disant compatriotes qui s'empressent de faire la fête et font tous semblant d'avoir combattu les occupants. Comme si beaucoup d'entre eux n'avaient pas été leurs complices dans la chasse aux juifs. Je ne garde pas un bon souvenir de tous ceux qui chantent aujourd'hui à tue-tête *Oranje boven*. Ces bras qui font flotter aujourd'hui notre drapeau tricolore, j'en ai vu beaucoup, trop souvent, tendus dans le salut au Führer.

— Tu as aidé Roosje à trouver une cachette ? »

C'était la première fois que j'entendais parler d'elle.

« Bien sûr, répondit Levine. À la demande expresse de Salomons. Mais j'ai appris plus tard qu'elle aussi avait été prise. Trahie. Je crois même que les traîtres étaient ceux qui la cachaient. Parce qu'elle ne pouvait leur donner plus d'argent que je ne lui en avais donné. La méchanceté n'est pas l'apanage d'une nationalité, on le voit bien. »

J'avalai ma salive et me ressaisis. Je devais m'en tenir à ma mission, l'avenir de notre entreprise était en jeu, mon cousin attendait à Londres que je l'informe du déroulement de cet entretien. « Je remets volontiers à plus tard le jugement que je porte sur le peuple néerlandais, Rafaël. Cela dit, peux-tu m'expliquer comment ils t'ont épargné ? Qu'as-tu fait pour ça ? » Je le fixais froidement.

« Je vais répondre à tes questions, mon cher Motke », dit Levine. Elles me disent que tu brûles de savoir comment je me débrouille avec ma conscience. Je puis t'affirmer ceci : jour après jour, je me torture à me demander si j'en ai fait assez, si j'aurais pu en faire davantage, si je n'aurais pas dû sauver plus de vies au prix d'autres compromissions. Aujourd'hui encore, je ne sais pas si mes enfants et mes petits-enfants ont survécu et je me passe chaque nuit le film de toutes les privations qu'ils ont endurées et, en admettant qu'ils soient encore en vie, j'imagine l'état dans lequel ils reviendront de cet enfer. Je pose tout ce que j'ai fait, et surtout ce que je n'ai pas fait, sur une balance de précision et je me demande si le compte y est. Chaque heure que j'ai consacrée à dormir, à manger, où je me suis reposé, épuisé, sur le canapé, où j'ai hésité à harceler mes relations douteuses de requêtes, où j'étais trop fatigué pour écrire une lettre, où je ne me sentais pas la force de revoir cet horrible bâtiment et de prêcher comme Jean Chrysostome, à chacun de ces

moments j'ai omis de faire ce que je pouvais. Ces années ont fait de moi un grand réservoir de remords, ce qui est différent du poison dont tu parles. Oui, Motke, j'ai fait intervenir mes relations. J'ai essayé d'échanger mes parts de Farmacom contre un sauf-conduit pour ma famille et moi, et j'ai cru pendant près de deux ans que nous allions recevoir l'autorisation de partir. J'ai écrit des tonnes de feuilles de papier, j'ai passé de la pommade et j'ai fait de la lèche. J'ai rappelé à un général en chef du quartier général du Führer que nous avions servi ensemble en Flandres, au bon vieux temps de la Grande Guerre. »

Il eut un rire narquois et poursuivit : « De même pour Rajakowitsch, capitaine de la Waffen-SS, bras droit d'Eichmann, responsable de presque toutes les déportations à partir des Pays-Bas : j'ai essayé de convaincre cette crapule de mon importance au plan international et de mon poids économique pour le Reich aryen. Le célèbre chef d'orchestre amstellodamois Mengelberg, qui était de nos intimes grâce au goût de la Dauphine pour la musique mais que les chemises brunes appréciaient et applaudissaient aussi, a écrit à ma demande un plaidoyer en ma faveur. J'ai crié sur les toits que pendant la Première Guerre mondiale, j'étais revenu des Pays-Bas pour servir ma patrie. Je leur ai rafraîchi la mémoire en leur racontant que mon ardeur m'avait valu la croix de fer et j'ai même rappelé que j'ai gardé ma nationalité allemande jusqu'en 1932. Des choses ignobles, Motke, je l'admets. Pas joli joli, le grand prix de l'infamie. Je n'en suis pas fier. Mais grâce à tout ce trafic, nous avons obtenu un délai et nous avons eu effectivement le privilège de circuler sans arborer l'immonde bout de chiffon jaune. Je ne sais pas si ça te rassurera de savoir que nous avons fini par recevoir aussi une convocation. Que toute cette peine et cette humiliation ont été vaines. Nous avons dû nous présenter au camp de transit à partir duquel nous devions être déportés. Sauf que cet appel n'est arrivé qu'au moment où les trains ne roulaient plus et que l'ennemi était pratiquement battu. Si le jour J était tombé un mois plus tard, tu ne te serais pas trouvé ici pour sonder mes intentions mais tu te serais sans doute occupé de mon *in memoriam*. Tu aurais peut-être préféré ça plutôt que d'être là, maintenant, à me regarder droit dans les yeux. À me reprocher mes activités scandaleuses. »

Tout au long de cet exposé, il avait fait tourner lentement son stylo entre ses doigts. Il le déposa et redressa la tête. « À présent, pour le bon ordre, voici une question. J'ai compris que tu avais été escorté jusqu'au train des

diplomates par le ministre des Affaires étrangères Ribbentrop en personne. J'aimerais que tu me dises comment tu perçois cet épisode assurément mémorable. Est-ce cette signature de Ribbentrop qui te donnait la possibilité de mettre les voiles et de laisser tout et tout le monde en plan, ce billet griffonné par un criminel haut placé est-il conforme à ce que te dicte ta conscience et mes petites astuces pour éviter l'enfer à mon entourage et à moi-même sont-elles condamnables ? Comment vois-tu ça dans ton royaume de la bonne conscience ? Laisse-moi deviner. Je pense que, du haut de ta confortable tour d'ivoire londonienne, tu as jeté un regard narquois sur la mélasse où étaient englués tes amis à la dernière extrémité. Comme si tu jetais des rats dans une cuve dont les bords abrupts et lisses empêchent toute évasion, surtout si tu la couvres d'un voile de gaze par mesure de sécurité. Après quoi, tu remplis la cuve d'eau, tu la secoues violemment et tu observes comment les bêtes s'épuisent peu à peu et meurent l'une après l'autre. Tu t'es contenté de regarder. Comme il est facile de porter un jugement sur ce qui s'est passé ici.

« Je te garantis une chose, Motke, c'est que personne sur ce continent n'a les mains propres. Untel les a plus sales qu'un autre, certains ne parviennent jamais à les raver, mais toutes sont sales. Y compris les tiennes.

— Hélas, Rafaël », dis-je en me levant et en me dirigeant vers la fenêtre qui donnait sur une cour intérieure déserte où pourrissait un tas d'ordures, « l'heure n'est plus aux distinguos. Je veux bien croire que tes mains ne sont pas beaucoup plus sales que les miennes ou que celles de beaucoup d'autres. Mais je te parle de réputation. L'intérêt de notre future entreprise exige que je fasse place nette. »

Je me tournai vers Levine et vis qu'il serrait son poing gauche dans sa main droite. « Rafaël », dis-je plus doucement, « je te remercie du fond du cœur pour ton dévouement pendant toutes ces années. Pour les recherches que tu as faites et la formation dans ce laboratoire de nombreux scientifiques qui sont devenus d'éminents chercheurs grâce à toi. Tu as transmis ton savoir à la génération suivante d'une manière incomparable et c'est pourquoi nous n'avons plus besoin de ta collaboration, il est temps que tu jouisses d'une vieillesse paisible. »

La main de Levine se crispa. Il protesta : « Tu veux vraiment me virer ? Maintenant ? Pendant cinq ans, on m'a interdit l'accès de mon laboratoire, je n'ai pu faire aucune recherche, j'ai consacré tout mon temps aux pires

âneries, j'ai dû indiquer combien de grands-parents juifs avait Untel ou Unetelle, j'ai dû flatter, amadouer tous ces radoteurs et ces antisémites en uniforme, j'ai multiplié les allées et venues, j'ai couru dans tous les sens, cinq années d'idioties. Et à présent, au moment où la science m'ouvre à nouveau les bras, tu oserais me couper de l'entreprise que tu as fait prospérer grâce à mon travail ? » Il frappa la table du poing.

Je quittai la fenêtre et, pendant que je parcourais le laboratoire détruit, je pris en main une colonne de distillation dans le coin d'une armoire et je la reposai avant de poursuivre : « Je sais que c'est dur à entendre, Rafaël, mais dans notre entreprise, dans ce nouveau bateau flambant neuf », j'eus un instant d'hésitation, « un Allemand n'a pas sa place. »

Levine poussa un juron qui résonna dans la pièce nue. « Ça n'a aucun sens, Motke », lança-t-il en se levant, hors de lui, et il se mit à marcher de long en large derrière la petite table, comme un tigre en cage, à pas comptés. « On m'a seriné pendant cinq ans que j'avais beau m'être senti allemand ma vie durant, je n'étais pas un Allemand mais un sous-homme, un juif méprisable. Les chemises brunes n'ont pas encore levé le camp et tu m'accuses déjà d'être plus allemand que juif. Tu te souviens ? Je t'ai dit un jour que je me suis fait baptiser il y a très longtemps parce que j'y voyais un moyen de m'ouvrir des perspectives dans ma vieille patrie, là où on a toujours pensé que certains ont plus de droits que d'autres. Peut-être as-tu oublié que j'ai pris la nationalité néerlandaise parce que je trouvais qu'après bientôt vingt ans passés dans ce pays, c'était une façon d'exprimer la fraternité qui me liait avec la nation qui m'avait offert tant de possibilités, où chacun semblait avoir les mêmes chances ? Peine perdue, manifestement. En définitive, l'individu n'a rien à dire à propos de l'identité qui lui est donnée sur mesure. Je peux être prussien, ancien militaire, scientifique, directeur de laboratoire, père, grand-père, époux, auteur, pianiste, idéaliste, juif, chrétien, pharmacologue et médecin, je peux juger que tous ces éléments font l'essentiel de ma personnalité mais finalement, c'est l'autre qui détermine qui je suis. Saisir un individu dans une identité spécifique, c'est un truc pour isoler autrui, pour le déshumaniser afin de se défaire de lui. Et toi, ici et maintenant, tu es la preuve que les nazis ne sont pas les seuls à recourir à cette méthode. » Levine hochait tristement la tête et se laissa retomber sur sa chaise.

J'étais embarrassé, une bouffée de compassion m'envahit en voyant mon vieux maître abattu derrière son bureau. Mais je me repris. Pas de gaieté de

cœur, non, je n'étais pas heureux, mais il n'y a pas de roses sans épines. Je répondis donc : « Je n'ai rien à faire d'un entretien philosophique sur l'identité, Rafaël. Même si c'est épouvantable, tu es et tu restes un Allemand, et le nombre de tes autres identités n'y fait rien. Et dans ce pays, il n'y a provisoirement pas de place pour les personnes qui sont du même sang que les brutes qui ont sévi ici. Farmacom n'a d'avenir que si nous nous débarrassons de tout ce qui rappelle le peuple des chemises brunes. »

Levine respira profondément et se redressa. « Ce pays a évidemment horreur de tout ce qui est allemand, il ne faut pas me faire un dessin et c'est bien compréhensible. Mais ce peuple, je n'ai pas besoin de te le dire, est un peuple de marchands par excellence. Le pays doit son existence à l'exportation, au commerce international, et les sentiments germanophobes ont la vie courte, le pays prendra bientôt conscience qu'il a besoin aussi des Boches pour restaurer son économie. Je t'en fiche mon billet, Motke, dans ce pays, le commerce et le profit passent avant les principes. Dans un an, l'esprit commerçant aura pris le dessus sur le sentiment germanophobe.

— C'est possible, Rafaël. Il reste que ton attitude de ces dernières années a fait du bruit, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne peux continuer qu'avec des gens intègres, au comportement irréprochable. C'est ce que tu ne seras jamais, tu ternirais le blason de Farmacom. Nous ne pouvons nous le permettre. Je suis désolé mais on récolte ce qu'on a semé. J'ai l'intention de tout faire pour que tu quittes notre entreprise avec les honneurs. Tu auras soixante-cinq ans cette année et après ces temps difficiles, tu as mérité une vieillesse heureuse, à l'abri des soucis d'argent. »

La voix de Levine s'éleva de nouveau : « Pas intègre, moi ? Intègre. Tes insinuations exhalent des relents de pourriture et de corruption plus puissants que ceux que j'ai respirés pendant toute cette époque. Tu reproches aux autres des noirceurs dont tu es capable. Plus moches que le brun sale des chemises des pignoufs qui ont paradé dans les rues. Aurais-tu oublié par facilité que tu es souillé toi-même de tous côtés ? Ton séjour à l'étranger aurait-il affecté ta mémoire ? Qui a manipulé les doses de testostérone administrées à ton frère au mépris de toutes les recommandations ? Qui a abusé de son pouvoir, qui a peloté ses employées, qui a abusé d'elles et les a violées ? Qui a mendié pour obtenir une signature de Ribbentrop soi-même et qui a pris la clef des champs sans une pensée pour l'usine et pour ceux et celles qui restaient ? Et à l'époque où chacun essayait de sauver sa peau, qui

s'est consacré exclusivement à l'expansion de son entreprise, sans faire le moindre effort pour pousser ces poltrons du gouvernement en fuite et ce gros tas qui porte le nom de reine à tenter quelque chose pour arrêter l'assassinat de millions de personnes perpétré sur le continent ? Qui donc, Motke ? » Il se tut un moment pour me regarder. Puis il continua : « Et tu voudrais malgré tout me mettre à la porte parce que je pourrais faire naître des rumeurs ? Si tu persistes, nous nous retrouverons au tribunal. Et je remuerai ciel et terre pour te saigner à blanc et faire naître d'énormes rumeurs contre l'entreprise. »

Il avait hurlé ces derniers mots. Ses joues avaient pris une teinte cramoisie et ses yeux avaient un éclat que je ne leur avais jamais vu.

Je fis une nouvelle tentative : « Rafaël, je ne te laisserai pas partir les mains vides, tu comprends bien. Un départ honorable, voilà ce que je te propose. Les temps changent, il nous faut des jeunes. Le développement de l'hormone synthétique se poursuit à toute allure. Tu ne peux pas récupérer un tel retard. Admets que tu as fait ton temps et profite en toute quiétude des années qui te restent en compagnie de la Dauphine. »

Il repoussa sa chaise d'un geste furieux, gagna la porte à grands pas et l'ouvrit violemment. « Dehors, dit-il. Je te donne une semaine pour revenir avec une autre proposition, sans quoi je t'envoie un avocat. »

Dans l'embrasement de la porte, il me regarda. « J'espère, Rafaël, dis-je, que tu profiteras de cette semaine pour te faire à l'idée qu'un moment vient dans la vie où tout être humain doit prendre du recul. Sans cette putain de guerre, tu te serais peut-être retiré depuis des années. »

Ses joues rouge vif s'enflammèrent. Il respirait avec peine. « Face à la haine raciale qui nous a submergés toutes ces années, je me sentais de taille », dit-il, visiblement exténué. « J'ai refusé de me laisser humilier. À cette époque, je me suis armé mentalement contre les calomnies. Mais après tout cela, être trahi par toi, mon ami, mon compagnon, c'est trop. Ôte-toi de ma vue, je ne supporterai pas plus longtemps ta présence. »

Il claqua violemment la porte derrière moi.

Nous campions tous les deux sur nos positions, Levine et moi. Obstinés à l'extrême : la guerre mondiale n'y avait rien changé.

Il était capital que l'entreprise s'adapte et se débarrasse de tout ce qui l'avait freinée face au développement ultrarapide du monde médical et industriel ; elle devrait s'appuyer sur une équipe en partie renouvelée et rajeunie, parfaitement armée pour remporter la bataille des hormones synthétiques. Quand il faut y aller, il faut y aller. Une entreprise dotée d'un patron unique, incontesté, car deux coqs dans le même poulailler font beaucoup de bruit mais rien de plus. Un patron qui ait, mais oui ! une image vraiment neuve, qui inspire une confiance aveugle et force le plus grand respect sous toutes les latitudes, un négociant du roi. Un business d'envergure internationale avec une ramification hollandaise pur jus qui n'emploierait que des personnes au-dessus de tout soupçon, c'était la seule façon pour nous de devenir une grande multinationale, le supergroupe que j'avais mis dans les starting-blocks ces dernières années. Je ne pouvais y renoncer, il ne faut pas avoir peur de mouiller sa chemise pour réussir. Je n'ai jamais fui mes responsabilités.

Dans les premières années de l'après-guerre, je fis de nombreux séjours à Londres pour tout préparer. Aux Pays-Bas, la précarité de la situation empêchait de gérer des opérations commerciales efficaces.

En juillet 1945, juste avant mon départ pour le Royaume-Uni, Agnès m'annonça que la Dauphine qui venait d'arriver exigeait que je la reçoive. Du jamais-vu. Elle ne s'était jamais présentée à mon bureau auparavant et les quelques fois où, toujours en compagnie de son mari, elle avait quitté la capitale, c'était pour une raison particulière, une festivité le plus souvent, comme pour les vingt-cinq ans de Rivka ou les dix années d'existence de Farmacom. Comme une araignée, la Dauphine s'activait depuis toujours à tisser sa toile à son domicile du *gracht*, à Amsterdam. Elle montait et descendait les escaliers en courant, distribuait ses ordres aux enfants et aux domestiques avant de retrouver son fauteuil de cuir où elle avalait les livres

comme des mouches ou encore elle s'asseyait sur le minuscule tabouret branlant de son piano-forte dont elle faisait surgir l'univers baroque d'une patrie encore pure.

Si elle avait entrepris ce voyage forcément éreintant à travers la moitié du pays, c'est qu'elle tenait à me parler de mon entretien avec Rafaël. Je me tins bien droit pour ouvrir la porte et je la saluai, un peu ému. Elle pénétra dans mon bureau comme un blindé à l'assaut du Grebbeberg. Ses efforts pour contenir son agitation faisaient palpiter son double menton de dindon. Elle portait un long manteau ample et sombre et un chapeau noir à large bord où brillait une grande épingle d'argent pareille à une baïonnette au bout d'un fusil. Comme un petit Napoléon, un général autoritaire, elle se tenait devant moi, droite comme un cierge, son sac à main verni noir à fermoir doré entre ses poings serrés, comme si elle cachait l'arme du crime. Elle ignora la main que je lui tendais, tout comme mon invitation à prendre place sur l'immuable cosy-corner.

« Motke », dit-elle sans préambule, « tu commets une faute impardonnable. Renonce à ces projets scandaleux. Ce serait un crime et tu aurais bel et bien un parricide sur la conscience. Farmacom est le résultat de ton travail comme du sien. Tu ne peux pas lui faire ça, pas après tout ce qui s'est passé. » Elle me regarda comme une miss Marple qui confronte le criminel à ses méfaits.

Je tentai de l'apaiser. « Sari, assieds-toi et permets-moi de te servir à boire. Je suis content que tu m'aies trouvé, je suis sur le point de partir en Angleterre.

— Je n'ai pas soif et je suis très bien debout. » Elle serra la poignée de son sac contre son manteau, comme pour souligner sa détermination. « Je veux que tu me promettes de retirer ta menace. »

Je m'assis à mon bureau.

« Sari, tu te trompes. Vous faites un drame d'une procédure classique. Rafaël a soixante-cinq ans. Un âge où il est bien normal de lever le pied, si on peut se le permettre. Pourquoi en faire un drame ? »

La Dauphine ne maîtrisait plus sa voix. « Parce que ce n'est pas son choix. Parce qu'on se fonde sur des critères inadéquats. Parce que tu l'accuses de collaboration, que tu nous en veux d'être nés en Allemagne puisque c'est le motif essentiel à tes yeux. C'est pour ça que ta décision ne passe pas. » Elle s'interrompit un instant avant de reprendre d'une voix étouffée : « Nous

avons appris hier que nos filles et leurs maris n'ont pas survécu. Morts du typhus, après la Libération. Nos petits-enfants sont orphelins. »

Elle ouvrit son sac à main dont elle sortit un mouchoir brodé pour s'essuyer les yeux.

« Je suis désolé, Sari, c'est épouvantable. »

Ces dernières semaines, nous croulions sous les nouvelles qui faisaient état du sort tragique de l'un ou l'autre dont on disait, par euphémisme, qu'il « n'était pas revenu ». Chaque fois, qu'il s'agisse de mon frère jumeau, d'un ami, d'un collaborateur ou d'une lointaine connaissance, une pointe douloureuse me traversait le corps. Mais à mesure que les mauvaises nouvelles s'accumulaient, je me sentais de plus en plus capable d'enfourer rapidement mon chagrin. Le seul moyen de ne pas sombrer. De la même façon que l'on recouvre aujourd'hui les déchets d'uranium sous un blindage de béton dans l'espoir que la matière mortelle ne s'en échappera jamais, j'éliminais mes terreurs, ce qui me libérait l'esprit pour me concentrer sur des affaires dont je pouvais influencer le cours.

La Dauphine repartit de plus belle : « Travailler, c'est la dernière planche de salut, pour Rafaël. Pour qu'il se replonge jusqu'au cou dans la recherche et dans l'entreprise afin de ne pas se sentir coupable d'avoir permis les déportations, d'avoir été incapable d'empêcher ça. S'il te reste un peu d'humanité, Motke, je te le demande du fond du cœur, reviens sur ta décision et laisse Rafaël fixer lui-même le moment où il arrêtera. En le mettant à la porte, tu lui enlèves le soupçon de dignité qui lui restait, or, pour Rafaël, c'est ce qu'il y a de plus important et puis, c'est tout ce qui lui reste. »

Ouais, la foutue dignité de Levine, comme si elle ne nous avait pas suffisamment mis dans l'embarras. Comme si tout être humain ne devait pas céder sa place, un jour ou l'autre. Je fis remarquer à la Dauphine que la majorité des personnes âgées renoncent difficilement au travail qui a rempli leur vie mais que beaucoup rient par la suite de leurs premières réticences et profitent de leur liberté. Et la proposition que je leur faisais, à elle et à Rafaël, ne leur offrait-elle pas la possibilité de recueillir leurs petits-enfants désormais orphelins ?

La Dauphine me lança un regard assassin. « Judas », me dit-elle d'un ton cassant. « Tu ne vaux pas plus cher que Judas. Les regrets, Motke, viennent souvent trop tard. Si Rafaël n'y survit pas, tu auras sa mort sur la conscience. Penses-y. »

Puis elle tourna les talons et quitta la pièce.

Plus on me faisait le reproche d'avoir été prétendument méchant au cours de ma vie, moins je me sentais blessé par ces accusations. De la même façon que j'ai appris à me défendre contre les souffrances affectives, je me suis senti plus serein au fil des années parce que je me moquais de ces calomnies. La plupart des gens sont incapables de sortir de leur monde, de leur vision étroite de la réalité. Rafaël ne faisait pas exception à la règle. J'étais disposé à lui assurer une retraite honorable en lui offrant une belle somme d'argent, un paquet d'actions et une grande réception. Mais Rafaël et la Dauphine persistaient dans leur amertume. Et je tenais à ma décision.

Quelques semaines plus tard, je reçus une longue missive d'un ténor du barreau par laquelle Rafaël exigeait notamment cinquante pour cent de toutes les actions. Une désagréable joute juridique s'ensuivit mais, avant que l'affaire soit portée devant les tribunaux, son faire-part de décès me prit au dépourvu. Rafaël était parti en vacances et séjournait en Suisse dans un hôtel à la montagne pour reprendre des forces. Un jour qu'il se trouvait dans le salon de l'hôtel, il avait entendu un grand fracas qui lui avait fait lever les yeux. Une voiture surgie à pleine vitesse à la sortie d'un virage en épingle à cheveux, juste devant l'hôtel, était venue s'aplatir contre la grande paroi rocheuse grise. Médecin dans l'âme, Levine avait bondi pour porter secours. Comme il sortait en courant, plus vite que sa santé précaire ne le lui permettait, une crise cardiaque l'avait terrassé et il était mort sur le coup. Goliath foudroyé dans l'exercice de son activité favorite : le sauvetage d'une vie humaine. Un émule de Tommy Cooper à sa manière.

La nouvelle de sa mort fit le tour de la terre. Dans le monde entier, les grands quotidiens publièrent des nécrologies circonstanciées qui saluaient l'un des savants les plus éminents du siècle, un homme affable et une grande source d'inspiration pour de jeunes talents. La plupart de ces articles s'attardaient sur l'intérêt qu'il portait à notre entreprise. Heureusement, notre controverse de ces derniers mois n'avait pas encore été ébruitée, le procès n'en était qu'à sa phase préparatoire et, Dieu merci, n'avait plus de raison d'être.

La Dauphine avait écrit un mot sur le faire-part :

Judas Iscariote, tu le comprendras, nous ne tenons pas à ce que tu assistes

aux obsèques. C'est toi qui lui as brisé le cœur.

Après cinq années de guerre, Rafaël Levine fut le premier défunt à être enterré décemment. Le fait que l'on ne souhaitât pas ma présence à cet ultime adieu me toucha plus que je ne voulus l'admettre. Je fis paraître un avis de décès dans les journaux de la part de Farmacom et pour la Dauphine je fixai avec le département financier une allocation de veuvage, généreuse à mes yeux, sous la forme d'espèces et d'actions. J'appris par la suite qu'elle était loin d'en être satisfaite.

Un mois après le décès de Rafaël, une réunion commémorative eut lieu dans la petite salle du Concertgebouw d'Amsterdam où je me rendis. La Dauphine ainsi que ses enfants survivants m'ignorèrent superbement et je suivis la cérémonie au dernier rang de l'assistance. Tandis que j'écoutais les discours et la musique, j'éprouvai de l'estime et de la reconnaissance pour Rafaël et nos premières années de collaboration exaltante me revinrent à la mémoire. L'époque où nous savions nous stimuler l'un l'autre, où nous avions assuré l'épanouissement de l'entreprise. L'alliance qui avait donné le joyau d'aujourd'hui.

Évidemment, il aurait mérité de vivre quelques douces années de plus avec sa Dauphine. Mais je ne nierai pas que j'éprouvai aussi un certain soulagement en songeant que sa mort mettait fin pour toujours à nos sempiternels combats de coqs et au flot continu de reproches qu'il m'adressait à propos de mes prétendus faux pas. Son décès me rendait complètement libre de gérer Farmacom à ma façon et je devins ainsi le négociant du roi, le professeur *honoris causa* à l'université d'Utrecht, l'ami intime du prince et le capitaine d'industrie incontesté, l'un des patrons du champ de forces économique des Pays-Bas d'après-guerre. Pas mal pour un garçon qui n'avait fait que trois années d'études secondaires.

La mort de Rafaël Levine, le mastodonte prussien d'Amsterdam, marqua l'avènement d'une nouvelle ère.

En me faisant un clin d'œil, la jeune personne m'a allumé la télévision, doucement, pour ne pas tirer Mizie, la chienne de garde, du petit somme censé lui donner bonne mine.

Cette nuit, on peut voir et entendre la petite salope violée qui donne une conférence de presse. Voilà la porteuse de croix, la pauvre petite qui jure que mon Ezra lui a imposé des saloperies dans la suite du palace où on avait voulu fêter l'entrée en Bourse de notre groupe. Notre entreprise au sein de laquelle mon fils remplit la fonction capitale de président-directeur général. Il dispose d'un droit de veto et il a bien l'intention d'en user. Et à juste titre, il représente l'histoire, il personnifie plus de soixante-dix ans d'entreprise familiale ancrée dans les sables néerlandais et devenue un énorme groupe international grâce à mes efforts, à ma sueur et à mon audace. Aurais-je réussi si je n'avais pas été prêt à faire tous ces sacrifices qui ne me laissent aucun répit ? L'entreprise aurait-elle connu une telle réussite si je ne m'étais pas sali les mains dès le début ? Peut-être Aron et Levine auraient-ils vécu plus longtemps si je n'avais pas donné la priorité à la société ? Ne lui ai-je pas sacrifié mon mariage ? Mon histoire ne présente-t-elle pas des traits communs avec l'histoire du patriarche Abraham qui avait gravi la montagne avec son fils Isaac et qui était prêt à immoler sur un bûcher ce qu'il avait de plus cher pour servir un intérêt supérieur ?

Des questions qu'on ne se pose pas tant qu'on est pris dans le tourbillon de la vie et qui me tombent dessus maintenant, dans mon lit-cage. Elles traversent mon esprit enfiévré comme des éclairs. Mon cœur est en ébullition, comme ce fut sans doute le cas pour Abraham quand il gravit la montagne d'un pas lourd. Il a dû se demander pourquoi il était contraint de commettre un acte aussi horrible. Mais tant qu'on est dans le mouvement, on a l'impression de ne pas avoir le choix. La vue est limitée comme celle du cheval à qui on met des œillères dans un manège.

Je préférerais ne pas me poser toutes ces questions et je refuse d'assister à la disgrâce de mon fils qui sera démis bientôt de ses fonctions après ce guet-apens : un P-DG convaincu de viol ne peut plus servir les intérêts d'une

entreprise. Ils veulent lui arracher des mains l'œuvre de toute notre vie et nous expédier à la Bourse américaine, le rendez-vous de la combine, des adorateurs de Mammon. Pas dans l'intérêt de notre affaire, non, leur seul objectif est de servir des actionnaires sans âme, les charognards des temps modernes avides de se faire rapidement de l'argent sans jamais s'attacher à aucune affaire et, s'il le faut, au détriment de toute une entreprise, de tout un pays, d'un continent. Farmacom sera bousillée par la racaille, par les faux-culs en costume italien taillé sur mesure qui vendent une affaire à n'importe quel moment, sans états d'âme. Que savent-ils, ces voyous, de l'importance de la recherche, de la coopération entre la science et le commerce, des sacrifices innombrables qui sont le fondement de leur marchandise ?

À ce moment crucial, pendant la dernière pause avant le vote définitif, est-ce un hasard si mon Ezra se fait épingler par une horde d'agents en uniforme noir parce que la nymphe du trottoir, qui a passé une petite robe bien convenable pour les besoins de la conférence de presse, jure qu'elle a été agressée par mon fils pendant qu'elle préparait sa suite ? La voilà à l'écran, j'en ai mal aux yeux, surtout à cause des séries de flashes des appareils photo que braquent sur elle les journalistes sangsues surgis de tous les coins de la scène internationale. Tout comme les rats traînent dans l'eau sale et se gorgent d'une peste mortelle, la racaille des pisse-copie se gave des accusations obscènes de la louve parée de ses atours de brebis.

On ne me dira pas le contraire : cette marionnette qui est au centre de tout ce cirque, elle sent la sainte-nitouche à plein nez, elle ne vaut pas mieux que la fée du bitume d'autrefois, la grosse Bertha.

Ezra est-il triste de ne pouvoir me voir ? Regrette-t-il que je ne puisse lui téléphoner pour imaginer une façon de parer ce guet-apens déloyal ? Le désir de voir mon benjamin me fait hurler. Comme le coassement rauque d'une grenouille au déclin du jour. La déchéance de notre entreprise familiale m'est intolérable. Bon Dieu, je vais tenter de me rappeler une dernière fois l'époque où la vie était faite de triomphes.

« *If you want to be a winner in the struggle for success, you must always know for certain when the others only guess*¹. »

Ce slogan publicitaire d'après-guerre devint ma devise. Les années de la reconstruction me faisaient revivre d'une certaine manière les premières années de Farmacom. En dépit de la tension politique qui ne cessait de monter entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest, le monde brûlait d'énergie, ceux qui avaient survécu semblaient très désireux de reconstruire le continent au plus vite et de jeter les bases d'une nouvelle société.

Nous avons apporté notre pierre à l'édifice en créant une nouvelle structure d'entreprise pour le groupe De Paauw-Farmacom avec comme conseil suprême d'administration un *Central Board* dont j'assurais la présidence, ce qui me donnait les pleins pouvoirs – rien de tel qu'un habitué de la maison pour tenir les rênes de l'affaire. Moins d'un an après la guerre, nous nous agrandissions en ouvrant de nouvelles usines en Écosse et en Belgique et, l'année suivante, en Suède.

Nous avons exploité adroitement les besoins du continent qui se redressait non sans mal. En assurant la fabrication du DDT développé quelques années auparavant, nous avons trouvé un filon en or. Les poux étaient un fléau qui frappait l'Europe entière. Au cours de la guerre, dans les camps aux conditions d'hygiène lamentables, ces bestioles agaçantes qui provoquent des démangeaisons avaient colonisé les corps affaiblis des hommes et des femmes et répandu des maladies fatales comme le redoutable typhus. Il fallut attendre des années après la guerre pour voir s'améliorer les conditions d'hygiène. Avec l'arrivée de civils évacués, sans toit et apatrides, de nombreux camps se trouvèrent surpeuplés. Dans ces entrepôts de la douleur humaine, la situation était préoccupante.

Un de nos collaborateurs avait lu des informations sur le DDT, remède miracle qui avait fait des merveilles à Naples pendant l'épidémie de typhus de 1943. La pandémie avait été jugulée au bout de trois semaines et des milliers de vies avaient été épargnées. Il était capital pour moi de

commercialiser au plus tôt ce produit sous ma propre marque avant que l'Europe se remette en selle, afin d'engranger des bénéfices mais aussi pour nous faire une clientèle et un nom. Dès 1945, nous étions en mesure de distribuer le produit en poudre et, l'année suivante, la demande de DDT dépassa même la demande d'insuline, notre vache à lait. Ce que j'avais pressenti se vérifiait, Farmacom travaillait à plein régime, même sans Levine, son grand maître.

Le succès du DDT fut suivi de la synthèse de la vitamine A et de l'isolement de la vitamine B12 à partir d'extraits de foie. Nous avons signé un contrat de licence avec quatre partenaires pour des préparations de cortisone développées à partir d'une hormone du cortex surrénalien qui se révélaient très efficaces en cas de rhumatisme articulaire, nous sommes passés à la préparation synthétique de l'estradiol, une hormone féminine, ce qui nous dispensa enfin de la corvée colossale, harassante et malodorante au terme de laquelle la marchandise était distillée à partir de l'urine de cheval. Nous ne serions plus dépendants de la superstition stupide des paysans de notre bled pourri. Et surtout, nous pouvions en produire désormais la variante chimique toute l'année, ce qui n'était pas le cas pour la préparation à partir de l'urine de juments pleines qui ne contenait suffisamment d'hormones que quelques semaines par an.

Notre entreprise, ce fut l'histoire d'une grande réussite, une quantité de sociétés répandues à travers le monde et, notre fait d'armes le plus célèbre, la création de la pilule faite de lynestrénol, le stéroïde le plus important que notre entreprise ait développé. La Belgique et l'Amérique avaient déjà mis des pilules en vente, non sans réticence, mais nous fûmes les premiers à les produire à une échelle industrielle. Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois, après avoir lancé la production, que nous avons découvert la puissance de ce stéroïde et que le seul recours à cette substance suffisait pour accomplir des modifications corporelles. Il fallut attendre longtemps pour que des avis nous parviennent au compte-gouttes, émis par des employés, des hommes qui venaient nous annoncer en bredouillant, les joues en feu, les yeux baissés, qu'il leur poussait des seins de femme et, comme si cela ne suffisait pas, que leur sexe s'avérait incapable de faire ce pour quoi il avait été créé. Comme la honte les avait longtemps empêchés d'en parler, le mal avait progressé. Ah ! La fameuse pilule, oui, la répugnance qu'elle inspirait ne venait pas uniquement du fait que nos hommes devenaient des demi-femmes. C'est le

clergé, ces foutus pasteurs, ces maudits curés dans nos régions arriérées très croyantes, qui poussait notre personnel à ne pas se laisser abuser par ce sortilège capable de libérer les femmes de la malédiction de la grossesse. Mais je les avais fait mordre à l'hameçon ! Finalement, ce qu'on appelait le « médicament régulateur de la menstruation » fut emballé pour nous, avec une grande ferveur, dans plusieurs couvents non loin de nos usines par des bonnes sœurs on ne peut plus catholiques, maintenues dans l'ignorance des effets coupables du produit qu'elles manipulaient.

Pendant les années qui ont suivi immédiatement la guerre, j'ai eu la nostalgie d'une expérience vécue à l'époque des hostilités : le libertinage londonien. Une époque où nous étions excités comme des puces, où nous laissions toute décence au vestiaire, où tout le monde faisait la noce, où la volupté était partout, l'époque où je ne fus soudain plus le seul, apparemment, à être le jouet d'appétits irrépessibles, peut-être parce qu'on ne pouvait espérer de l'avenir que d'être écrasé sous un tapis de bombes allemandes et que la gaudriole devenait une urgence. L'heure était donc au laisser-aller et nous faisions l'amour sans vergogne entre des draps, sur des tapis, des carrelages de cuisine, des pelouses, dans des cabinets de toilette, des entrées, des placards à balais et des taxis.

La délicieuse licence tomba bientôt dans la nasse bien-pensante des petits-bourgeois des années cinquante. De la même façon que les juifs avaient choisi la clandestinité pendant l'Inquisition espagnole, l'infidélité disparut et nombre d'anciennes belles de nuit voluptueuses se transformèrent en demoiselles vertueuses, en reines de chasteté, en championnes bêcheuses de la décence, sorties de leur ancien état de fleurs du bitume pour réapparaître en vestales. Leurs corps voués au stupre devinrent des forteresses imprenables : elles avaient dissimulé leurs débordements sous des corsets d'inaccessibilité. Régression dramatique, à l'heure précisément où j'étais libéré d'une fidélité conjugale jamais respectée. Depuis que mon divorce avec Rivka avait été prononcé et que je passais le plus clair de mon temps dans des congrès, des universités, des réceptions, des bureaux d'affaires, des ambassades et des halls d'hôtels, il était capital que je m'arrange chaque fois pour être bien accompagné, escorté d'un petit lot, d'un gentil petit lot. Je ne les payais pas. Je ne suis pas radin, non, mais je suis au-dessus de tout ça. Après avoir connu la grosse Bertha qui avait tout de ce qu'on appelle une pute, je m'étais juré de

ne plus me compromettre avec une salope qui ne coucherait que pour me prendre mon pognon. J'étais toujours un homme séduisant et, Dieu merci, même entre deux âges, les mecs restent des partenaires appréciés des femmes jeunes et bien roulées. Il suffit de rester un gagueur, de dégager un parfum de succès.

Je restais à bonne distance des filles de l'usine, j'avais retenu la leçon, mais dans les hautes sphères des entreprises, à l'occasion de conférences et de congrès, à la faveur de déplacements professionnels ou de soirées où j'étais invité, je rencontrais suffisamment de femmes appétissantes et disponibles, en dépit de la mentalité de l'époque. Des secrétaires d'associés tout heureuses de faire la fête, des membres du personnel médical qui se laissaient gentiment inviter dans un restaurant huppé et que je choyais. Après un bon dîner, quand je leur proposais de boire un pousse-café dans ma suite à l'hôtel, elles ne se faisaient jamais prier. Certaines étaient flattées que le célèbre Mordechai De Paauw les admette dans son intimité. D'autres hésitaient, mais elles cédaient généralement car après tout, elles s'étaient laissé inviter comme des reines et même dans les années cinquante, on avait encore conscience que rien ne s'obtient pour rien et que si une fille accepte de se faire offrir un plantureux dîner, elle ne peut se soustraire à le prolonger au lit.

Mon besoin de relations furtives se calmait un peu quand, au milieu des années cinquante, je rencontrai Diane Drabble, une New-Yorkaise. C'était une des rares chimistes qui travaillaient au laboratoire de notre filiale américaine. Une femme intelligente, bien de sa personne et anticonformiste, sans rien de commun avec les poupées des années cinquante qui sautillaient comme des moineaux bêcheurs : toutes portaient la même petite robe serrée à la taille avec le petit col d'un blanc immaculé, des bas nylon fixés au porte-jarretelles, un chapeau à voilette, des gants de soie, des hauts talons qui faisaient clic-clac ; elles avaient le sac à main des connes qui ne peuvent s'empêcher d'y farfouiller tout le temps et qui en font surgir tour à tour, dans un ordre immuable, dans une sorte de parade amoureuse, le poudrier, le rouge à lèvres, un mouchoir brodé ou une boîte à cigarettes chromée.

Diane était une dure à cuire que sa profession avait habituée à travailler seule au milieu des hommes. Elle avait visiblement décidé de devenir *one of the guys* et le résultat de ses efforts avait dépassé toutes ses espérances. Elle

les faisait rouler sous la table en leur racontant des blagues salaces dont elle s'esclaffait bruyamment. Elle avait les cheveux coupés très court, elle portait d'ordinaire des pantalons et un chandail à col roulé moulants qui épousaient les lignes de son corps bien proportionné. Certains esprits superficiels la trouvaient hommasse, grossière erreur. Elle était dotée d'une sensualité exacerbée à laquelle elle lâchait la bride sans pudeur. Avec Rivka, Diane fut sans doute la femme à qui j'ai tenu le plus. Un jour, j'ai dit sans y penser qu'elle était une version féminine de moi-même parce qu'elle souffrait de la même forme de lubricité qui ne supporte pas d'attendre. Il nous arrivait souvent de nous jeter l'un sur l'autre à moitié déshabillés dans les endroits les plus incongrus.

« Je serais une variante de toi ? » disait-elle d'un ton moqueur en me pinçant gentiment les couilles, « mais regardez-moi ce petit coq égocentrique ! Je dirais plutôt que tu es une version masculine de moi... » Et elle me ramenait au lit en me tirant par les cheveux pour faire un nouveau tour d'oreiller.

C'était une chercheuse opiniâtre et quand elle était sur une piste, elle était capable de rester au laboratoire des jours et des nuits pratiquement sans manger, elle ne se retapait qu'en faisant de petits sommes, recroquevillée sur une couverture sous une table d'examen, puis elle se remettait au travail avec une ardeur décuplée. Elle faisait partie des chimistes qui avaient découvert une substance puissante dont l'efficacité contre la tuberculose était avérée. Cette découverte et la rapidité avec laquelle nous l'avons utilisée pour développer un nouveau produit eurent pour conséquence qu'à la fin des années cinquante, les sanatoriums qui soignaient les tuberculeux se vidèrent et se cherchèrent une nouvelle affectation.

Quand Diane s'autorisait à prendre un moment pour déjeuner, elle aimait manger au Horn & Hardart Company, une cafétéria toute simple où elle se mêlait aux dockers et aux ouvriers du textile, sinon elle extirpait de l'armoire chromée un Salisbury Stew qu'elle ingurgitait vite fait. Le soir, elle aimait fréquenter les clubs de jazz du Village pour écouter Coltrane, Miles Davis ou Dizzy Gillespie en avalant des whiskies. Elle attendait de pouvoir prendre d'assaut une table juste en face de la scène, une position qui lui permettait de regarder les vedettes dans les yeux et de leur lancer des mots d'encouragement. Il lui arrivait aussi de fréquenter le Savoy Ballroom, une boîte de Harlem, où elle dansait en sueur jusqu'aux petites heures, seule

Blanche au milieu d'une clientèle noire. Le lendemain, elle reprenait le chemin du laboratoire pour se plonger dans la recherche, sans souffrir apparemment d'avoir trop bu et pas assez dormi. Diane prouvait par son énergie que les scientifiques ne sont pas nécessairement des bonnets de nuit sans cœur. Elle était de ces femmes d'exception qui s'abandonnent à toutes les formes de plaisirs sexuels, pleines d'initiative, infatigables et sans pudeur, et qui ne voient pas l'intérêt de se fixer. Ce trait-là aussi, nous l'avions en commun.

Nous nous sommes vus régulièrement pendant plus de quatre ans, mais uniquement lorsque je me rendais à New York pour le travail. Elle refusait que l'on se donne rendez-vous et que je lui dise à l'avance quand je serais en ville.

« Surprends-moi, disait-elle, si on tombe dans la routine, je te plaquerais. »

Je la voyais à l'improviste à son laboratoire, je surgissais en pleine nuit au Five Spot ou dans l'un des clubs qu'elle aimait et je m'approchais par derrière en catimini, je lui prenais les seins, je l'embrassais et, dominant la musique qui gueulait, je lui criais à l'oreille des mots brûlants. Nos rencontres se terminaient le plus souvent dans son lit aux draps douteux, au dernier étage, dans un appartement loué. Fidèle à ses principes, elle refusait de me voir dans mon palace parce que, à l'entendre, le tape-à-l'œil la perturbait.

Elle disait volontiers : « Dans ce décor qui sacrifie à l'apparence, la sincérité devient dégueulasse. » C'était un peu son cheval de bataille. « Je tiens à mon impudeur, je ne voudrais pas qu'elle soit gâtée par une atmosphère, par des gens qui voient dans l'argent le signe d'une supériorité. Bon Dieu, Motke, toi qui n'as pas de morale, comment peux-tu vivre dans ce monde de pacotille ? »

La vérité, c'est que je faisais partie de cet univers qu'elle avait en horreur. Mais elle m'offrait l'occasion de m'évader pour un temps d'une vie où prévalaient le rang social et les apparences, de me plonger dans l'univers anarchique de la bohème. De faire de brèves incursions dans une vie régie par d'autres lois. Un monde où j'étais un étranger, où l'on n'attendait rien de moi, sinon que j'assouvisse les appétits de ma Drabble et que je m'éclate sans arrière-pensées. Jamais je ne me le serais avoué mais j'attendais avec ferveur ces moments où je pourrais me jeter à nouveau sur Diane Drabble, ma *gitana*.

[1.](#) « Si vous voulez remporter le combat pour la réussite, vous devez n'avoir que des certitudes alors que les autres se contentent de suppositions. »

Rivka et Diane ont été les femmes de ma vie. Toutes les autres sont des figurantes, des passantes qui ont donné saveur et couleurs à mon existence mais qui étaient interchangeables. Mizie ? Ma foi, elle est en quelque sorte ma pension de retraite et de ce point de vue, elle est davantage qu'une rencontre due au hasard.

J'ai réellement aimé Diane et Rivka, du moins la jeune Rivka, la jeune fille énergique et joyeuse qui m'avait suivi avec un bel enthousiasme dans notre trou de province. Après l'horrible nuit de 1938 et les longues années de guerre, cette Rivka avait bel et bien disparu, devenue – comment dire autrement ? – une vraie pisse-vinaigre.

Rivka reprochait à son ancienne patrie d'avoir livré sa famille et beaucoup de ses amis aux meurtriers, et elle se passait de notre patelin de merde de même qu'on se passe d'une rage de dents. Je les avais laissés, elle et les enfants, entre de bonnes mains, ils ne manquaient de rien financièrement et les seuls contacts que j'aie gardés avec mon ex après la guerre se limitaient à des coups de téléphone quand il fallait prendre de grandes décisions d'ordre financier. Au début, je fis des pieds et des mains pour voir mes filles à Londres mais leur mère invoquait des raisons qui faisaient tout capoter. Chaque fois que j'invitais mes filles à passer leurs vacances chez moi, j'essuyais un refus, jusqu'au jour où Rivka me demanda carrément de ne plus les importuner. Mes filles ne tenaient pas à me rencontrer et Rivka ne permettrait jamais que je me trouve seul avec elles.

Je m'étais étonné : « Mais pourquoi ? Pourquoi je ne serais pas seul avec mes filles ? » Rivka s'était tue assez longtemps pour que j'en conclue que tous les ponts étaient coupés. La signification de son silence m'apparut peu à peu.

« Roosje était plus jeune que Rachel aujourd'hui... », dit-elle sèchement, « je crois que nous n'avons pas besoin d'en dire plus. » Et elle avait raccroché.

Rivka avait distillé à ses filles le venin de sa haine pour leur père. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu y changer, j'espérais qu'un jour viendrait où

elles s'intéresseraient à moi. Au fil des ans, on m'invita aux occasions qui exigent la présence des parents, comme les remises de diplômes et, plus tard, les mariages. J'ai joué chaque fois le père attentif de filles qui étaient devenues pour moi *terra incognita* et qui n'avaient jamais tenté de me connaître mieux.

Il n'y a eu qu'Ezra, mon benjamin : les liens que j'ai tissés avec lui m'ont fait beaucoup de bien. Quand il eut huit ans, sa mère indigne, fidèle à la grande tradition anglaise, l'inscrivit dans un pensionnat sélect. Elle eut dès lors tout le loisir de faire des études avant d'embrasser la carrière de directrice d'une institution qui luttait contre la pauvreté dans le monde. Elle se lança dans une nouvelle vie, mue par le désir d'anéantir tout ce qui lui rappelait son mariage avec le plus grand des capitalistes, à l'exception de la généreuse pension alimentaire qu'elle empocha sa vie durant sans broncher et sans me témoigner la moindre gratitude.

Ezra passait le plus souvent ses vacances avec moi. Je l'emmenais quand je parcourais l'Europe et il goûtait cette vie trépidante avec une voracité qui me réjouissait, les voyages en avion ou dans de belles voitures, la façon dont nous étions accueillis partout comme des « hommes qui comptent ». Il aimait descendre dans de beaux hôtels dont le personnel le chouchoutait. Il était passé de la fougue enfantine à une énergie débordante, sa curiosité devenue presque insatiable le poussait à flâner chez Farmacom où il assaillait tout le monde de questions, où il entraît souvent dans les remises pour voir les cobayes et caresser les singes, les chiens et les lapins à qui il détaillait quelle expérience les poussait au fond de leur cage en poussant de petits cris ou en frissonnant, après quoi il exposait ses observations aux chercheurs qui ne lui demandaient rien. Au laboratoire, on l'autorisait quelquefois à utiliser le microscope et à aider les laborantins, on lui confiait de petites expériences pas trop compliquées. Partout où il passait, il parvenait à attirer l'attention par sa curiosité et ses fanfaronnades, son esprit éveillé et ses questions pertinentes ; il avait une belle réserve de plaisanteries qui lui permettaient de briller dans toutes les assemblées.

Le soir, il fallait qu'il soit épuisé pour qu'il consente à se laisser dorloter par la très vieille Marieke. Avant qu'elle ne le mette au lit, il aimait lui monter sur les genoux, comme si elle était sa grand-mère, il posait la tête sur sa poitrine, ses mains impatientes tripotaient son col en dentelle pendant qu'elle lui lisait des livres pour enfants conservés dans les petites chambres à

moitié démolies, comme les témoins d'une vie perdue.

Je pense que je l'ai trop gâté. J'aimais son enthousiasme : ses explosions de joie, ses rondes et ses étreintes qui me coupaient le souffle chaque fois que je lui offrais une boîte de meccano, un vélo, une montre, des vacances d'hiver, des voitures ensuite, des maisons. Les emballements de ce gamin me faisaient chaud au cœur et me remboursaient largement l'argent dépensé.

Quant à sa mère qu'il voyait peu, Ezra n'en parlait guère et s'il en parlait, il se montrait amer. Jamais il ne me posa de questions sur l'échec de notre mariage ou sur les premiers temps, quand nous formions une famille, une époque dont il ne gardait que très peu de souvenirs.

À mesure qu'il grandissait et qu'il devenait un adolescent séduisant très porté sur le beau sexe, son intérêt pour l'économie de l'entreprise grandissait aussi. Je l'invitais parfois à des réunions que nous commentions ensuite abondamment. Pendant ces délicieux moments d'échanges père-fils, sa curiosité insatiable le poussait à me poser mille questions sur les sujets traités et je voyais bien qu'il avait un sens des affaires exceptionnel.

Au fil des années, j'acquis la conviction que mon fils était capable d'accroître le développement de notre affaire. Une carrière glorieuse au sein de la multinationale Farmacom, voilà ce que le destin lui réservait. La perspective de voir un jour l'œuvre de ma vie reprise par mon benjamin me donnait des ailes et augmentait le plaisir de voir l'entreprise prospérer.

Il étudia l'économie à Oxford et avant de nous rejoindre au sein de la firme, il fit des études complémentaires à Nijenrode qui le préparèrent à l'économie d'entreprise internationale.

Il disait souvent : « L'essentiel que j'ai appris à Nijenrode, c'est qu'il faut travailler en synergie, qu'on doit chercher sans cesse ce qui unit. » En mettant ce principe en application, il était bien décidé à mettre fin au sempiternel conflit d'intérêts entre les départements commerciaux et scientifiques de notre entreprise. Il avait à l'esprit ce que je lui avais dit de la rivalité qui m'opposait à Levine et il supportait mal l'idée que rien n'ait changé après tant d'années. Il avait créé une *strategy-unit* chargée d'insuffler sa vision des choses chez Farmacom et d'accorder les violons dans l'entreprise.

En 1958, je me rendis à New York pour une visite de travail à notre filiale où j'avais à discuter avec la direction de nombreux développements, comme la découverte de substances susceptibles de remédier à des problèmes psychologiques. Levine avait été le premier à nommer ces inventions « glandes de l'âme » après avoir observé à maintes reprises que l'administration d'une préparation agissait à la fois sur l'état physiologique du patient et sur son psychisme. La nouvelle branche de notre entreprise allait s'attacher surtout à agir sur l'âme humaine – une industrie dont les origines se situeraient en partie dans les hauteurs de l'Himalaya où la population utilise depuis des siècles la racine d'un arbuste comme antidote contre les morsures de serpent. On avait découvert que cette *snakeroot* pouvait abaisser la tension artérielle et qu'elle avait des effets bénéfiques sur des patients présentant des troubles psychiques. À la même époque, on trouva une substance synthétique qui paraissait calmer les patients souffrant de troubles paniques et un autre laboratoire découvrit que les préparations antihistaminiques pouvaient vaincre certaines dépressions. L'ensemble de ces découvertes exigeait que l'on prenne rapidement des mesures pour développer ce qu'on appellerait des psychotropes, qui allaient faire notre gloire.

Ezra étudiait alors l'économie. C'était un élément brillant et je voulais faire mûrir par le management mon intention de confier à mon benjamin un poste de direction dans la filiale américaine quand il aurait terminé ses études. Au-delà de l'océan, la firme compterait dans ses rangs un partenaire fiable, capable de représenter les intérêts de la société mère. Il faut savoir que de plus en plus d'Américains essayaient d'assumer davantage de responsabilités dans l'entreprise.

J'étais descendu au Waldorf Astoria, joyau de l'Art déco, l'une de mes résidences favorites. Ce bâtiment gigantesque est un hommage à la beauté et son glorieux passé hante chacune de ses pièces. Le grand hall est un espace immense et imposant dont les hauts plafonds sont ornés de peintures et les murs couverts de fresques allégoriques, ma préférée étant *The bounty of the*

sea qui dégage une puissance mâle. L'immense tapis persan moderne, la profusion de treillages décorés, les fenêtres garnies de somptueux doubles rideaux, partout où se portaient les yeux, tout respirait le souci de la beauté. La pièce maîtresse de ce hall était une élégante horloge de près de trois mètres de haut surmontée d'une éblouissante statue de la Liberté en bronze, elle symbolisait dans sa splendeur le néant de l'existence humaine et sa grandeur. Ce n'était évidemment pas un hasard si les grands de ce monde aimaient organiser leurs rencontres au pied de ce chef-d'œuvre.

L'histoire du fondateur de cet hôtel mythique me plaisait beaucoup. La tragédie vécue par John Jacob Astor IV, homme d'affaires arrivé dont je me sentais proche à cause de mon énergie débordante et du succès qui l'accompagnait, mais aussi parce que cet homme d'âge moyen avait toujours été attiré par la beauté des jeunes femmes et qu'il ne s'était jamais refusé d'en faire la conquête. À l'âge de cinquante ans, il avait épousé une jeune fille de dix-huit ans, plus jeune que le dernier de ses fils. Un scandale impardonnable à New York en 1911, preuve que l'esprit petit-bourgeois n'est pas l'apanage des campagnes. Pour fuir les ragots et la réprobation, le couple s'enfuit et séjourna quelque temps en Europe. Mais quand l'oiselle tomba enceinte, le vieux bouc embarqua avec elle à Cherbourg à bord du *Titanic*. John Jacob Astor IV était loin d'imaginer que le naufrage du colossal château flottant se terminerait tragiquement, les noceurs ignorent les scénarios catastrophes. Il sortit d'abord ses millions de son coffre privé, puis il aida sa Madeleine enceinte à monter dans une chaloupe de sauvetage mais il avait beau être le passager le plus riche à bord, il ne put l'accompagner car le flanc du bateau où tout le monde s'était précipité vers les chaloupes était gardé par un commandant attentif à ce que les femmes et les enfants soient les premiers à quitter le bord. John Jacob Astor IV fut écrasé sous les décombres d'une cheminée, puis les eaux glacées de l'océan l'engloutirent avec la populace. Triste fin d'un grand homme.

Au Waldorf Astoria, j'adorais la Peacock Alley. J'étais sensible au fait que ce merveilleux endroit, ce modèle de raffinement aux pilastres de marbre et aux murs lambrissés d'ébène porte mon nom, le paon. Une petite vanité que je me pardonnais volontiers. J'appréciais surtout que, dans les vitrines aux formes baroques disposées à intervalles réguliers entre les grands palmiers qui agrémentaient le couloir garni de fauteuils, on expose les découvertes et les distinctions les plus récentes, la crème de ce qui avait été commercialisé

au cours de l'année écoulée sur le territoire américain. C'était ça, la fierté de l'Amérique, son glorieux commerce, l'image d'un pays devenu la plus grande entreprise commerciale du monde. Je voyais dans cette exposition l'exemple éclatant de la fusion réussie de l'art et des affaires.

Le prototype d'une bombe aérosol de laque était l'un des produits phares à peine lancés sur le marché et qui étaient en passe de conquérir le monde. C'était la première fois qu'on proposait un moyen vraiment efficace pour maintenir les cheveux des dames que la dernière mode imposait de porter ondulés et bouclés. Avant cette invention de génie, les femmes étaient condamnées à utiliser des produits naturels comme l'argile et la résine pour garder leur forme aux coiffures rebelles. Elles allaient disposer pour la première fois d'un procédé efficace. Les bombes roses avec leurs capuchons aux couleurs criardes trônaient dans les vitrines élégantes. Le texte publicitaire guilleret « *Go Gay girls are discovered first !* » accrochait le regard. Je décidai immédiatement d'en emporter quelques exemplaires que j'offrirais à l'une ou l'autre chérie. Je me dis que j'aimerais exposer certains de nos produits médicaux dans cet illustre corridor mais comme notre filiale américaine faisait partie d'une société mère néerlandaise, ce n'était pas possible. Peut-être la ramification américaine pourrait-elle exposer un jour les préparations les plus récentes dans la Peacock Alley. Je m'imaginai en train d'installer une des vitrines où je présenterais la préparation régulatrice du cycle menstruel à laquelle travaillait fiévreusement notre laboratoire. À moins que la direction de l'hôtel estime le produit trop discutable pour lui accorder une place dans la galerie d'honneur ?

La journée s'achevait, je venais de rentrer à l'hôtel et je savourais un whisky en ouvrant la lettre que la réception m'avait remise à mon arrivée.

Elle commençait par ces mots : « *My dear Motke.* » Je reconnus les pattes de mouche de Diane.

Quand tu liras ceci, je ne serai plus de ce monde. Le jour où on m'a découvert un cancer du sein métastatique, j'ai décidé de prendre les choses en main. Une déchéance pitoyable et un long calvaire, très peu pour moi. Je me suis préparé un cocktail de pilules que je vais avaler avec une bouteille de whisky. J'ai acheté le dernier Coltrane, « Stardust », au titre adapté à mon dernier voyage. Accompagnée par le grand maître, je me laisse emporter et

je crois que ma mort ne me sera pas très pénible. J'aurais aimé terminer mes recherches, cette substance contenue dans les hormones féminines semble réellement capable d'empêcher une grossesse. Mais comme tu le sais, je ne suis pas la seule à suivre cette piste et le produit verra le jour, même sans moi, et c'est toi à coup sûr qui le vendras. C'est peut-être une préparation révolutionnaire. C'est ce que je souhaite. Qu'elle aide toutes ces péronnelles à briser leur carcan.

Dommage, nous n'aurons pas le temps de faire une dernière tournée des boîtes. Mes forces diminuent et la douleur augmente, je pars donc avant d'être vraiment au bout du rouleau. Il faut que je me débrouille pour échapper aux mains salvatrices des infirmières et des médecins qui pensent que le calice de la vie doit se boire jusqu'à la lie.

Mes cendres seront dispersées au-dessus du Five Spot, c'est ma volonté. Va boire un coup à ma mémoire dans mon club préféré.

Je ne sais pas si je t'ai aimé, mais je te remercie pour le plaisir que nous avons eu ensemble et parce que tu n'as jamais été du genre à me mettre le grappin dessus. Au revoir, et ne te laisse pas mettre en cage !

Love, Diane.

Mes yeux se détachèrent lentement du texte aux lettres très fines et je repris conscience de la démarche louvoyante des dames, des éclats de voix des messieurs, des murs et de leurs couleurs et des motifs du tapis. J'avais l'impression qu'un voile gris recouvrait le faste qui m'entourait et je fus pris d'une immense tristesse. Diane avait été une balise pour moi, même si le courage de le lui avouer m'avait toujours manqué et même si j'étais certain qu'en l'apprenant elle aurait ri de moi à gorge déployée. Son refus de se lier était bien plus radical que l'indépendance dont je me targuais. Je m'étais demandé parfois pour quelle raison elle rejetait toute forme de lien et quelle peur profondément ancrée avait provoqué cette aversion. Mais nous n'en avions jamais parlé. Diane refusait de revenir sur sa jeunesse, elle avait décidé une fois pour toutes de ne vivre qu'au présent.

Je ne venais à New York que pour le travail mais les soirées et les nuits passées en compagnie de ma fougueuse Drabble avaient donné à ces voyages en Amérique une couleur particulière. Pour la première fois, je me sentis dépaycé dans ma chère Peacock Alley. Un dégoût proche de la nausée m'envahit en regardant les grandes héritières américaines et les rentiers pleins

aux as qui déambulaient dans ce bastion du faux-semblant. Chuchotements et complots discrets des gens du monde aux tenues extravagantes, repliés sur soi en apparence mais très conscients de s'exposer aux regards, soucieux de se montrer sous leur meilleur jour, à l'affût comme des rapaces de la moindre miette de gloire. Un serveur se pencha sur la petite table à côté de mon fauteuil de cuir jaune, sa grosse main gantée de blanc posa le verre à whisky vide sur le joli petit plateau d'argent et me demanda très discrètement si je désirais autre chose. Je fis non de la tête et me levai pour partir. La Peacock Alley me parut un lieu hostile qui salissait la mémoire de Diane Drabble.

Je pris un taxi pour me rendre au Village, pour retrouver le décor où ma Drabble aimait s'attarder. Je laissai provisoirement de côté The Five Spot où l'absence de Diane me serait insupportable. J'errai sans but dans les rues tortueuses, j'évitai les types qui avaient la cigarette ou la pipe au coin des lèvres, portant avec nonchalance une veste qui avait connu au moins quatre propriétaires, les filles en pull moulant noir à col roulé, aux cheveux coupés court à la garçonne, attroupées au coin des rues, entassées dans des bistrots glauques d'où s'échappaient en vagues tonitruantes les plaintes d'un saxophone ou d'une trompette. Je ne me sentais pas à ma place dans mon costume sur mesure : privé de sa *gitana* qui l'avait introduit dans ce milieu, le négociant du roi n'avait que faire de ce quartier.

Ma balade s'acheva dans un petit bar minable, tristounet, sans ambiance, une fille à la tenue déprimante se tenait derrière un comptoir rudimentaire et servait à la file des verres de rhum à un pochard isolé à l'extrémité du zinc. Je me hissai sur un tabouret dégingué, le plus loin possible du soiffard, et commandai un double whisky à la barmaid sans formes ni charme. Elle m'examina et je vis dans son regard que ma présence dans le coin lui paraissait insolite. Elle s'appuyait contre l'armoire à liqueurs dont les bouteilles aux étiquettes décolorées étaient posées en désordre sur une méchante planche à la peinture écaillée et dont le fond était un miroir grasseyeux qui avait renoncé à renvoyer la moindre image. La fille maigre aux yeux noirs avait croisé les bras et fixait le sol d'un œil morne. Nous étions comme trois pauvres hères, chacun sur sa banquise, à regarder le temps qui passe. De temps en temps, le silence était interrompu par les bredouillements tonitruants du soûlographe que la jeune fille renvoyait à ses brumes alcoolisées en lui lançant « Shut up, Toby », comme à un chien que l'on

renvoie d'un coup de pied dans sa niche. Parfois, quand Toby le soiffard ou moi-même lui faisons signe, elle renouvelait les consommations ; puis le pilier de bistrot quitta péniblement son tabouret et parvint en gesticulant beaucoup à extraire de sa poche revolver une liasse de dollars qu'il posa sur le comptoir avant de se diriger d'un pas mal assuré vers la sortie en maugréant. Il se retourna dans l'embrasure de la porte pour crier à tue-tête et de manière intelligible cette fois : « *Too late aware, too late aware !* » Il agita le poing comme un vieux prophète dans un film de série B avant de disparaître dans la nuit en se tenant aux murs.

La fille sourit gauchement pour s'excuser et se dirigea vers l'extrémité du comptoir pour ranger le verre.

« Un habitué ? dis-je.

— Oui, répondit-elle, il est abonné à vie. On ne voit que des types comme lui dans cette turne. » Sans me quitter des yeux, elle alla vers l'évier où elle plongea le verre. « Qu'est-ce que ça fait ici, un homme comme vous, vous vous êtes perdu aux abords du Village ? »

Je souris. « On pourrait dire ça, répondis-je. Et toi, pourquoi tu travailles dans ce boui-boui ? »

Elle haussa les épaules. « Pour gagner ma vie. J'en ai par-dessus la tête d'entendre ma mère pleurnicher. C'est vrai, on m'avait dit beaucoup de bien du Village. Mais la fiction dépasse la réalité. » Elle ricana, un peu désemparée.

« C'est souvent comme ça, dis-je. Sers-moi un dernier verre, un double, et prends-en un à ma santé. »

Elle me remplit un verre et s'en versa un autre. Puis elle sortit un tabouret de dessous le bar et vint s'asseoir en face de moi. « Santé, fit-elle. À la fiction.

— À la fiction, fis-je en levant mon verre.

— Vous êtes de quel pays ? me demanda-t-elle. Vous n'êtes pas américain ?

— Des Pays-Bas, dis-je. Un petit pays sans importance sous le niveau de la mer. »

Ses yeux brillèrent un instant, puis elle se rembrunit. « Je sais, répondit-elle, ma famille est de là-bas.

— Quel hasard ! dis-je. Ils habitent où ?

— Bah ! fit-elle, qu'est-ce que ça peut faire ? Nous sommes partis pour de

bonnes raisons. Un pays misérable, des gens minables.

— C'est gentil pour moi », dis-je en riant, et je trinquai. « À la santé des minables et du pays misérable ! Tu y es allée ? »

Elle eut un rire condescendant et protesta : « J'aurais assez d'argent pour voyager, c'est pas là qu'j'irais, juré ! »

Quand son regard sombre s'éclairait, elle gagnait des points. Elle avait de beaux cheveux châains qui ondulaient, un corps mince, un peu raide, mais la peau de son visage était lisse et fraîche. Je lui demandai son nom.

« Hanna. »

Une idée me vint.

« Hanna, lui demandai-je, tu es déjà allée au Five Spot ? Tu aimes le jazz ?

— Bien sûr, j'aime le jazz, dit-elle, si je suis venue ici, ce n'est pas par hasard. Mais aller seule dans ce genre de club, je trouve ça moche. Ça ne m'est arrivé qu'une seule fois d'entrer dans une boîte, je n'ai pas aimé. Je n'étais pas à l'aise toute seule, je suis ressortie tout de suite. La vérité, c'est que je suis la reine des trouillardes. »

Elle eut un petit rire triste

« Hanna, veux-tu m'aider ? lui demandai-je. Je dois me rendre au Five Spot, le club préféré d'une grande amie qui est morte. Elle a eu comme dernière volonté que j'aille y boire un coup mais seul, je n'y arriverai pas. Pour ça, j'ai le trouillomètre à zéro moi aussi. Veux-tu m'accompagner ? »

Elle eut un moment d'hésitation, comme si elle réfléchissait au danger que je représentais. Elle dut décider que je n'étais pas dangereux pour elle car, après un coup d'œil à l'horloge du café pour s'assurer qu'elle pouvait fermer, elle fit oui et on prit la direction du Five Spot. Je commandai à boire quand nous fûmes installés au bar et on trinqua à la santé de Diane Drabble, ma distillatrice au sang chaud, ma soiffarde. Les clients agglutinés autour du bar nous poussèrent peu à peu l'un contre l'autre et je lui passai un bras autour des épaules. Au rythme du quartet qui ne ménageait pas ses effets, je l'attirai contre moi et je finis par l'embrasser. Je sentais les battements de son cœur. Le poids que je traînais au fond de moi depuis l'annonce de la mort de Diane cédait la place à un désir de plus en plus puissant. Mon dard, inerte depuis la nouvelle tragique, redonnait des signes de vie, je sentis qu'il se dressait et je le pressai doucement contre le ventre plat de la fille tout en esquissant quelques pas de danse sur la petite piste, au milieu de jeunes qui commandaient à boire. Je frottai ma joue contre les doux cheveux châains,

puis j'embrassai tendrement son oreille et je posai la tête sur son épaule. Je couvris ses joues de petits baisers, puis je pris sa bouche.

Nous sommes restés un moment à nous balancer doucement pendant que ma main explorait son corps, ses seins petits mais fermes, son dos décharné, ses grandes mains, ses fesses et ses bras musclés, son mont de Vénus que je poussai au maximum contre moi pour faire plaisir à ma queue.

Quand je jugeai que le fruit était mûr, j'emmenai la fille à l'écart de la cohue pour lui proposer de nous retrouver dans un endroit plus intime. Elle hocha timidement la tête. Un bras passé autour de sa taille fine, j'emmenai ma barmaid à l'extérieur en songeant que c'était ce que je pouvais faire de mieux en souvenir de Drabble : clôturer mon passage au Five Spot par une conquête, une cour qui ne serait sans doute qu'une pâle imitation de mes nuits torrides avec Diane mais qui rendrait dignement hommage à la liberté qui nous était si chère.

Une fois dehors, tout en l'embrassant, je me décidai rapidement et lui proposai de passer la nuit avec moi. Cette fois aussi, elle marqua son accord sans enthousiasme. Il n'était pas question de lui faire voir ma suite étoilée, il y a des univers incompatibles, et je l'emmenai dans le premier hôtel venu où je payai la chambre d'avance. Une fois à pied d'œuvre, je ne laissai pas le temps de tergiverser à ma conquête qui gloussait nerveusement et attendait la suite des événements en se tordant les mains. J'attirai Hanna sur le lit qui couina, je fis passer la pauvre robe par-dessus sa tête et tout en l'embrassant, je lui enlevai fébrilement son soutien-gorge et sa culotte, je me débarrassai prestement de mes vêtements avec l'aisance d'Houdini et mes doigts se frayèrent un chemin dans son intimité. Après les caresses d'usage, comme je m'apprêtais à la pénétrer, elle me retint.

« Il ne faudrait pas que tu me mettes enceinte », dit-elle d'une voix inquiète.

Je la rassurai : « Tu ne risques rien. Je me retirerai avant de jouir, je te le promets, d'accord ? »

Sans attendre sa réponse, je pressai ma bouche contre la sienne, j'enfonçai ma langue entre ses lèvres et plantai mon sexe dans le sien. Je veillai à la faire jouir avant d'ouvrir les vannes, je me retirai un rien trop tard mais la plus grande partie du sperme se répandit sur sa cuisse. Je l'embrassai et la caressai en me dégageant de son étreinte avant de lui demander : « C'était bon ? »

— C'est chouette de ne pas être seule, pour une fois », dit-elle en haussant les épaules.

Nous nous sommes regardés un moment, il y eut un silence embarrassé, puis elle ferma les yeux d'un air gêné et elle demeura immobile. Je promenai mon regard sur la pauvre chambre. Le papier peint fleuri décoloré était déchiré par endroits, l'armoire placée dans un coin n'était pas d'aplomb et les taches sur les draps du lit affaissé montraient que, pour le changement du linge, le taulier n'était pas trop exigeant. Je regardai le visage un peu pâle de la fille qui semblait triste. Elle devait avoir une vingtaine d'années, à peu près l'âge d'Ezra. Elle était toujours étendue à mon côté, je commençais à me faire horreur. Pourquoi fallait-il qu'un homme aux tempes grisonnantes comme moi se laisse encore dicter sa conduite par sa queue ? Pourquoi étais-je le jouet d'un plaisir tyrannique au point d'être attiré dans un décor sinistre pour décharger ma semence dans une fille paumée et d'éprouver aussitôt le besoin de prendre le large et d'oublier ce que je venais de vivre ?

Je me levai et rassemblai mes vêtements éparpillés.

Elle ouvrit les yeux et se redressa à demi. « Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'en vas ? »

— Oui », répondis-je en me penchant au-dessus d'elle pour récupérer mon pantalon de l'autre côté du lit. J'ai attendu d'être rhabillé et d'avoir la main sur la poignée de la porte entrouverte pour lui dire : « Voilà, Hanna, je te dis au revoir. »

Elle cligna des yeux, les coins de sa bouche se mirent à trembler, elle n'allait tout de même pas pleurer... Je sortis de la chambre sans attendre et fermai la porte derrière moi.

Comme un voleur dans la nuit, je me précipitai vers la sortie, suivi d'un œil amusé par le réceptionniste à moitié endormi qui me demanda si la fille m'avait déçu.

J'errai sans but dans les rues à peu près désertes. Je rejoignis le fleuve, je longeai les quais du Meat Packing District où la puanteur de viande en décomposition me rappela notre ancienne usine. Je revenais chez moi, en quelque sorte, à l'heure où j'avais l'impression d'avoir perdu le Nord. Les rails des trains qui transportaient la viande passaient sur un viaduc très loin au-dessus de moi, les grands entrepôts, sombres et silencieux, me toisaient de toute leur hauteur. Je m'assis au bord d'un quai, je fixai les eaux sombres de l'Hudson en me demandant si un jour viendrait où je serais maître de mon

sexe. Pendant les années où Diane m'avait donné tant de bonheur, j'avais moins éprouvé le besoin de m'exposer et d'exposer ma santé et ma réputation aux dangers d'escapades dangereuses ou sinistres comme celle que je venais de vivre. J'aspirais à me libérer enfin de cette envie tyrannique. Je songeai à Aron, à son dégoût pour son frère, et je sentis que son dégoût montait en moi. Si Diane avait été encore de ce monde ! L'idée romantique et ridicule à la fois de me laisser couler dans les eaux sombres de l'Hudson et de disparaître m'effleura. Je serais libéré de cette vie, de cette grande bataille contre la jalousie de ceux qui enviaient mon succès, contre la malveillance de mes concurrents et contre le chagrin d'avoir perdu Diane qui avait été à mes côtés dans cette lutte permanente.

Mais quand le jour se leva, quand les ouvriers aux tabliers ensanglantés apparurent près des entrepôts et que les wagons à bestiaux commencèrent à charrier leur cargaison de viande au-dessus de ma tête dans un grand bruit de ferraille, je quittai le bord du fleuve. Je retrouvai le faste du Waldorf Astoria où je pris une douche et me rasai ; je mis un costume propre et redevins le négociant du roi que j'étais, puis je rendis visite à notre filiale où je fus reçu avec tous les égards. Le travail, c'est le travail, et c'est un bon moyen de chasser les idées noires.

C'est en 1965 que nous nous sommes retrouvés, Rivka et moi, au château de Nijenrode, pour la cérémonie et les festivités de fin d'études d'Ezra. Après les discours et la remise des diplômes, nous nous sommes parlé dans le jardin. En fumant Caballero sur Caballero, elle m'expliqua d'un air renfrogné qu'elle avait finalement retrouvé Roosje dont elle avait cherché en vain le nom pendant des années sur les listes des morts de la Croix-Rouge.

Rivka avait découvert que la mère comme la fille avaient survécu à la guerre et qu'elles avaient émigré aux États-Unis. Elle avait été les voir à Brooklyn où les deux femmes habitaient un galetas. Roosje et Rivka s'étaient retrouvées comme des sœurs qui se croyaient mortes et Roosje avait raconté en haletant qu'après avoir été trahie dans la clandestinité, elle était passée par trois camps et qu'au dernier moment, elle avait été libérée, plus morte que vive. De retour aux Pays-Bas, elle avait voulu reprendre Chana qui était hébergée dans une ferme mais sa fille ne l'avait pas reconnue et ceux qui la gardaient avaient refusé de la laisser partir. Roosje avait fini par obtenir la garde de l'enfant. En Amérique, elles menaient une vie morne et solitaire, la mère et la fille ne s'entendaient pas. Chana avait habité seule un certain temps mais elle avait dû revenir chez Roosje quand elle était tombée enceinte – l'enfant avait cinq ans à présent – après n'avoir couché qu'une seule fois. À l'instar de Roosje qui n'avait jamais parlé à sa fille ni à personne de son géniteur, Chana n'avait jamais rien voulu dire du traîne-savates qui s'était soulagé en elle, mais en s'aidant de ses mains grandes comme des battoirs, Roosje avait fait parler sa fille de ce connard. Il s'agissait sans doute d'un étranger qui avait mis à profit son voyage au pays des braves pour se servir de sa fille d'une manière qui rappelait le traitement qu'elle avait subi autrefois sur le cosy-corner.

À mesure que Rivka parlait, sa voix trahissait une indignation grandissante. Je revivais l'époque où elle m'avait jeté à la tête les récits de réfugiés sur un ton accusateur, comme si j'étais responsable de ces humiliations. Elle tira une bouffée de sa Caballero comme une furie et me lança : « J'ai l'impression que le monde entier est infesté par les salauds de

ton genre. On devrait vous enfermer, tous autant que vous êtes !

— Rivka, dis-je prudemment, tu ne crois pas que tu vas un peu loin en me mettant sur le dos la grossesse de la fille de Roosje ? Tu n'en remets pas un peu ?

— Tu ne vas pas me dire que tu as changé ? Que tu ne serais plus capable de faire un truc pareil ? »

Ces retrouvailles avec Roosje semblaient avoir ravivé sa colère contre moi. Je songeai à mes petites escapades et je me tus.

« Pourquoi n'inventez-vous pas un moyen de faire taire vos damnés appétits ? Pour protéger au moins nos filles. Tu es capable de mettre sur le marché une pilule qui évite les grossesses, tu peux bourrer les types de testostérone, alors tu pourrais bien étudier une méthode pour extraire cette saloperie du corps des mâles ? Tu rendrais un grand service à l'humanité. »

Elle me tourna le dos et d'un mouvement de tête, elle renvoya en arrière ses cheveux mi-longs avant de rejoindre un groupe d'invités. J'observai que sa mine courroucée avait cédé la place à un large sourire, puis elle prit part à la conversation et m'ignora pendant le reste de la réception.

Ce fut la dernière fois que je vis Rivka. Un an après, Ezra m'apprit que sa mère avait un cancer et qu'après des mois de chimiothérapie, elle avait abandonné le traitement. Il précisa que Roosje était arrivée de New York pour s'occuper d'elle.

J'écrivis une lettre à Rivka pour lui demander la permission de la voir une dernière fois. Je serais très heureux de pouvoir faire la paix avec la femme qui avait joué un rôle si important dans ma vie pendant près de vingt ans. Je reçus un petit mot :

Tu n'auras la paix que quand tu maîtriseras ton horrible machine. Je te conseille la castration. Rivka.

Je lui répondis brièvement :

Tu sembles tenir davantage à ta rancœur qu'à la vie. Le pardon, Rivka, est un ingrédient important de l'amour dont tu as dit un jour que c'était la plus grande force de l'être humain. Je regrette beaucoup que tu aies perdu la faculté du pardon au fil de ta vie.

Ton Motke.

Elle me répondit dans une dernière lettre :

N'obtient le pardon que celui qui est disposé à apprendre. Tu es incorrigible. Ne me dérange plus. Je ne veux pas gâcher mes derniers jours en pensant à toi, la plus grande erreur que j'aie commise, R.

Elle mourut, entourée de Roosje et de nos filles qui me firent comprendre que ma présence à l'inhumation n'était pas souhaitée. Rivka fut enterrée à Wargrave, ce qui permit de faire honneur une nouvelle fois à ce foutu nom.

Ezra fut le dernier des Bourguignons, à tout point de vue. Il mangeait et buvait comme un ogre, il montrait une grande curiosité pour tous les sujets qui sollicitaient son esprit et, comme son père, il ne pouvait résister aux belles femmes qui peuplent la terre. Il lui en coûtait beaucoup, quand les circonstances l'exigeaient, de résister à l'envie d'empoigner, de caresser, de sentir, d'éprouver ce qui est beau, doux, féminin et séduisant. L'époque lui facilitait les choses : depuis que nous avons proposé la pilule au monde entier, la révolution sexuelle avait balayé les anciennes peurs et il était un peu plus facile et moins risqué de tirer un coup. Il arrivait pourtant qu'Ezra passe les bornes et s'en prenne sans se cacher à une employée, à une journaliste ou à d'autres filles qui n'en avaient pas envie et racontaient leur mésaventure, ce qui était nouveau. Jusque-là, son charme l'avait tiré des situations les plus scabreuses. Les gens l'aimaient, finissaient par fermer les yeux sur un comportement révoltant qui aurait causé la perte d'une personnalité moins connue.

Tandis qu'il gravissait les échelons de la firme, qu'il assumait des fonctions de plus en plus importantes au sein de l'entreprise néerlandaise puis dans notre filiale américaine, sa débauche et la légèreté avec laquelle il s'y adonnait me préoccupaient de plus en plus. Les échos m'en parvenaient par des rumeurs dans l'entreprise, par des photos parues dans les journaux à sensation et par les récits triomphants qu'il m'en faisait en croyant m'amuser.

Mais comme je me contentais d'assister passivement aux événements, je fus gagné par une crainte que je n'avais jamais éprouvée au cours de nombreuses et périlleuses escapades. Cette peur semblait me poursuivre comme un tueur silencieux. Une chape d'angoisse qui ne me quittait plus, dont je ne pouvais me débarrasser, que la vieillesse rendait plus tyrannique et qui gâtait les moments de triomphe et de joie. Comme si mes fautes enfouies avaient fini par former un bouchon, qu'elles ne s'évacuaient plus, et que la légèreté d'Ezra les faisait fermenter. Tout ce que j'avais si bien dissimulé refaisait surface, engendrait la crainte que tous mes méfaits et toutes mes erreurs humaines soient mis au jour. Je vivais dans la peur qu'on vienne à

découvrir que le négociant du roi, le docteur *honoris causa* d'une université réputée, le porteur du titre de commandeur de l'ordre d'Orange-Nassau s'était conduit autrefois comme un salaud avec ses ouvrières, avec son frère et son mentor. Comme une mauvaise herbe, la peur m'envahissait de faire la culbute ou pire, de voir mon fils tomber en disgrâce, de voir le travail de toute une vie nous échapper, anéanti par des voyous sans cœur, des affamés de la finance qui se moquent de ce que représente le sacrifice de votre vie et de la vie de vos proches pour la défense d'une cause supérieure.

À présent que je vis mes derniers jours, cette crainte est devenue une réalité amère, impitoyable. La souffrance, la souffrance de devoir supporter ça avec le reste. Le voilà mon Ezra, mon fils, les charognards l'ont piégé pour le foutre à la porte. Et comme Aron autrefois, il n'est pas puni seulement pour ses fautes, pour sa lubricité. Il était donc fatal que la mort refuse de me prendre avant que je me rende compte qu'Ezra, mon talon d'Achille, paie aussi de son arrestation les écarts de son père.

La télévision continue de vomir ses images et montre la pauvre fille, la porteuse de croix, assaillie de questions derrière une multitude de micros.

Je ne comprends plus rien aux braillements américains, à cette langue que j'ai longtemps pratiquée correctement. La rapidité affolante avec laquelle les baveux, comme des lanceurs de couteau dans l'arène, décochent leurs questions perfides à la princesse du bitume vêtue pour la circonstance d'une petite robe d'allure très convenable qui ne peut cacher une nature de salope, malgré un décolleté très sage et une jupe en dessous du genou, oui, cette frénésie ne m'empêche pas de voir quel oiseau se cache sous ces plumes, à l'abri d'une forêt de micros. Ce n'est pas possible, cette pute, cette menteuse a été engagée par la racaille américaine qui veut absolument faire accepter l'introduction en Bourse, ce qui suppose de mettre Ezra à la porte de l'entreprise.

C'est ça qu'elle a choisi pour se pavaner, ce corps emballé si joliment dans une ample robe de nylon qui semble cacher une austère assemblée protestante vêtue de noir ? Au lieu de montrer une silhouette à damner un saint, des nichons qui pointent, faits pour attirer le regard des mâles, des rondeurs qui appellent les caresses, la pression des doigts, la succion des lèvres, et cet abricot entre deux cuisses voilées qui réclame un supplément de sève. Le regard sombre et câlin, malgré le discours douloureux qu'elle ânonne, qu'elle a répété méthodiquement avec ces guignols de juristes. Ces yeux enjôleurs, le

rictus nerveux qui lui déforme la bouche, cette façon de tendre la mâchoire pour se mordiller les lèvres, la pointe de sa langue qui humidifie parfois sa bouche soigneusement fardée de rouge mais sans excès, les gestes gauches, un peu saccadés, et ses doigts qui se tortillent nerveusement, comme si ces mouvements pouvaient donner vie à son texte. À la voir comme ça, j'ai sous les yeux la fidèle réplique de cette fille du petit bar minable, mais qui interprète le rôle de sa vie, reçue exceptionnellement dans l'Olympe du domaine public pour jouer la madone innocente, violentée, piétinée et déshonorée, elle ressemble aussi beaucoup, oui, bon sang, énormément à Roosje, avec ses cheveux châtons qui ondulent, ce corps maigrichon, la danse des mains singulière, telle qu'autrefois, quand je la voyais régulièrement dans mon bureau. Cela fait combien d'années ?

Serait-il possible que mon fils, mon sang, mon benjamin, soit tombé dans le piège tendu pour punir son père ?

Comme les furies Rivka, Roosje et la grosse Bertha qui me torturent dans ce lit-cage avec leurs cris déchirants, leurs yeux qui distillent des gouttes de sang et leurs appels à la vengeance. Comme l'image d'Aron qui surgit souvent devant moi, le moment où il me lance des regards de désespoir et de haine, une image qui ne m'a jamais quitté. Une douleur lancinante qui me rappelle inlassablement à quel point il me manque, en dépit de tout. Comme l'apparition de Levine et de la Dauphine, cette vieille tarte, qui dit « Judas Iscariote » en zozotant tandis que Levine me regarde avec épouvante.

Non, non, non, le hasard n'existe pas. Cette vipère n'est pas une bombe sexuelle surgie par hasard, à qui mon benjamin se serait attaqué par hasard. Mon Ezra s'est fait entuber, juste avant qu'il use de son droit de veto pour éviter l'introduction en Bourse de notre entreprise ! Mais il n'est pas seulement tombé dans un piège tendu par les ogres de la finance, il est victime aussi d'un piège à loups soigneusement préparé par trois générations de femmes. Après un silence obstiné de quelques dizaines d'années qui m'a donné l'illusion que les vieilles blessures étaient guéries, même chez celles qu'on appelle d'ordinaire mes « victimes », on se venge encore aujourd'hui de mes éjaculations qui ont donné deux bâtards.

J'ai envie de crier à mon garçon : « On essaie de te tuer, cette fleur de pavé prétendument innocente n'est pas seulement envoyée par les charognards d'Amérique mais par sa mère aussi, c'est certain, et par sa grand-mère, elle l'ont sacrifiée pour t'attirer sur le bûcher, pour assouvir enfin l'amère

vengeance qu'elles ont conçue dès l'enfance. Leur revanche touche ce qu'un être humain a de plus fragile. Elles me touchent au plus profond de mon cœur en blessant, en écrasant, en broyant mon benjamin, mon talon d'Achille. Et en faisant d'une pierre deux coups, elles ont démoli notre entreprise. »

Il faut que je dise ça à la jeune personne qui m'assiste, qu'elle prévienne mon fils et qu'on puisse prouver son innocence et la méchanceté de ce mont de Vénus sur pattes. C'est la dernière chose qui me reste à faire dans ce monde pourri.

Je fais tant de cirque que la jeune personne quitte sa chaise de garde et se précipite au chevet de mon lit-cage. Elle se penche sur moi en faisant entendre de petits bruits pour m'apaiser, elle me parle d'une voix rassurante et pousse sur la touche « Arrêt » de la télévision.

Il suffit qu'une seule et dernière phrase cohérente sorte de ma gueule de vieillard décati pour éviter la perte de mon fils. Seulement mes efforts pour placer ma langue du bon côté m'étouffent. Une quinte de toux me coupe la respiration, me fait pousser de petits cris, je râle, je suis à bout de souffle. Je crie : « Pas encore, pas encore ! » Il faut que je la sorte, cette phrase mais la toux m'étouffe inexorablement. La jeune personne est penchée au-dessus de moi, elle est impuissante, elle me redresse pour m'aider à reprendre souffle.

Je ne peux plus respirer, je tends les bras vers ma gorge et j'entends l'étrange gémissement que produit ma bouche. La jeune personne me tape dans le dos comme pour me redonner vie. J'entends un râle, mon corps s'abandonne à ses bras. Elle me repose sur le matelas avec précaution.

Puis elle sort de la chambre pour réveiller Mizie.

RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS

La fabrique d'hormones est une œuvre de fiction inspirée de la genèse de l'entreprise Organon.

Mes personnages principaux ressemblent, quant à leur développement professionnel, à des personnes qui ont réellement existé mais leurs modes de pensée et leurs sentiments ainsi que leurs comportements et les événements qui en découlent sont le fruit de mon imagination.

J'ai effectué des recherches aux archives suivantes : l'Institut des études sur la guerre, l'holocauste et le génocide, à Amsterdam (NIOD), les archives d'entreprise de MSD (anciennement Organon / Schering-Plough) à Oss, les archives de la ville de Oss et le Centre d'information historique du Brabant (BHIC) à 's Hertogenbosch.

Je remercie chaleureusement :

Le Dr. P. J. Knegtmans, spécialiste de l'histoire de l'Université à l'université d'Amsterdam, qui prépare une biographie du professeur Laqueur et qui m'a fourni des informations sur le laboratoire de l'université et la vie d'un professeur d'université pendant l'entre-deux-guerres à Amsterdam.

Je remercie le professeur Dr. E. Fliers, qui enseigne l'endocrinologie à la Faculté de médecine de l'université d'Amsterdam, pour ses commentaires scientifiques sur les aspects médicaux du roman.

J'ai le bonheur de vivre entourée de nombreux amis et de ma famille qui m'ont aidée par leur amitié, leur générosité et leur soutien quant au fond ou par leur aide pratique. Je tiens à citer nommément certains d'entre eux et à les remercier du fond du cœur.

Wouter Nieuwveld et Liesbeth Iest, en vrais mécènes, ont mis à ma disposition leur merveilleuse maison *Kaapduinen*, dans la campagne zélandaise où j'ai pu me concentrer sur mon travail pendant des mois au cours de l'hiver 2012. Liesbeth a lu les différentes versions du livre et m'en a fait des commentaires constructifs.

Bert Jalving, ami très cher et lecteur critique, a lu les différentes versions du roman avec une attention extrême et m'a fait part chaque fois de ses réactions positives.

Mes enfants Kim et Thomas Goldschmidt m'ont lue avec enthousiasme et ont fait des commentaires avisés, pleins d'humour et de respect.

Quant à Gerard Rijper, je lui voue une reconnaissance que les mots sont incapables de traduire. Ses encouragements et son soutien font de lui mon havre dans la tempête, à chaque instant.

Je remercie enfin toute l'équipe des éditions Cossee pour leur confiance, leurs commentaires rédactionnels autorisés et pour l'enthousiasme qui a présidé, et qui préside encore, à la mise au monde de *La fabrique d'hormones*.



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

Titre original :
DE HORMOONFABRIEK

© Saskia Goldschmidt, 2012.
© Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.

SASKIA GOLDSCHMIDT

La fabrique d'hormones

Motke, de son vrai nom Mordechai De Paauw, aimerait bien mourir. À quatre-vingt-dix-sept ans, il regrette le temps où son corps était encore le moteur de tous ses plaisirs, et il se fait alors le narrateur d'une existence hors du commun.

Jeune homme, il est contraint de reprendre l'abattoir familial, mais son ambition le pousse à transformer la florissante entreprise en faisant appel à Rafaël Levine, un scientifique d'origine juive-allemande, pour lui adjoindre un laboratoire. Utiliser les déchets de l'abattoir pour procéder à l'extraction de l'insuline, puis d'autres hormones, sexuelles, voilà le projet industriel de Motke. Le succès est au rendez-vous, l'argent coule à flots. Grisé et doté d'une libido indomptable, Motke ne parvient pas à rester fidèle à son épouse Rivka et n'hésite pas à exercer une sorte de droit de cuissage sur ses ouvrières. Mais le drame se noue quand il pousse son propre frère jumeau, Aron, à s'administrer des doses de plus en plus élevées de testostérone...

La fabrique d'hormones – basé sur une histoire vraie découverte par l'auteur dans les archives de sa propre famille – tient le lecteur en haleine par son sujet extrêmement original et une écriture fluide, précise. Avec pour cadre les Pays-Bas des années trente, ce roman, qui par ailleurs offre une vraie réflexion sur le rapport entre sexualité et pouvoir, n'est pas sans rappeler certains scandales sexuels récents.

Saskia Goldschmidt est née en 1954 à Amsterdam. Elle a travaillé comme producteur de théâtre avant de débiter sa carrière d'écrivain avec un récit autobiographique sur son enfance dans une famille marquée par la Shoah. La fabrique d'hormones, sorti en 2012 aux Pays-Bas, a déjà été publié avec succès en cinq autres langues.

Cette édition électronique du livre *La fabrique d'hormones* de Saskia Goldschmidt a été réalisée le 6 mai 2015 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142828 – Numéro d'édition : 255980).

Code sodis : N56582 – ISBN : 9782072497322 – Numéro d'édition : 255981.

Le format ePub a été préparé par Entre lignes (64) à partir de l'édition papier
du même ouvrage.

Table of Contents

[Table des matières](#)

[Titre](#)

[Exergue](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[Références et remerciements](#)

[Copyright](#)

[Présentation](#)

[Achevé de numériser](#)